

# DIGITHÈQUE

## Université libre de Bruxelles

---

*Almanach de l'Université de Gand, Gand, 1902.*

---

**En raison de son ancienneté, cette œuvre littéraire n'est vraisemblablement plus soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.**

*S'il s'avérait qu'une personne soit encore titulaire de droit sur l'œuvre, cette personne est invitée à prendre contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation (email : [bibdir@ulb.ac.be](mailto:bibdir@ulb.ac.be))*

Elle a été numérisée dans le cadre du Plan de préservation et d'exploitation des patrimoines (Pep's) de la Fédération Wallonie-Bruxelles, en collaboration avec le service des Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles et l'Action de Recherche Concertée « Presse et littérature en Belgique francophone » menée sous la direction du professeur Paul Aron. Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette œuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

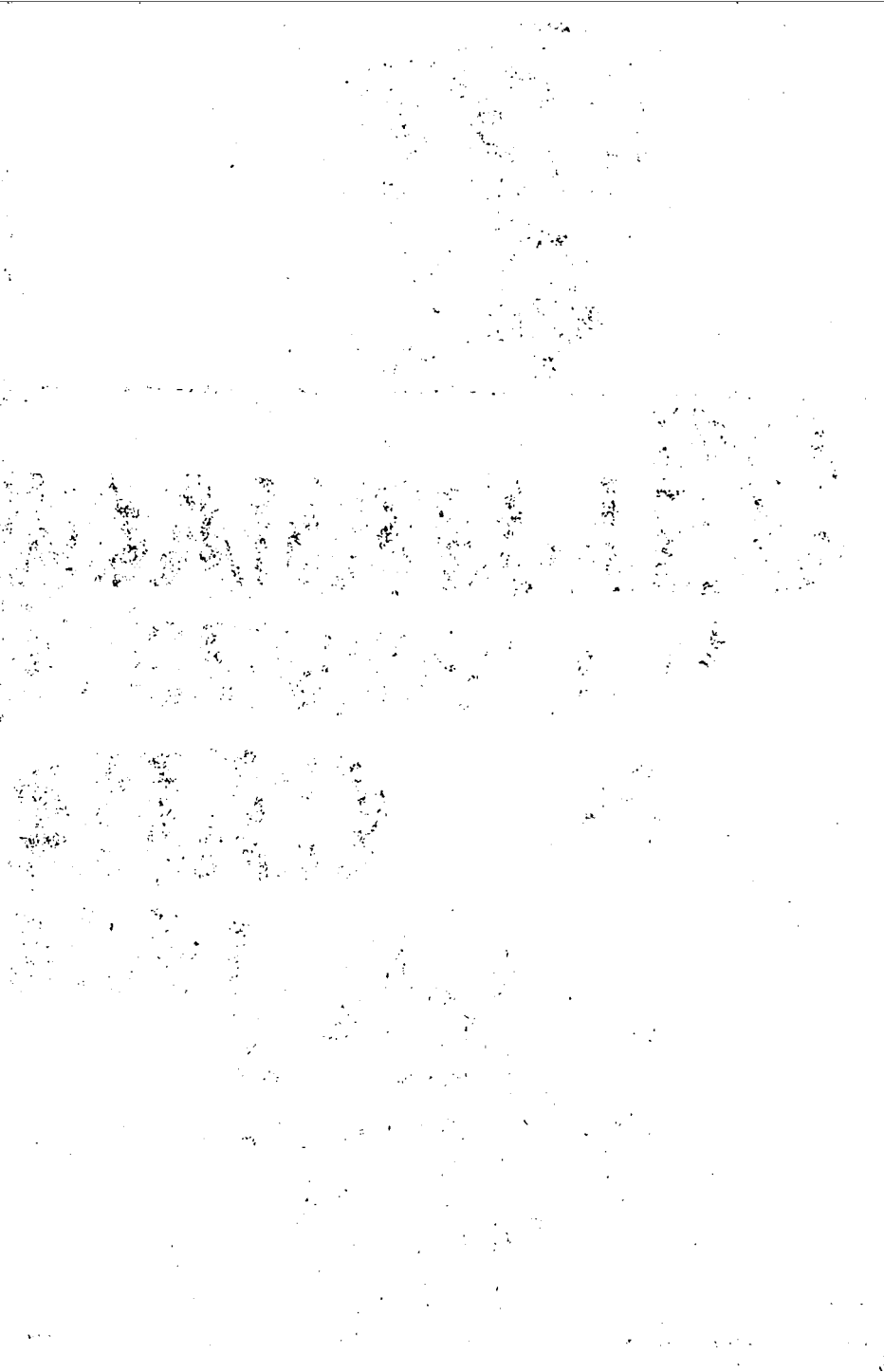
L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>



**ALMANACH**  
**DE L'UNIVERSITÉ**  
**DE GAND**

**1902**







# MAISON DES ÉTUDIANTS LIBÉRAUX

Ceuvre de la Fédération des Etudiants Libéraux

**22, Rue des Vanniers, 22**  
**G A N D .**

---

Maison exclusivement réservée aux Etudiants

—  
Local des diverses Sociétés fédérées

—  
Salle de Café et de Réunions

—  
Journaux de Bruxelles et de la Province

—  
BILLARD

Jeux de Cartes, Dominos, Echecs, Bacs, Teirlink bak, etc.

—  
RESTAURANT POUR ÉTUDIANTS

—  
Bière triple de la Brasserie Dieteren

Vins, Liqueurs

Tabacs, Cigares, Cigarettes

Prix modérés.

---

*Adresssz-vous pour la*

**COPIE DES COURS**

à **OSCAR DE WITTE**, rue de la Farine, 44, Gand.





Le **PLUMET** est une liqueur délicieuse.

Le **PLUMET** est une distillerie de liqueurs de premier ordre et le **PLUMET** est une maison de dégustation de boissons de 1<sup>er</sup> choix. On y déguste les spécialités de la maison :

Le **Plumet**, liqueur de cerises,  
L'**Oranje-bitter-Wilhelmina**,  
Le **Triple Sec Van Haesebrouck**,  
Le **Gastrophile** (apéritif sans rival),  
Le **Nectar de Cerises**,  
L'**Elixir de l'Abbaye de St-Bavon**,  
L'**Elixir Gantois** et  
L'**Amer stomachique**

ainsi que bien d'autres liqueurs appréciées.

On y trouve également des bières excellentes et saines et en particulier la bière universellement réputée, le « **Guinness] foreign export** » **Stout** de Dublin (Irlande).

## H. VAN HAESEBROUCK

« **Distillerie le Plumet** », place **St-Bavon**, n° 14

MAISON DE DÉGUSTATION :

« **AU PLUMET D'OR** »

**2, Rue du Saint-Esprit, 2, Gand** (Belgique.)



ATELIER DE PHOTOGRAPHIE

---

**BUYLE et LAHMER**

*(Ancienne Maison ROMAN)*

24, Rue de Flandre, 24, Gand.

---

*Spécialité de Groupes.*

---

**ATELIERS DE CONSTRUCTION**

APPAREILS DE PHYSIQUE

Moteurs à gaz et à naphte pour démonstrations

Spécialité de Thermomètres électriques

---

**A. VAN RYCKEGHEM-SCHOONVLIET**

Mécanicien de précision

FOURNISSEUR DE L'UNIVERSITÉ

---

Placement de Lumières électriques, Dynamos, Moteurs, etc

---

Gand, 12, rue de Courtrai, Gand

---

RÉPARATIONS EN TOUS GENRES.



GEZUSTERS **ROELS** SŒURS  
23, Henegouwstraat, 23 | 23, Rue du Hainaut, 23  
GENT | GAND  
— | —  
MUZIEK | MUSIQUE  
— | —  
Verhuur van Partituren | Location de Partitions  
PIANOS

---

Maison V<sup>ve</sup> Ed. MANENS  
36, rue de Flandre, 36

**SPECIALITÉ DE VÊTEMENTS D'ENFANTS**  
*Nouveautés pour Garçonnetts et Fillettes*  
ROBES ET MANTEAUX  
Blouses pour Dames.

---

*Lisez la Publication mensuelle :*

« **REVUE DU BIEN** »

Directeur : MARC LEGRAND.

**Collaborateurs** : J. Claretie, Houssaye, E. Rostand, J. Normand, Sully Prudhomme, Clovis Hugues, G. Larroumet, P. Adam, L. Descaves, Sienkiewicz, G. Lafenestre, F. Passy, P. Hervieu, E. Haraucourt, G. Monod, O., Mirbeau, E. des Essarts, Brieux, Björson, etc., etc.

**Illustrations** signées : J. Breton, Rodin, Engel, etc., etc.

Le n° 50 centimes. Abonnement : Etranger : 8 francs.

S'adresser, 16, rue Balzac, Paris.

Spécimen : fr. 0.25.



# A LA VILLE DE ROTTERDAM

*Tabacs et Cigares*

L. KOOCK et C<sup>o</sup>

Rue des Champs, 20, Gand.

MAISON RENOMMÉE ET DE TOUTE CONFIANCE

**Demandez les marques renommées :**

Sol de Peru. . . . . 8	} pour 50 centimes.	Dessert . . . . . 8	} pour 1 franc.
Commercio . . . . . 7		Belleza . . . . . 8	
Talisman . . . . . 6		Extra-fina . . . . . 7	
Universo . . . . . 6		Brazil . . . . . 7	
Alicante. . . . . 5		Flor de Lucretia. . . . . 7	
Key West . . . . . 5		La Edad . . . . . 5	
Standard . . . . . 5		Colombus . . . . . 4	

**VENTE AU PRIX DE FABRIQUE**

**Fabrication supérieure à toute autre**

**ENVOI D'ÉCHANTILLONS & PRIX-COURANT SUR DEMANDE.**



*Aucune maison du pays ne saurait vous offrir un choix aussi varié et aussi considérable d'articles pour Cadeaux de nocés, fêtes, etc., que*

## **LES GRANDS MAGASINS RÉUNIS**

### **Ad. DANGOTTE**

17, 19, 21, 23, rue Digue de Brabant.

48, rue de Flandre.

83, rue des Champs.

*Succursale* : 57, rue de la Chapelle, à Ostende.

## **PORCELAINES, CRISTAUX, FAIENCES**

Argenteries de Table et de Luxe, Bronzes et Objets d'Art  
Fantaisies, Maroquinerie fine  
Eventails, Lustres, Gaz et Pétrole.

### **ANNEXE :**

**Maison Moderne « The English Modern Company »**

**30, rue Digue de Brabant.**

Lits anglais, Meubles inédits, Chambres à coucher anglaises.

Carpettes écossaises

les plus jolies, les plus solides, les moins chères.

Importation directe de Bureaux américains.

Bibliothèques américaines pour 10 ou 10,000 volumes.

Jamais trop grandes, jamais trop petites.

**Téléphone 1050.**



Téléphone 1020

— VII —

Téléphone 1020

## GANTERIE SAMDAM

LA PLUS IMPORTANTE DE TOUTE L'EUROPE

**62, Rue des Champs, 62, GAND.**

*Grand choix de Gants en tous genres,*

*Spécialité de Gants de daim*

*Articles anglais. — Tissus et Laines*

**Tous les gants Samdam qui déchirent sont remplacés immédiatement**

**Les gants Samdam sont réparés et lavés gratuitement**

**Gants sur mesure en une heure**

---

GRANDS MAGASINS ANGLAIS

## A LA VILLE DE LONDRES

*Julien VAN SLAMBROECK*

**GAND, 58, Rue des Champs, 58, GAND**

*Choix des plus complets dans les dernières nouveautés  
en Cols, Cravates et Foulards*

*Chemises sur mesure (sans augmentation de prix)  
en toile, cretonne, oxford, zéphir, flanelle et soie*

*Grand choix de Bas, Chaussettes, Gilets et Caleçons  
en coton, laine, mérinos, fil, mi soie et soie*

**GANTERIE ANGLAISE**

*Seule Maison vendant les vrais « Tricots hygiéniques »  
en pure laine normale au prix de fabrication*

**2 p. c. de remise sur tout achat de 25 francs et plus**



# LA LIBRAIRIE NÉERLANDAISE

Librairie Universelle, Scientifique, Littéraire et Artistique

16, Rue du Cornet de Poste

G A N D

(En face du nouvel Hôtel des Téléphones)

---

Se recommande auprès de Messieurs les Etudiants pour la fourniture des ouvrages d'études en usage à l'Université de Gand.

Reçoit tous les jours des envois de Bruxelles, Paris, Leipzig, Londres et Amsterdam.

---

**Spécialité d'ouvrages scientifiques, techniques,  
d'art et d'architecture.**

**Dictionnaires en toutes langues, etc.**

---

*La Librairie Néerlandaise appelle l'attention toute spéciale de Messieurs les Etudiants sur les très beaux ouvrages scientifiques en langue néerlandaise, très complets et rédigés d'après les plus récentes observations scientifiques :*

**Treub :** Leerboek der Gynaecologie, 2 vol. rel. fr. 31.50

**Prof. Van der Mey :** Leerboek der Verloskunde, 2 vol. fr. 37.80

**Prof. Mendes da Costa :** Leerboek der Dermatologie, 3 vol. rel.  
fr. 49.35.

**Prof. B. Stokvis :** Voordrachten over Geneesmiddelleer, 3 vol.  
fr. 37.80.

**D<sup>r</sup> Holleman :** Leerboek der Chemie, 2 vol. rel. fr. 33 60.











ALMAMACH  
DE  
L'UNIVERSITÉ DE GAND

---

TOUS DROITS RÉSERVÉS

---



1902

---

# ALMANACH

DE

## L'UNIVERSITÉ DE GAND

*PUBLIÉ SOUS LES AUSPICES*

DE LA

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DES ÉTUDIANTS LIBÉRAUX

(18<sup>me</sup> ANNÉE)



BRUXELLES

F. AVONDSTOND, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

Ruc Notre-Dame de Grâce 18.



*À Messieurs*

H. L E B O U C Q

PROFESSEUR ORDINAIRE A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE GAND

ET

A. M A C Q U E T

DIRECTEUR DE L'ÉCOLE DES MINES DE MONS.

*Les Étudiants libéraux de Gand.*







## AVANT-PROPOS.

Un tôme nouveau — le dix-huitième — vient s'ajouter à la série déjà longue de ses devanciers et nous pourrions éviter à ceux qui nous lisent l'ennui d'un nouvel *avant-propos*.

Mais l'accueil bienveillant que nos lecteurs font à notre publication nous oblige à saisir la rare occasion qui nous est offerte de les remercier.

Ils savent ce que nous voulons : non pas produire une œuvre parfaite — nous comprenons aisément ce que cette prétention aurait de ridicule — mais leur donner un aperçu de cette vie universitaire, d'une intensité si joyeuse, si fraternelle qu'elle provoque chez ceux qui la quittent un sentiment de tristesse et de regret.

En laissant derrière nous ces quelques pages où se reflètent nos tendances et nos sentiments présents, nous nous réservons une source précieuse de souvenirs.

Peut-être sourirons-nous plus tard en relisant

ces vieux almanachs, rédigés aux moments d'enthousiasme et de confiance, mais ce sourire accompagnera une émotion sincère. Nous évoquerons, pour un instant, les visages familiers de jadis, les scènes joyeuses de notre folle jeunesse, l'idéal auquel nous pensions si facilement atteindre, alors que les illusions nous cachaient tant d'obstacles irréductibles.

Nous avons indiqué l'esprit de notre ouvrage ; nous prions qu'on n'y cherche pas d'autre originalité que son but même et le groupement des divers éléments réunis à cet effet ; et nous serons amplement satisfaits s'il provoque en nous ce que nous attendons de lui.

Nous nous faisons un devoir, en terminant, de rendre un hommage collectif au concours précieux qui nous a été prêté par les hommes éminents dont le talent a rehaussé notre œuvre — et par tous ceux dont la collaboration directe et dévouée nous a largement aidé dans notre tâche.

**Le Comité de Publication :**

Secrétaire : A. MOLITOR.

Membres : R. BILLIARD, H. BOLLE, L. HEYSE,  
A. LEMAIRE, J. TÊDESCO.

*Les Correspondants pour*

Anvers : LEFÈVRE.

Bruxelles : SOUDAN, LAUDE, VOETS.

Gembloux : H. PROUMEN.

Liège : A. DE CALONNE.

Mons : R. PHILIPPOT.



# UNIVERSITÉ DE GAND

---

## I. ADMINISTRATION

---

*Administrateur-Inspecteur de l'Université, Directeur des Ecoles spéciales* : M. VAN DER LINDEN.

*Recteur pour les années 1901-1903* : M. G. VANDER MENSBRUGGHE.

*Secrétaire du Conseil académique pour l'année 1901-1902* :  
M. J. VAN RYSELBERGHE.

*Collège des assesseurs pour l'année 1901-1902* : MM. G. VANDER MENSBRUGGHE ; L. DE LA VALLÉE-POUSSIN, A. ROLIN ; F. KEELHOFF, A. DE COCK, J. VAN RYSELBERGHE.

*Inspecteurs des Etudes* : MM. P. MANSION ; L. DEPERMENTIER.

*Commissaires pour les affaires de la Bibliothèque* : MM. J. BIDEZ ; R. DE RIDDER ; A. DEMOULIN ; H. LEBOUÇQ.

*Secrétaire de l'Administrateur-Inspecteur* : M. A. VERSCHAFFELT, rue Conscience, 1.

*Receveur du Conseil académique pour l'année 1901-1902* :  
M. A. VERSCHAFFELT.

*Commis-rédacteur* : M. L. HOMBRECHT, rue des Foulons, 26.

*Conservateur-général des bâtiments et du mobilier* : M. C. VAN HAMME, rue Van Hulthem, 49.

*Appariteurs* : MM. L. WILLEMS, boulevard Lousbergs, 46 ;  
J. LADON, rue de la Concorde, 53.

## II. PERSONNEL ENSEIGNANT

### FACULTÉ DE PHILOSOPHIE ET LETTRES

MM.	MM.
MOTTE, quai des Moines, 1.	BLEY, rue d'Egmont, 8.
THOMAS, rue Plateau, 41.	LOGEMAN, r. Baguettes, 153.
FREDERICQ, r. Boutiques, 9.	CUMONT, r. des Vanniers, 37.
DISCAILLES, r. Flandre, 35.	DE LA VALLÉE-POUSSIN, boulevard du Parc, 13.
HOFFMANN, b <sup>d</sup> Hospices, 116.	VANDER HAEGHEN, V., rue de la Colline, 77.
DECEULENEER, rue Confré- rie, 5.	PREUD'HOMME, r. Nassau, 4.
PIRENNE, rue neuve Saint- Pierre, 132.	BIDEZ, boulev. Léopold, 59.
HULIN, pl. de l'Evêché, 3.	ROERSCH, r. de l'Avenir, 75.
VAN BIERVLIET, r. Metde- penninghen, 5.	DE VREESE, b <sup>d</sup> Béguinage, 95.
VERCOULLIE, r. aux Draps, 21	VAN ORTROY, q. Moines, 37.

### FACULTÉ DE DROIT

MM.	MM.
VAN WETTER, b <sup>d</sup> du Jardin Zoologique, 48.	PYFFEROEN, rue nouveau Bois, 4.
NOSSENT, rue Haute, 23.	OBRIE, remp. des Chau- dronniers, 44.
DE BRABANDERE, rue neuve St-Pierre, 80.	HALLEUX, r. Savaen, 56.
DE RIDDER, ch. Cot rtraï, 77.	CLAEYS, r. Outre, 4, Bruges.
MONTIGNY, rue neuve St- Pierre, 118.	NICOLAÏ, ch. Charleroy, 82, Bruxelles.
ROLIN, rue Savaen, 11.	VANDEN BOSSCHE, r. Bau- deloo, 31.
SERESIA, r. des Foulons, 21.	BEATSE, rue Capouillet, 51, Bruxelles.
DAUGE, rue Guinard, 8.	
DUBOIS, quai de l'Ecole, 26.	

### FACULTÉ DES SCIENCES & ÉCOLES SPÉCIALES

M.	MM.
VANDER MENSBRUGGHE, Coupure, 131.	SWARTS, T., b <sup>d</sup> Citadelle, 127.
	MANSION, q. Dominicains, 6.



MM.

PLATEAU, ch. Courtrai, 152.  
WOLTERS, rue Avenir, 21.  
DEPERMENTIER, chaussée  
de Courtrai, 115.  
SCHOENTJES, b<sup>d</sup> du Fort, 17.  
BOULVIN, b<sup>d</sup> du Fort, 18.  
MASSAU, rue Marnix, 22.  
VAN RYSELBERGHE, rue de  
la Saugé, 34.  
HAERENS, b<sup>d</sup> Frère Orban, 11  
SERVAIS, coupure, 153.  
FOULON, coupure, 104.  
MAC LEOD, r. du Héron, 3.  
RENARD, b<sup>d</sup> Léopold, 45.  
F. KEELHOFF, r. van Monc-  
khoven, 6.  
CLOQUET, r. St Pierre, 2.  
VAN AUBEL, ch. de Cour-  
trai, 130.  
DUSAUSOY, ch. Courtrai, 107.  
F. WOLTERS, r. du Jardin, 55.  
DELACRE, b<sup>d</sup> du Fort, 16.  
DEMOULIN, rue du Bas-  
Poldre, 20.

MM.

VANDERLINDEN, cour du  
Prince, 27.  
FAGNART, r. Nieuwpoort, 7.  
DE LA ROYÈRE, rue de la  
Concorde, 61.  
F. SWARTS, b<sup>d</sup> du Jardin  
zoologique, 46.  
FLAMACHE, rue Philippe-le-  
Bon, 88, Bruxelles.  
MERTEN, rue Digue de Bra-  
bant, 83.  
BRÉDA, rue de l'Eglise, 32,  
Koekelberg.  
COLARD, r. Philippe de Cham-  
pagne, 12, Bruxelles.  
STÖBER, b<sup>d</sup> Léopold, 45.  
STEENACKERS, Scheut-Bru-  
xelles, ch. de Ninove.  
TAITSCH, rue Louise, 16,  
Anvers.  
DE BRUYNE, b<sup>d</sup> du Fort, 19.  
STEELS, b<sup>d</sup> de Bruxelles, 12.

FACULTÉ DE MÉDECINE

MM.

BODDAERT, coupure, 46.  
DENEFFE, r. de la Station, 64.  
VAN CAUWENBERGHE, nou-  
velle rue du Casino, 5.  
BOUQUÉ, r. des Selliers, 3.  
LEBOUCQ, coupure 145.  
DE COCK, pl. St-Bavon, 12.  
VERSTRAETEN, pl. Van Ar-  
tevelde, 16.  
VAN ERMENGEM, ch. de  
Courtrai, 137.

MM.

EEMAN, q. des Récollets, 8.  
LAHOUSSE, coupure 27.  
HEYMANS, b<sup>d</sup> des Hospices, 7.  
GILSON, b. du Château, 501.  
VAN DUYSSE, rue basse des  
Champs, 65.  
VAN IMSCHOOT, rue de la  
Monnaie, 8.  
VANDER STRICHT, marché  
au Lin, 11.

PROFESSEURS ÉMÉRITES

MM.	MM.
BURGGRAEVE, b <sup>d</sup> Léopold, 60.	VAN BAMBEKE, r. Haute, 7.
DUGNIOLE, coupure, 45.	CALLIER, ch. de Courtrai, 96.

PROFESSEUR ÉMÉRITE DE L'ÉCOLE  
DU GÉNIE CIVIL

M. ROTTIER, rue des Baguettes, 54.

*Répétiteurs :*

MM.	MM.
H. VAN HYFTE, b <sup>d</sup> Fort, 10.	G. VAN ENGELEN, r. courte du Jour, 16.
N. VANDE VYVER, rue St- Amand, 14.	C. WASTEELS, rue d'Akker- ghem, 17.
A. ROBELUS, r. Guil. Tell, 46.	D. VAN HOVE, r. Carmes, 1, Bruges.
E. MORTIER, q. Augustins, 1.	A. VAN DEN BERGHE, b. Hospices, 9.
A. CLAEYS, rue Mertens, 38, Mont-St-Amand.	
G. DE VOLDERE, chaussée de Courtrai, 154.	

*Conducteurs des ponts et chaussées détachés à l'École  
du génie civil comme maîtres de topographie :*

MM.

- F. CRULS, boulevard de l'Horticulture, 8.
- D. TOEFAERT, ancien ch. de Bruxelles, à Gentbrugge.
- E. SIMONS, rue de l'École, 100.

*Maître de dessin :*

MM.

- A. ROBELUS, rue Guillaume Tell, 46.
- J. DE WAELE, boulevard de la Citadelle, 59.
- E. MORTIER, architecte, quai des Augustins, 1.

### III. RENSEIGNEMENTS DIVERS

---

M. F. KEELHOFF a été nommé, à titre honorifique professeur ordinaire à la faculté des sciences par arrêté royal du 15 octobre 1900.

M. G. VANDENBOSSCHE, docteur en droit, licencié en sciences sociales a été chargé, par arrêté royal du 12 novembre 1900 du cours facultatif d'Exercices pratiques sur le Droit civil, délaissé par M. le Professeur DAUGE.

Les cours nouvellement installés d'Electricité approfondie ont été répartis par arrêté royal du 10 décembre 1900 entre MM. COLARD, STEELS et DE LA ROYÈRE.

M. VAN HOVE a été nommé répétiteur du cours de géographie physique en vertu d'un arrêté royal du 11 décembre 1900.

MM. VAN AUBEL, DE LA VALLÉE-POUSSIN, GILSON et VAN DUYSE ont été promus à l'ordinariat par arrêtés royaux des 8 octobre 1900, 23 mars 1901 et 30 septembre 1901.

M. STÖBER, docteur en sciences naturelles a été définitivement chargé, le 20 mai 1901, de donner les cours de cristallographie et de minéralogie.

Un arrêté royal du 28 août 1901 nomme M. J. VAN RYSELBERGHE, secrétaire du Conseil académique pour l'année 1901-1902.

Le 8 octobre 1901, M. F. SWARTS est nommé professeur à l'Ecole du Génie Civil et chargé du cours d'éléments de chimie ; M. E. FAGNART est nommé professeur extraordinaire et M. A. VANDEN BERGHE est nommé répétiteur en remplacement de M. F. SWARTS.

Un arrêté royal, en date du 8 octobre 1901, nomme M. HALLEUX, professeur extraordinaire et charge M. G.

BEATSE, docteur en droit, du cours de Droit fiscal se rattachant au Notariat. La succession scientifique de M. D'HONDT est répartie entre MM. VANDEN BOSSCHE et BEATSE.

Le 9 octobre, M. O. VAN DER STRICHT est nommé professeur extraordinaire à la faculté de médecine.

Des arrêtés de novembre 1901 nomment M. VANDERLINDEN, administrateur-inspecteur de l'Université et chargé de faire à la licence en géographie: M. DE BRUYNE les cours de géographie botanique, zoologique et ethnographique; M. VAN ORTROY le cours de géographie coloniale; M. VAN DE VYVER les cours de géographie mathématique, géodésie physique du globe et cartographie.

#### DISTINCTIONS SCIENTIFIQUES

Le prix quinquennal d'Histoire nationale pour la période 1896-1900 a été décerné à M. H. PIRENNE, professeur à la faculté de philosophie et lettres de Gand pour son ouvrage intitulé: « Histoire de Belgique. Des origines au XIV<sup>e</sup> siècle. »

L'Académie royale de Belgique a couronné le mémoire de M. F. SWARTS, intitulé: « Les Combinaisons organiques du Fluor. »

Le prix Lemaire a été décerné à M. F. KEELHOFF, pour son ouvrage intitulé: « Note sur le Travail des Forces élastiques. »

#### DISTINCTIONS HONORIFIQUES

M. VAN DER HAEGHEN, bibliothécaire en chef de l'Université de Gand, a été autorisé à prendre le titre honorifique de professeur ordinaire d'Université.



La médaille civique de 1<sup>re</sup> classe a été décernée à MM. MOTTE, FREDERICQ, DE BRABANDERE et MASSAU.

## PROGRAMME DES COURS ET DES EXAMENS

Un arrêté royal du 11 mai 1901 a réuni en un seul contexte les dispositions qui concernent l'organisation de la Licence des sciences commerciales et consulaires.

## POPULATION

Le nombre des étudiants inscrits au rôle est de 802. Ce chiffre présente une différence de 45 en plus avec celui de l'année dernière.

Les inscriptions se répartissent comme suit :

Faculté de philosophie et lettres : 61. — Faculté de droit : 119. — Faculté de médecine : 186. — Faculté des sciences : 91. — Ecole du Génie civil : 211. — Ecole des arts et manufactures : 134.

## EXAMENS

Pendant les sessions d'octobre 1900 et de juillet 1901, 576 inscriptions ont été prises pour des examens académiques à subir à l'Université de Gand ; 555 récipiendaires se sont présentés aux examens ; 21 ont fait défaut ou ont été empêchés pour motifs légitimes. De ces 555 récipiendaires, 390 ont été admis, savoir : 8 *avec la plus grande distinction* ; 45 *avec grande distinction* ; 104 *avec distinction* , 233 d'une manière satisfaisante. Le nombre des admissions, pour les récipiendaires qui ont été soumis aux diverses épreuves, dépasse donc la proportion de 70 % ; l'année dernière elle était de 69 %.

Aux Ecoles du génie civil et des Arts et Manufactures 422 récipiendaires se sont fait inscrire pour subir les

examens ; 274 ont satisfait aux épreuves exigées par les règlements. Parmi ces derniers 1 a obtenu la *plus grande distinction* ; 13 ont obtenu la *grande distinction* ; 58 ont obtenu la *distinction* ; 2 ont passé d'une manière satisfaisante.

#### CONCOURS UNIVERSITAIRE

M. MANSION, Joseph, de Gand a été proclamé premier en philologie orientale, M. LODEWYCKX, Auguste, de Boïsschot, premier en philologie germanique ; M. FRIS, Victor, de Grammont, premier en histoire, M<sup>lle</sup> DE VREESE, Bertha, première en sciences anatomo-physiologiques ou biologiques et M. HAMERS, Achille, premier en sciences pathologiques.

#### CONCOURS POUR LES BOURSES DE VOYAGE

MM. MANSION, Joseph, de Gand, docteur en philosophie, GESCHÉ, Louis, de Louvain, docteur en sciences naturelles et DE WAELE, Henri, de Gand, docteur en médecine, chirurgie et accouchements, anciens élèves de l'Université de Gand, ont obtenu chacun l'une des bourses prévues par l'article 55 de la Loi du 10 avril 1890.

#### CONCOURS POUR LES FONCTIONS D'INGÉNIEUR

Pendant l'année académique écoulée, six anciens élèves de notre Ecole du Génie civil, qui s'étaient présentés au concours pour les fonctions d'ingénieurs de l'Etat ont été admis, savoir : deux à l'administration des ponts et chaussées et quatre à celle du chemin de fer.

#### FONDATION D'UN PRIX EN FAVEUR DES ÉTUDIANTS EN MÉDECINE

M. Richard BODDAERT, professeur ordinaire à la faculté de médecine de Gand a fait don à l'Etat Belge d'un

capital nominal de 4,000 francs à charge de fonder, à l'aide du revenu fourni par ce capital, un prix qui sera décerné tous les trois ans, par la faculté de médecine de notre université à un étudiant de cette faculté, auteur des meilleurs travaux publiés pendant la période triennale.

L'intention du donateur est que le lauréat puisse librement disposer de la somme qui lui sera allouée.

M. BODDAERT désire développer ainsi l'esprit scientifique parmi les élèves et les encourager à faire paraître les résultats de leurs recherches personnelles.

### BIBLIOTHÈQUE

La bibliothèque s'est accrue cette année de 9460 volumes. Il a été communiqué dans la salle de lecture 15,371 volumes, et 4230 ouvrages ont été donnés en prêt à domicile. Le nombre de lecteurs ayant signé sur le registre d'entrée s'est élevé à 12830.



A LA MÉMOIRE  
DE  
M. JOSEPH-JEAN FUERISON

Professeur émérite  
à la Faculté de Philosophie et Lettres  
Ancien Recteur de l'Université  
Commandeur de l'Ordre de Léopold

---

Lauréat du concours universitaire en philologie, dès 1841-1842, Monsieur FUERISON ne tarda pas à entrer dans l'enseignement universitaire, où ses brillantes qualités furent hautement appréciées.

Nommé, en 1846, répétiteur du cours d'histoire de la Littérature française, agrégé à la faculté de philosophie et lettres en 1850, il fut successivement promu au titre de professeur extraordinaire en 1856 et de professeur ordinaire en 1860 et remplaça M. MORE à la chaire de Littérature française.

Recteur pendant les années 1870-1873, il fut déclaré émérite en 1889, après avoir été, en 1888, nommé Commandeur de l'Ordre de Léopold.

M. FUERISON est mort le 6 mars 1901, à l'âge de 81 ans.



A LA MÉMOIRE  
DE  
M. FERDINAND NÉLISSEN

Professeur extraordinaire à la Faculté des Sciences  
Candidat en Médecine et Sciences naturelles

---

Monsieur F. NÉLISSEN était attaché à notre Université depuis 1877. Successivement préparateur, répétiteur et assistant de Chimie générale, il fut, en 1881, chargé du cours de chimie élémentaire, nommé professeur en 1894 et professeur extraordinaire à la faculté des sciences en 1899.

C'est avec une peine profonde que les nombreux amis et élèves de M. NÉLISSEN apprirent sa mort le 15 août 1901, alors qu'ils espéraient voir longtemps encore au milieu d'eux le professeur affable et distingué qui s'était, à juste titre, attiré l'estime et l'affection de tous ceux qui l'approchaient. Les Etudiants Libéraux garderont un souvenir inoubliable de leur regretté maître et lui rendent ici, un dernier hommage de leur profond respect.

A LA MÉMOIRE

DE

M. ALBERT GUÉQUIER

Docteur en Médecine, Chirurgie et Accouchements

Assistant à la Clinique médicale

Ancien Collaborateur de l'*Almanach*

---

Albert GUÉQUIER comptait parmi nous de très nombreuses amitiés, de très grandes sympathies.

Il avait ces rares qualités qui caractérisent l'homme de bien, doublé d'un érudit : Il était bon, loyal, serviable, charitable et dévoué.

La nouvelle de sa mort nous est arrivée en coup de foudre, nous ignorions même qu'il était malade.

En publiant ces lignes, nous lui envoyons un souvenir ému ; nous prions sa famille et particulièrement son père, si cruellement frappé, d'accepter toutes nos condoléances.



A LA MÉMOIRE

DE

M. HIPPOLYTE DE CLERCQ

Elève à l'Ecole préparatoire du Génie civil  
Membre de la Société générale des Etudiants Libéraux  
Ancien administrateur de la Maison des Etudiants  
décédé à Uccle, le 3 octobre 1901, à l'âge  
de 21 ans.

---

C'est avec une douloureuse stupéfaction  
que nous avons appris la mort inopinée de  
notre cher camarade DE CLERCQ.

Ses grandes qualités de cœur, sa franchise  
et sa complaisance rare, rendront son souvenir  
impérissable chez tous ceux dont il avait su  
s'acquérir une sympathie profonde et vraiment  
fraternelle.



# UNION DES ANCIENS ÉTUDIANTS

## DE L'UNIVERSITÉ DE GAND

---

Nous nous bornerons à donner quelques renseignements nécessaires sur l'*Union des Anciens*, à laquelle s'est affiliée, du reste, en séance du 15 juin 1898, la *Société générale des Etudiants libéraux*.

Les membres de l'Association se réunissent chaque année en assemblée générale ordinaire le troisième dimanche de novembre.

Chaque membre paie une cotisation annuelle de cinq francs au moins.

Le comité pourra admettre, en qualité de membres protecteurs, tous ceux qui, alors même qu'ils n'auraient jamais été inscrits à l'Université de Gand, déclarent adhérer aux statuts et s'engagent à payer, à titre de rétribution annuelle, la somme de vingt-cinq francs au moins.

L'Association se propose de renouer et de resserrer entre les anciens étudiants, des liens de fraternité et de solidarité et de contribuer dans la mesure de ses ressources, à la prospérité de l'Université.

### *Composition du comité pour l'année académique 1901-1902 :*

*Président* : M. P. VAN WETTER, professeur à l'Université de Gand.

*Vice-Présidents* : MM. H. CALLIER, avocat à la Cour d'appel de Gand, anc. membre de la Chambre des représentants et Ch. DEPERMENTIER, professeur à l'Université de Gand.

*Secrétaire-Trésorier* : M. H. LEBOUcq, prof. à l'Université de Gand.

*Secrétaire-adjoint* : M. H. BODDAERT, avocøt à la Cour d'appel de Gand.

*Membres* : MM. O. AMELOT, notaire à Gand. — E. FIERENS, avoué près la Cour d'appel de Gand. — A. MECHELYNCK, avocat près la Cour d'appel de Gand. — O. VANDENBOSSCHE, juge de paix à Oost-Roosebeke. — E. DEVAUX, docteur en médecine à Dixmude. — I. RONSSSE, docteur en médecine à Gand. — CH. SERIACOP, docteur en médecine à Gand. — O. VAN DER STRICHT, professeur à l'Université de Gand. — J. BOULVIN, professeur à l'Université de Gand. — J. MASSAU, professeur à l'Université de Gand, et SIMONIS, conducteur de 1<sup>re</sup> classe des ponts et chaussées à Gand.



## CERCLES UNIVERSITAIRES

---

### I. Société générale des Etudiants libéraux

(Fondée le 17 décembre 1875)

ANNÉE ACADÉMIQUE 1901-1902

#### COMMISSION

MM.

BOLLE, H., *président.*

LEMAIRE, A., *vice-président.*

LEQUEUX, E., *secrétaire.*

RIGIDIOTTI, V., *secrétaire-adjoint.*

WILLAME, P., *trésorier.*

HIROUX, C., *trésorier-adjoint.*

LEFÈVRE, R., *bibliothécaire.*

DOUROFF, *bibliothécaire-adjoint.*

LAURENT, J., *porte-drapeau.*

DE BLOCK, P., *commissaire.*

MOLITOR, A., *commissaire.*

MONARD, J., *commissaire.*

ROQUE DE PINHO, A., *commissaire.*

#### LISTE DES MEMBRES

##### I. MEMBRES D'HONNEUR

MM.

Biddaer, E., ingénieur.

Beyaert, P., ingénieur.

Bruncel, I., ingénieur.

Callier, A., prof. à l'Univ.

MM.

Carmen, L., lieutenant d'art.

Claus, A., médecin.

Crombé, A., avocat.

De Geynst, M., étudiant.



MM.

Delepaulle, H., ingénieur.  
De Paepe, conseiller honoraire  
Cour de cassation.  
Discailles, E., prof. à l'Univ.  
Dupureux, A, médecin.  
Falmagne, E., ingénieur.  
Février, E, ingénieur.  
Ficaja, étudiant, Paris.  
Gaspar, J, ingénieur  
Gevaert, H., industriel.  
Heyvaert, avocat.  
Lamborelle, P., médecin.  
Lancosme, étudiant, Paris.  
Limbourg, G., ingénieur.  
Marinus, E., ingénieur.

MM.

Montfort, artiste-lyrique.  
Neelemans, L., médecin.  
Pineur, O, ingénieur.  
Poissonnier, A, médecin.  
Réveillaud, anc. prés. de l'A. de  
Paris  
Ruwet, M, chef de station.  
Soum, M., artiste-lyrique.  
Suetens, V., ingénieur.  
Thooris, A, avocat.  
Van Wetter, P., prof., à l'Un.  
Waxweiler, E., ingénieur.  
Willequet, avocat, ancien repré-  
sentant.

II. MEMBRES HONORAIRES

MM.

Adam, A., ingénieur.  
Adam, L, médecin.  
Aelterman, C., ingénieur.  
Albo.  
Anglade, D.  
Arendt, P., médecin.  
Balieux, E.  
Baloux, E.  
Baré, F., avocat.  
Bauters, B.  
Bayens, E, négociant.  
Behaeghel, Th., médecin.  
Bedinghaus, E.  
Beyaert, ingénieur.  
Beyaert, G., ingénieur.  
Biot, Ach., ingénieur.  
Boddaert, H., avocat.

MM.

Boddaert, E., médecin.  
Boddaert, M., avocat.  
Boen, E., médecin.  
Bracq, ingénieur.  
Bultot, J.  
Burgraeve, P., avocat.  
Buyssen, pharmacien.  
Caramin, G.  
Carbannelle, L., avocat.  
Carpentier, V, ingénieur.  
Choquet, E., ingénieur.  
Christophe, G., avocat  
Colot, G., ingénieur.  
Conard, J., ingénieur.  
Coolen, avocat.  
Cottignies, R., brasseur.  
Coune, G., ingénieur.

- MM.  
Courtois, A., conducteur des ponts et chaussées.  
Crombez.  
Crusener, avocat.  
de Baere, J.  
De Blicck, ingénieur.  
De Block, médecin  
De Cavel, O.  
De Clercq, C.  
De Cock, J.-B., cand.-not.  
De Coninck, O., ingénieur.  
De Cosseaux, avocat.  
De Croly, médecin.  
De Thieu, ingénieur.  
De Heem. ing. en chef, directeur des ponts et chaussées.  
De Heem, F., avocat.  
De Heem, P., ingénieur.  
De Kegel.  
De Keulenaere, A., cand.-not.  
De Lanotte, G., pharmacien.  
De Lattre, J., ingénieur.  
De Meulemeester, A., avocat.  
Derbeaudenghien, A.  
De Ridder, C., ingénieur.  
De Ridder, J., avocat.  
De Rudder, O., avocat  
De Saegher, R., avocat.  
De Schryver, C., avocat.  
Deschpins, F., pharmacien.  
De Vigne, F., ingénieur.  
De Waele, L., ingénieur.  
De Waele, H., ingénieur.  
Deuninck, A., avocat.  
De Weirdt, O., cand. not.
- MM.  
D'Hollander, E., avocat.  
Doignies, A.  
Dryepontd, C., pharmacien.  
Duez, G.  
Du Bois, A.  
Dumont, P., ingénieur.  
Dumortier.  
Ephremidi, A.  
Eleutheriade, J.-C.  
Everaert, E., avocat.  
Faber, E., avocat.  
Fanard, F., conducteur des ponts et chaussées.  
Fontaine, J., avocat.  
Fontaine, L., avocat.  
Frings.  
Fris, V., professeur.  
Frison, J., cand.-notaire.  
Ganshof, A., avocat  
Gevaert, C., médecin.  
Gilbert, R., ingénieur.  
Goemaere, G., avocat.  
Gongora, V., ingénieur.  
Hallet, L., avocat.  
Hambursin, F., lieutenant.  
Hannikenne, G., ingénieur.  
Haenecour, R., ingénieur.  
Hapiot, avocat  
Heine, G., ingénieur.  
Houtsaegher, L.  
Ide, F.  
Jacques, ingénieur.  
Janssens, E., médecin.  
Jouret, E., avocat.  
Jouret, brasseur.

MM.

Kinart, F., ingénieur.  
Kremer, H., ingénieur.  
Lambert, G.  
Lamborelle, A., médecin.  
Lampens, G., avocat.  
Leblanc, E., ingénieur.  
Lescrinier.  
Le Preux, J., cand.-notaire.  
Lippens, M., avocat.  
Liefmans, C., avocat.  
Lorent, H., professeur.  
Lossent, Josse.  
Macq, ingénieur.  
Maistriau, V, avocat.  
Marichal, O., médecin.  
Marquet, F., avocat  
Masquelier, L., ingénieur.  
Menten, C., ingénieur.  
Merget, N., conducteur des ponts  
et chaussées.  
Mertens, B., ingénieur.  
Molitor, A., médecin.  
Mombel, G., ingénieur.  
Neelemans, J, ingénieur.  
Noël, Ch., médecin.  
Nonne, H, ingénieur.  
Notebaert, notaire.  
Pauloff, S.  
Pede, O.  
Pennart, M.  
Philippart, M., médecin.  
Poll, J., juge.  
Poll, M., avocat  
Ramlot, ingénieur.  
Ragenu.  
Roland, V.

MM.

Ronsse, A., médecin.  
Ronsse, Ch., médecin.  
Ronsse, I., ingénieur.  
Ronsse, A, ingénieur.  
Ruysen, pharmacien.  
Saffre, G., ingénieur.  
Sapin, E.  
Sabbe, professeur.  
Saroléa, J., ingénieur.  
Seriacop, médecin.  
Sinave, L., ingénieur.  
Snoeck, J., médecin.  
Stadler, ingénieur.  
Stas, J., médecin.  
Stas, O., candidat-notaire.  
Steels, O.  
Steenhauter.  
Story, A., avocat.  
Teirlinck, G.  
Thiers, G., cand -not.  
Thiry, C.  
Thooris, P., médecin.  
Thyon, C.  
Toen, A., médecin.  
Tontlinger, conducteur des ponts  
et chaussées.  
Trillé, A., pharmacien.  
Van Damme, A., ingénieur.  
Vande Mergel, J., cand -not.  
Vanden Bogaerde, A.  
Vander Meersch, P.  
Vander Ougstraeten, A., avt.  
Vander Stegen, A., ingénieur.  
Van der Stegen, G., ingénieur.  
Vander Stricht, O., médecin.

MM.

Vandevelde, A. assisté à l'Un.  
 Vandevelde, G., avocat.  
 Vandevelde, D., médecin.  
 Van Dooren, G., avocat.  
 Van Engelen, G., ingénieur.  
 Van Graeve, H., avocat.  
 Van Hove.  
 Van Impe, avocat.  
 Van Overschelde, J.  
 Van Sielghe, W., avocat.

MM.

Van Schoote, E., cand.-not.  
 Van Volsom, E., ingénieur.  
 Varlez, L., avocat.  
 Varlez, P., avocat.  
 Verdeyen, Ch, ingénieur.  
 Verdeyen, J., ingénieur.  
 Verbeke, J., avocat.  
 Versavel, industriel.  
 Walton, F., avocat.  
 Würth, G., avocat.

MEMBRES EFFECTIFS (\*)

MM.

Adam, r. Conscience. E.  
 André, E, r. b. des Champs, 17. C. C.  
 Angenot, A., av. Arts, 17. G. C.  
 Balieus. II., r. Vallée, 5. P. L.  
 Becker, G., r. b. des Champs. P. L.  
 Begaux, V., r. Cornet de poste, 3. E.  
 Begaux, E., r. Cornet de poste. 3. A. M.  
 Berger, M., b. du Parc, 14. C. C.  
 Biver, b. Hospices, 339. A. M.  
 Billiard, R., r. Biloque, 3 (Menin) C. C.  
 Blondeel, J., b. Citadelle, 15. M.  
 Boddaert, r. Baguettes, 140. A. M.

MM.

Bolle, H., r. Vallée, 30. D.  
 Bolsée, H., r. Avenir, 47. G. C.  
 Bousin, G., r. c<sup>te</sup> Violettes, 21. C. C.  
 Braun, E, pl. Commerce, 3. A. M.  
 Byl, A., Grammont. A. M.  
 Callebaut, r. Th. Martens, Alost. A. M.  
 Cal'ier, A, ch. Courtrai. S. C.  
 Cambier, S., pl. Laurent, 15. M.  
 Carlier, J., r. Femmes, 106. C. C.  
 Cassimatis, r. Nassau, 8. A. M.  
 Cavenaille, J., b. Citadelle, 21. M.  
 Claes, E., r. Brabant, 15. D.  
 Cnaepelinckx, E., r. Van Hulthem. G. C.

(\*) Légende : P L = philosophie et lettres ; D = droit ; N. = notariat ; SC. = sciences ; M. = médecine ; PH. = pharmacie ; C. C. = constructions civiles ; G. C. = génie civil ; A. M. = arts et manufactures ; E. = électricité ; S. C. = sciences commerciales ; S. P. = sciences politiques.

r. — rue ; b. — boulevard ; q. — quai ; p. — place ; ch. — chaussée.

MM.

Colinet, J., r. Flandre, 35. G. C.  
 Collignon, C., r. Guill. Tell, 27 sc.  
 Colson, R., r. St Michel, 4. M.  
 Cox, P., r. du Ponton, 7. C. C.  
 Crehay, M., r. Guill. Tell, 38 G. C.

De Backer, J., r. de la Corne, 6. D.  
 De Backer, M. b. Gazomètre. A. M.  
 De Beil, J., r. Savaen, 14. D.  
 De Beil, R., r. aux Vaches, 17. A. M.  
 De Block, P. r. Courtrai, 188. PH.  
 De Decker, J., pl. Calandre, 7. P. L.  
 De Decker, A., pl. Calandre, 7. C. C.  
 De Geynst, M., r. Ledeganck, 6.

A. M.

Delille, F., av. St-Jean, 14. M.  
 De Leeuw, H. b. Citadelle. A. M.  
 Delmotte, r. Haut port, 23. P. L.  
 Delplace, F., r. Biloque, 3. M.  
 De Mars, C., r. Chanoines, 56. M.  
 De Mee, J., r. des Femmes, 81. P. L.  
 Deny, G., r. n<sup>e</sup> St-Jacques, 19. A. M.  
 Deroekere, A., r. St-Liévin. A. M.  
 De Smet, R., ch. Courtrai, 22. D.  
 Devigne, A., b. Zoologique, 19.

A. M.

De Vreese, A., b. Hospices, 339.

A. M.

Dewerpe, p<sup>te</sup> r. de Belle-vue, 106.

A. M.

Dewier, G., g<sup>d</sup> r. de Belle-vue, 1.

A. M.

Dewulf. A. M.

Dickmann, r. Omelette, 7. C. C.

Discry, r. digue Brabant, 74. A. M.

Djodjonoff, H. b. Citadelle, 125. M.

MM.

Dodopoulos, r. Nassau. G. C.  
 Douroff, N., r. Van Monckhoven,  
 28. D.

Drory, H., Meirelbeke. D.

Drory, A., Meirelbeke. D.

Drory, M., b. Lousbergs, 73. P.

Duclos, G., r. l. Monnaie.

Dumont, O., r. Courtrai. G. C.

Dupont, L., r. Bruxelles, 43. C. C.

Duvivier, pl. Laurent, 15. A. M.

Eggen, r. Guinard, 20. D.

Faure, W., p<sup>te</sup> r. aux Vaches, 30.

A. M.

Férauge, C., pl. Calandre, 7. G. C.

Feys, P., r. Van Hulthem. C. C.

Fontaine, R., rue Van Hulthem,

53. M.

François, G., r. Jordaens, 15. A. M.

Frankel, L., r. Plateau, 3. A. M.

Gall, A., r. Station, 3. Alost. C. C.

Glitschka, C., r. Flandre, 82. M.

Glaudot b. Château, 6. C. C.

Gobbe, O., r. Guinard, 2. A. M.

Grange, F., r. Flandre, 28. C. C.

Hargot, G., r. Brabant, 38. G. C.

Hebbelynek, A., vieux remp<sup>t</sup>, 30.

A. M.

Henrion, A., r. Conconde, 42. C. C.

Herckenrath, r. Concorde, 44. P. L.

Heyse, L., r. digue Brabant, 71. N.

Hiroux, L., r. L<sup>t</sup> Delvaux, 6. A. M.

Hoffman, O., b. Hospices, 116. P. L.



<b>MM.</b>		<b>MM.</b>	
Houzé, F., r. Foulons, 6.	G. C.	Mees, R., b. Béguinage.	A. M.
Jansen, J., r. des Dominicains, 7.	A. M.	Molitor, A., r. Vallée, 87.	D.
Jouret, E., b. Léopold, 35.	C. C.	Monard, J., r. Conscience, 7.	G. C.
Jungers.	A. M.	Montigny, L., r. N <sup>e</sup> St-Pierre, 28.	
Kéon, R. rue des Chaudronniers, 46.	A. M.	Mouzin, C., b. St-Lievin, 8.	A. M.
Kendall.	A. M.	Mühlen, M., r. Guill. Tell.	C. C.
Lamquet, F.	A. M.	Nakoff, P., r. Marnix.	G. C.
Lasalle M., r. Omelette, 7.	C. C.	Neyrinck, R., Coupure, 2.	M.
Laroy, L., r. n <sup>e</sup> St-Pierre.	M.	Notte, L., r. Guill. Tell, 28.	A. M.
Laurent, J., r. Vallée, 30.	D.	Nys, P., r. Moulin, 74, Alost.	A. M.
Leboucq, G., Coupure, 145.	M.	Ohrem, A., r. Baguettes, 13.	A. M.
Leboucq, M., r. Egmont, 25.	A. M.	Oungre, L., r. Miroir, 2.	P. L.
Leclercq, r. Flandre, 50.	A. M.	Paté, marché grains.	C. C.
Lefèvre, J., r. Conscience, 7.	A. M.	Pardo, A., r. Guill. Tell, 38.	G. C.
Lemaire, A., Coupure, 49.	A. M.	Penneman, G., b. Lousbergs, 37.	M.
Lequeux, E., r. b. des Champs, 58.	A. M.	Peeters, L., r. Bruges, 16.	A. M.
Lesaffre, N., Avelghem.	D.	Piérard, L., r. Colline, 103.	A. M.
Lesseliers, r. Baguettes, 145.	M.	Pirard, G., r. Van Hulthem, 32.	PH.
Lestarquit, H. r. Van Hulthem, 47.	M.	Pire, E., r. du Bac, 12.	A. M.
Lippens, E., q. au Blé, 13.	A. M.	Plasschaert, L., r. Jambon, 93.	SC.
Ludvig, J., q. Augustius.	C. C.	Poudeff, D., r. Van Monckoven, 28.	G. C.
Maes, J., b. Zoologique, 66.	D.	Pons, C., r. Station, 7.	M.
Mahy, G., r. Meulestede, 29.	A. M.	Pourbaix, E., pl. Calandre, 7.	C. C.
Marchal, E., b. Léopold, 2.	M.	Prévost, V., r. Guinard, 2.	C. C.
Martin, R., r. Plateau, 15.	PH.	Prisse, r. Vallée, 37.	P. L.
Martinez, G., b. Parc, 28.	A. M.	Rapailerie, nouv. m. au Bétail, 26.	M.
Masreel, G., r. Verspeyen, 24.		Regnard, L., r. Guil. Tell, 30.	C. C.
Masui, M., b. Escaut, 40.	C. C.	Regnart, F., r. Miroir, 2.	A. M.
		Reychler, C., r. Hainaut, 19.	D.
		Rigidioti, V., r. b. Champs, 58.	P. L.

MM.		MM.
Rinskopf, r. Marnix.	A. M.	Vandemaele, J., r. l. Vigne, 102.
Rivière.	A. M.	M.
Roque de Pinho, An., r. Flandre,		Vandenbergh, G., b. Léopold, 14.
39.	G. C.	A. M.
Roque de Pinho, Alv., r. Flandre,		Vanden Haute, C., r. Renard, 2.
39.	G. C.	P. L.
Roumen, P., r. Bréderode, 5. c. c.		Vanderstegen, q. au Blé, 15. A. M.
Sainderichin, A. p. St Michel, 3.		Van Eerenbrugh, r. Van Hul-
A. M.		them, 14.
Schoenfeld, H. Haut-Port, 34. M.		Van Hool, A., r. Foulons, 33. A. M.
Schoep, A., r. Prairie, 60. PH.		Van Heddeghem, C., r. Mertens,
Seresia, Ad., r. Foulons, 21. C. C.		79.
Seresia, Alf., r. Foulons, 21. D.		A. M.
Servais, F., p. St-Pierre, 47. A. M.		Van Imschoot, r. Forge, 27. A. M.
Simon, rue Savaen, 5 <sup>vi</sup> .	G. C.	Van Houtte, F., remp. Biloque,
Slavoff, N., r. Biloque, 28. G. C.		328.
Snoeck, L., r. n <sup>e</sup> St-Jacques, 30. D.		S. P.
Sottiaux, A., b. Citadelle, 125. C. C.		Vandevelde, G., Courtrai.
Symays, M., r. Marnix. D.		Van Waesberghe, r. Guill. Tell,
Tédesco, J., r. l. Marais, 24. D.		18.
Teirlinck. L., r. 12 Chambres, 64.		P. L.
C. C.		Van Wetter, r. Baguettes, 27.
Theodoroff, T., b. Citadelle, 125.		Van Wetter, P., b. Zoologique,
Urbach, G., r. L <sup>t</sup> Delvaux, 6. A. M.		48.
Van Acken, F., r. c <sup>te</sup> Violettes,		A. M.
21.	N.	Van Wetter, A. b. Zoologique,
Van Cauwenberghe, A., n. r.		48.
Casino, 5. M.		C. C.
Van Cauwenberghe, R., n. r.		Velghe, K., r. Hôpital, 101 A. M.
Casino, 5. C. C.		Verbrugge, J., r. Baguettes, 10. M.
Van Damme, G., r. Marnix, 28. M.		Verstraeten, V., pl. Calandre, 7.
Van den Abeele, Termonde. A.		C. C.
		Votquenne, r. Plateau, 87. C. C.
		Walin, G., Coupure, 26. D.
		Wellens, E., r. Conscience, 7. G. C.
		Willame, P., r. Ecole normale,
		4.
		C. C.
		Wulleman, A., r. Concorde, 28.
		G. C.

## II. Maison des Etudiants

L'institution d'une Maison des Etudiants répond-t-elle à une nécessité de la vie estudiantine ? Telle était la question que se posait l'année dernière, le camarade administrateur.

Ce point parfaitement élucidé par lui, je crois qu'il serait inutile d'y revenir.

Mais peut-être serait-il plus nécessaire cette année d'insister un peu sur la situation proprement dite de la Maison.

Cette situation, en juillet 1901, n'avait, je l'avoue, rien de brillant.

La cause ?

Le déficit, avec lequel on avait cloturé l'année, n'était pas considérable. Les comptes de l'administrateur, aussi bien que ceux des économes avaient été bien tenus. Tout cela était donc parfait ; seulement le boulet que nous trainions après nous depuis 2 ou 3 ans, n'avait guère diminué de poids ; bien au contraire, il était là plus lourd que jamais.

Ajoutez à cela une certaine mollesse, un certain désintéressement de la part des étudiants qui avaient l'air de trouver trop lourde la tâche de soutenir l'œuvre qui avait coûté tant de mal à leurs prédécesseurs, et vous aurez à peu près cette situation dont je parlais tantôt. Cet état de chose n'était donc guère encourageant, ni même rassurant.

Heureusement, l'étudiant a, semble-t-il, fini par comprendre quel était son devoir. Il vient plus souvent à la Maison cette année.

Camarades, venez à la Maison en masse. Au lieu d'aller prendre vos consommations dans un café quelconque de la ville, allez les prendre chez vous. Allez-y prendre vos repas. C'est là, la seule façon de relever et de soutenir la Maison ; car n'oubliez pas, qu'en somme la Maison est une coopérative : plus vous y dépensez et plus vous gagnez.

On ne pourrait donc assez vous le répéter. Venez à la

Maison, amenez-y vos camarades, et bientôt vous verrez disparaître ces arriérés qui nous gênent, et renaître, la situation brillante dans laquelle se trouvait la Maison lors de sa fondation.

Le comité d'administration qui, les années précédentes se composait d'un administrateur et de trois économes, a été réduit cette année à un seul administrateur.

*Administrateur* : AD. SERESIA.



### III. CERCLES FÉDÉRÉS

—  
ANNÉE ACADÉMIQUE 1900-1901  
—

#### I. Société générale des Etudiants libéraux

*Rapport de fin d'année  
pour Mol par un type qu'ça embête.*

##### I. PRÉFACE A MOL

La peste soit de ce rapport que personne ne lira et qui m'a déjà causé tant de désagréments. Voilà trois semaines que Mol, tel une furie à mes flancs attachée, me comble d'invectives, chaque fois que j'ai l'imprudence de me trouver face-à-face avec lui. Je crois que je ferais bien cependant de m'exécuter sinon cette persécution sans trêve ni merci va me conduire tout droit à la folie et au suicide. Mais c'est si ennuyeux à faire un rapport : plus encore qu'à entendre.

Tous nous avons subi l'effet soporifique de la lecture du rapport sur la situation académique que l'on nous sert gracieusement chaque année à l'ouverture des cours et que nous écoutons recueillis... dans les bras de Morphée *Silente*

*aut Sonore* (pour les ronfleurs) sous l'œil paternel des pinnes que l'on ne pourrait s'empêcher de nous adjoindre sitôt que nous sommes plus de cinq réunis. Eh bien j'ai déjà plus dormi rien qu'à l'idée de devoir faire celui-ci que je n'ai dormi à entendre tous les autres. Le bel inconvénient me direz-vous. Est-il rien de plus agréable que le sommeil. N'est-il pas comme l'antique *Léthé* la source de l'oubli de tous nos maux, la panacée de toutes nos douleurs et de tous nos chagrins. D'accord, si je dormais avec tout le calme d'un bourgeois qui, après avoir trop dîné, fait la sieste, gilet déboutonné et bedaine au vent. Mais mon sommeil n'est rien de pareil. Il est troublé par la crainte et le remords. Il est hanté par le spectre de *Moi* qui, sous les formes les plus terrifiantes, vient d'une voix sépulcrale me sommer de lui remettre son rapport.

Mais taisons-nous, le badinage ne convient pas à l'austère gravité d'un rapport qui se respecte. *Moi* est capable de le refuser, ce qui ne me chagrinerait guère je l'avoue ; et de m'arracher les yeux ce qui est beaucoup moins désirable. Car ne vous fiez plus à son air placide et doux depuis qu'il s'est attaché à l'*Almanach* : c'est un mouton enragé.

Soyons donc pompeux et solennel tel *Bibi* le pontife officiant à la *Littéraire* et commençons.

## II

Pendant l'année académique 1900-1901 des neuf cents étudiants environ inscrits au rôle de notre Université cent quatre-vingt-dix se sont fait membres de la *Générale*. En 1887 sur 840 étudiants, 300 appartenaient à notre *Société*. Ne récriminons pas trop cependant : en 87 il n'y avait que 3 ans que le ministère libéral était tombé. Le gouvernement n'avait pas encore eu le temps de distribuer à ses créatures les chaires de notre *Alma Mater* et d'y provoquer comme aujourd'hui une affluence sans cesse plus considérable de cléricaux. Aux facultés de médecine, philosophie et droit, les libéraux ne sont plus qu'une infime minorité. Ils étaient la majorité



autrefois. Heureusement les écoles nous sauvent : plus des deux tiers de nos membres sont élèves ingénieurs. Une autre raison de cette décadence, c'est la facilité des communications. Nombre d'étudiants libéraux qui n'habitent pas la ville jugent inutile de s'inscrire à la Générale parce qu'ils rentrent chez eux après les cours. Aussi la vie et l'esprit estudiantin tendent-ils de plus en plus à disparaître. Nous constatons avec tristesse que nous ne sommes plus ce que nous étions autrefois. Au lieu de nous rechercher nous semblons nous fuir. Notre local la plupart du temps et en parfois (j'ai honte de le dire) les jours des séances semble une maison abandonnée. Les conséquences en sont énormes. On ne se connaît plus, on ne discute plus ; la politique semble prendre de moins en moins de place dans notre vie. Les vieilles traditions disparaissent sans qu'il s'en introduise de nouvelles. Nous sommes de plus en plus frappé de notre manque de vitalité et de la pauvreté extraordinaire de notre imagination. Les bons vieux bourgeois qui se réunissent le soir autour de leur domino ont, ma parole, plus de gaieté, plus de vie, plus d'initiative que la jeunesse estudiantine libérale de Gand. Espérons qu'il suffira de le lui dire pour qu'elle ait à cœur de redevenir ce qu'elle était autrefois.

La faute n'en a pas été, je dois le dire, au comité. Grâce surtout à la vigoureuse impulsion que lui a donnée le camarade président De Geynst, à l'activité et au dévouement duquel je tiens à rendre ici un hommage bien mérité, le comité de 1900-1901 a bien rempli sa tâche.

Nous nous sommes fait représenter aux manifestations libérales de La Hestre et de Menin et nous avons tenu à conduire Bara à sa dernière demeure, nous souvenant que le culte de nos grands hommes est le meilleur stimulant pour nous exciter à remplir nos devoirs de bons libéraux.

Nous avons exprimé à MM. G. Eeckhoud et C. Lemonnier l'indignation qu'avait soulevé chez nous, les poursuites intentées contre eux par le parquet de Bruges ; et nous avons transmis nos sympathies à nos camarades Russes et Espagnols

montrant que partout où des hommes luttent pour la tolérance et l'affranchissement des peuples nous sommes avec eux de tout cœur. Enfin il nous revient l'honneur d'avoir organisé à Gand le troisième Congrès d'Etudiants libéraux de Belgique.

Rappelons encore que la Générale a donné cette année à ses membres sept conférences toutes fort intéressantes : Monsieur Bérenger, un des courageux défenseurs de Dreyfus pendant l'Affaire, nous a entretenu de « l'Individualisme en France » ; Monsieur Heupgen, ancien représentant, nous a donné sur « la Liberté » une de ces causeries admirables qui font vibrer d'enthousiasme les plus sceptiques, enfin Monsieur Gaston Moch, ancien capitaine de l'armée française, nous a exposé avec une compétence de soldat et une clarté d'orateur les avantages du système de la nation armée.

Outre ces conférences politiques nous avons eu plusieurs causeries sur des sujets divers : Monsieur Nyssens, docteur en médecine à Bruxelles, nous a beaucoup intéressé en nous parlant du végétarisme. Monsieur De Graeve, dont la condamnation injuste a tant indigné la presse belge il y a quelques années, nous a profondément émus par le récit des tortures infligées aux forçats des bagnes français. Monsieur Buls, dont l'éloge n'est plus à faire, nous a narré divers épisodes de son voyage au Siam. Enfin pour terminer par un grand nom et un grand cœur, Monsieur Discailles, notre professeur si dévoué et si sympathique, nous a parlé avec la verve et le goût de fin lettré qu'on lui connaît, d'Alfred de Vigny.

Je suis le premier à avouer que sous le rapport du nombre et de la qualité de ces conférences, la Générale peut se déclarer entièrement satisfaite. Toutefois je tiendrais à faire remarquer qu'une société dont le but est avant tout politique, devrait veiller à ce que les conférences ayant spécialement trait à ces matières y fussent beaucoup plus nombreuses. Pourquoi les étudiants ne s'armeraient-ils pas d'un peu d'audace et ne viendraient-ils pas eux-mêmes nous exposer de temps en

temps une question qu'ils auraient étudiée. Pourquoi, sans qu'il soit nécessaire pour cela de séances spéciales, ne nous réunirions-nous pas à notre local et ne discuterions-nous pas entre camarades les points qui ont fait ou font actuellement l'objet des débats des Chambres. Ce serait une diversion aux éternels couillons et aux éternelles poules au billard. Notre vitalité, notre communion en seraient plus intenses. S'il y a actuellement si peu de solidarité parmi nous c'est que nous négligeons trop la politique. Le lien qui nous rassemble en Société Générale des Etudiants Libéraux c'est un ensemble d'idées et d'opinions politiques communes. C'est grâce à ce terrain d'entente que des caractères si différents, si opposés parfois parviennent à s'unir pour former un corps social. Mais pour que ce corps constitue un agrégat bien compact et vivace il faut que les sentiments sympathiques qui ont provoqué l'affinité et identifié les consciences soient sans cesse entretenus et ravivés. Alors les divergences de détail disparaîtront devant l'harmonie de l'ensemble. Sinon, la base d'union manquant, les oppositions de caractères s'accroîtront et provoqueront l'indifférence et jusqu'à un certain point l'antipathie et le relâchement des liens sociaux. Il n'est point nécessaire d'être grand psychologue pour reconnaître cette vérité. Et s'il est avéré que là gît une des causes organiques de notre décadence pourquoi n'y point porter remède. Pourquoi éviter avec tant de soins la Maison des Etudiants et nous disperser dans des cafés moins gais, moins confortables que notre local et pourquoi, alors que par hasard nous sommes réunis aborder précisément les sujets qui nous divisent ?

L'idée libérale n'est-elle pas assez belle pour arrêter notre attention, n'est-elle pas assez vaste pour faire l'objet de toutes nos conversations ou tout au moins nous permettre d'éviter celles qui nous déunissent ; assez féconde, assez généreuse, assez grandiose pour suffire à nos aspirations les plus pures. Et s'il nous faut des colères et des haines pourquoi les tourner contre nous, alors qu'il en est tant de légitimes que

nous pouvons avoir en commun contre nos adversaires et qui resserreraient notre union au lieu de la détruire.

Et quel fruit voulez-vous que portent deux ou trois conférences fussent-elles parfaites si nous nous bornons au rôle passif d'auditeurs. Le peu que nous en aurons retenu s'effacera bientôt de notre mémoire. Discutons au contraire une fois la conférence achevée, les divers points développés par l'orateur, repassons ce qu'il a dit en nous efforçant dans un travail commun d'en envisager toute la portée et l'idée s'incrusterait profondément, elle sera acquise pour l'intelligence.

Mais trêve de diversions et passons au chapitre des fêtes (car la colère de Mol à son faite (pas de calembours s. v. p.) est montée.)

Il en fut de follement gaies, d'autres en toute franchise, languissantes et ennuyeuses.

Je ne reviendrai pas sur les Fêtes du 25<sup>me</sup> anniversaire ; elles appartiennent à la première catégorie mais l'almanach de l'année dernière en a donné un compte-rendu des plus spirituels qui me dispense d'en reparler (ce que je m'en réjouis, ô Mol !).

Notre Bal au Valentino fut plein de péripéties joyeuses et de franche et débordante gaieté. Je n'en dirai pas autant des tonneaux. Ils furent, la plupart d'une désespérante monotonie : Toujours les mêmes chansons grivoises, les mêmes jeux d'esprit d'un sel rien moins qu'attique. Ce souffle, cet entrain qui anime en général des camarades réunis pour s'amuser ensemble, ce je ne sais quoi qui donne à leurs divertissements ce caractère primesautier et inapprêté qui est la marque de la vraie gaieté leur ont totalement fait défaut.

C'est la routine qui nous envahit : preuve de la pauvreté de nos imaginations et de la passiveté de nos intelligences. Même triste remarque à propos des vadrouilles. Il est loin le souvenir des tours spirituels et audacieux de nos devanciers. Leurs heureuses facéties, leur verve, ces polissonneries malicieuses et ce goût des aventures héroïco-comiques abracada-

brantes qui faisaient une des faces les plus originales du vieil esprit estudiantin semblent avoir disparu.

Une exception toutefois : la vadrouille qui suivit le tonneau offert à MM. les professeurs dérogea un peu à la monotonie des autres : le monôme réussit par extraordinaire. Après avoir fait les cabrioles les plus extraordinaires et exécuté la danse du scalp, place Liévin Bauens, nous fûmes en sara-bande effrénée dans la gare au grand ahurissement du pauvre employé et des rares voyageurs que nous avions tiré de leur sommeil en conspuant le Révèreud Père Boom dans les dépendances de son ex-ministère.

Joyeuse aussi fut la fête champêtre de fin d'année. J'entre-raï bien dans quelques détails mais je crains d'effaroucher la pudeur des malheureux lecteurs de l'Almanach qui, par le plus fâcheux des hasards, se seraient fourvoyés dans mon rapport. Du reste ceux qui furent dans les gloriottes n'ont pas besoin de mes propres souvenirs pour ranimer les leurs. Quant à ceux qui n'y furent pas, tant pis pour eux ! Ils n'avaient qu'à ne pas manquer une si bonne aubaine. Pour ma part je me reconnais incapable de leur dépeindre avec ma pauvre plume d'aussi agrestes idylles.

En résumé et pour conclure, ce qui a manqué à cette année pour être tout à fait satisfaisante c'est la vie, c'est-à-dire l'esprit d'indépendance et de liberté, cette haine de tout ce qui est traditionnel ; de tout ce qui est imposé à notre mémoire plutôt qu'accepté ou créé par notre raison. Tant dans nos travaux sérieux que dans nos plaisirs nous avons été trop passifs, trop mous, nous n'avons pas assez réagi sur les choses par la volonté.

Soyons donc jeunes, soyons énergiques, soyons généreux ; ne songeons pas encore à nos intérêts. Mais laissons-nous conduire par notre enthousiasme pour cette idée libérale si féconde.

Que cet enthousiasme éprouvé en commun nous unisse plus intimement, qu'il réveille nos esprits endormis, ranime nos facultés créatrices, aiguise notre curiosité

émoussée, nous tourne vers tout ce que l'humanité produit de nouveau et nous fasse chérir également et cet individualisme essence de tout progrès et cette solidarité, fondement de la morale vraiment humaine.

Et c'est alors seulement que la Générale prospérera et qu'on pourra dire qu'elle a rempli son devoir.

*Le Secrétaire,*  
ALF. SÉRÉSIA.

---

## II. La Symphonie de la Générale

La réputation de la Symphonie n'est pas à faire. Composée des éléments les meilleurs et les plus dévoués, elle constitue non seulement une brillante section de la Générale mais se rend en quelque sorte indispensable. A côté de la musique légère, la Symphonie nous fait savourer de temps à autre les œuvres de nos maîtres les plus réputés : du Mozart, du Beethoven ou bien encore du Haydn s'il vous plaît.

Ses succès n'ont d'ailleurs rien d'étonnant si l'on considère son chef d'orchestre : J'ai nommé le sympathique et spirituel Louis Oungre ! Les hautes capacités jointes à son tempérament de philosophe ont fait de lui un homme respectable. Il eut fallu le voir lors de ses débuts au tonneau des Professeurs, évoluer sur son piédestal avec cette grâce féminine qui le caractérise. Qu'il était beau, Louis ! Et Dieu sait dans combien de glaces il s'était miré ce jour là. Quel fluide séducteur dans ses yeux en amande quand il se retournait rayonnant, caressant du pouce et de l'index les poils soyeux de sa barbe méphistophélique. Et puis le bâton ! Ah le bâton, messieurs, j'allais l'oublier, pourtant le brave Louis n'avait bien recommandé d'en parler quand, après la fête, il vint me trouver ému jusqu'aux larmes et me montrant l'objet de ses rêves : « Regardez-donc, mon cher, mon beau bâton... c'est un hommage des dames de la ville, pensez un peu . Quelle délicatesse !



### III. Cercle des Étudiants Wallons Libéraux

Sous la présidence d'honneur de M. le professeur MASSAU  
(Fondé le 28 Novembre 1868.)

Nos étudiants étudient, a dit un contemporain. Si cette pensée est vraie pour la plupart d'entre nous, elle l'a été surtout pour les membres de la Wallonne, durant l'année académique écoulée.

Est-ce à dire, que l'on ne rencontre plus à la Wallonne, de ces joyeux drilles (dignes représentants de notre Wallonne à Gand) de ces gais compères à la face enluminée, au rire large et franc ? . Non, certes on a vidé comme toujours, durant les dix séances de l'an dernier, moult tonneaux ; on a fait maintes et maintes sorties ; on a attrapé quelques unes de ces « cuites », en buvant « à l'avenir du pays » comme dit le gros ; certes, on a encore battu bon nombre de « bans » en l'honneur des camarades, qui, par leurs chansons vécues, leurs monologues sentis, leurs danses originales ont animé chacune de nos soirées !...

Sans doute, en parcourant cette année académique, on trouve encore de ci de là des souvenirs charmants. Pour n'en rappeler que quelques uns citons : cette soirée pendant laquelle les 18 membres présents firent, dit-on, 77 cadavres (Pauvre Audenaerde) ; cette petite excursion aux fêtes d'Anvers, où nos délégués évoquèrent le souvenir des types estudiantins presque disparus ; enfin la large part que prit notre société au 25<sup>me</sup> anniversaire de la Générale ; c'est sans contredit aux Wallons, qu'on doit l'animation extraordinaire qui régna durant ces quatre jours de fêtes !

N'oublions pas non plus, le tonneau offert à nos professeurs. Combien a-t-on dansé, chahutté, gigotté. Ce jour là, la Wallonne s'est révélée musicienne et artiste. Un grand nombre de copains, à qui l'on ne connaissait aucun de ces petits talents de société, nous amusèrent sans l'ombre d'une lassitude. Et nous avons pu constater, que le Wallon, quand

il le veut, tient toujours le record du bon vivant et du bon buveur, à tel point que nos invités : MM. Massau, Deneffe, Discailles et Demoulin, sortirent enchantés, ravis de la réception qu'on leur avait faite !...

Mais, hélas ! il faut bien reconnaître que ce n'est plus l'entrain ni la gaîté de jadis, les vieilles traditions d'antan. La Wallonne, a-t-elle progressé pendant l'année passée ? je ne le crois pas, je crois plutôt qu'elle a périclité. Les raisons : on ne va plus à la Wallonne. Combien cette constatation doit suggérer de regrets à chacun d'entre nous !... Car fait remarquable, ce n'est pas faute de membres nouveaux, dès le début de l'année le nombre considérable d'adhérents nous permettait de bien augurer pour l'avenir, mais ce sont les anciens qui ont déserté le local. Les uns, ont donné leur démission pour des motifs très peu louables ; les autres, sont restés membres mais ne viennent jamais aux séances. Ajoutez aussi à celà, la perte fatale des traditions plus ou moins bizarres, qui donnaient à la Wallonne son cachet d'originalité, son caractère de gaîté, et enfin la présence comme membres honoraires, voire même effectifs, de camarades flamands !...

Si du côté de l'assiduité et de l'animation aux séances, la Wallonne a quelque peu perdu ; elle a au contraire gagné du côté « sérieux ». Jadis, notre société n'avait pour but, que de réunir dans une même fraternité les Etudiants wallons de l'Université de Gand. Depuis quelques années, les besoins aidant, elle a non seulement en vue l'agrément de ses membres, mais aussi la défense de leurs intérêts sans cesse menacés par des revendications demesurées des Flamingants et leur édification sur l'ampleur de plus en plus grande de la littérature wallonne en Belgique.

C'est dans cet ordre d'idées, que la société a alloué des subsides extraordinaires et périodiques, pour l'achat de brochures et de journaux wallons, rappelant à chacun un peu de son pays, et spécialement pour l'achat des livres traitant de *Folklore*.

Ces livres, qui remontent aux origines, qui recherchent com-

ment cette œuvre immense des langues, lente accumulation formée petit à petit a débuté et s'est poursuivie, par quels imperceptibles germes par quelles patientes alluvions, par quels ingénieux efforts, espérant découvrir dans ce mécanisme d'une effrayante complexité l'histoire même de la pensée, ces livres dis-je, offrent pour nous le plus grand intérêt, et pourront nous expliquer l'admirable poussée actuelle de l'esprit wallon !

Enfin, dans la question de l'Université flamande, la Wallonne a pris position. Agissant avec prudence, elle a évité de se déclarer antiflamingante, laissant ainsi à chacun de ses membres son entière liberté, et se contentant de combattre les idées de ses adversaires sur le terrain politique, libéraux avant d'être wallons.

J'ai fini ! Tel est ce cortège, je dirai volontiers ce bouquet d'œuvres rares, mais précieuses, qui ont honoré la société wallonne libérale. Pour être complet, il faudrait ajouter les hauts exploits de chacun des membres, mais cela pourrait entraîner trop loin !..

L'an prochain, espérons-le, va voir s'ouvrir une ère heureuse et prospère. La joyeuse famille wallonne reprendra ses longues veillées au local de la maison commune des Etudiants libéraux.

Les Wallons se rassembleront de plus en plus, apportant leur côte-part de gaieté et de dévouement et servant ainsi à perpétuer à travers les âges notre vieille société wallonne au sein des Flandres.

POIRTALLE.

Comité pour 1901-1902 :

*Président* : J. COLINET. — *Vice-Président* : L. DUPONT. — *Secrétaire* : M. LASSALLE. — *Trésorier* : J. MONARD. — *Porte-Drapeau* : F. REGNART. — *Bibliothécaire* : R. DEWERPE. — *Cornifère* : F. GRANGE. — *Pompiers* : E. LEQUEUX, L. HIROUX.

## IV. Société libérale des Étudiants en Médecine

Sous la présidence d'honneur de M. le professeur émérite

CHARLES VAN BAMBEKE

(Fondée le 15 décembre 1880)

Les années s'écoulent, les générations se succèdent, mais la « Médecine » reste, fidèle à ses principes et à ses bonnes traditions.

Joyeux carabins, mes frères, vous dont l'esprit sans cesse en éveil éprouve parfois une tension trop forte, vous que la misère humaine, s'étalant de toutes parts, pourrait rendre mélancoliques et pessimistes, faites abstraction, pour un moment du triste milieu qui vous entoure, et cherchez dans notre chère Médecine la distraction et le réconfort qui vous sont nécessaires.

Détournez les regards de vos tables de dissection, délaissez vos lits de malades, abandonnez vos bouquins où s'apprend la guérison du mal. Vous devez vous soigner vous-mêmes et rien ne vous serait plus néfaste que le voisinage permanent de ce mal que vous êtes appelés à combattre.

Or donques, la distraction s'impose, la Médecine vous l'ordonne et la « Médecine » vous la donne. Courez nombreux à ces réunions pleines d'entrain où le chant et le rire sont un remède précieux et puissant, étourdissez-vous, esbaudissez-vous tant que vous le pouvez, réagissez contre les noires pensées et souvenez-vous de ce que disait jadis un de nos confrères fameux « le rire est le propre de l'homme ».

Si donc vous venez à la Médecine, ayez des ferme propos de vous distraire. Accueillez joyeusement toutes les « bonnes blagues » que vous y entendrez débiter et que toujours une camaraderie sincère s'oppose à l'éveil de susceptibilités farouches.

Les chansonnettes souvent répétées, les scies surannées, les théories d'un Jef Apollon sur la Coloration et la Décoloration, les oraisons funèbres de Brillemans, les Rapports humoristico-médicaux, tout cela forme le bagage indispensable et traditionnel de la « Médecine ». Et si l'on y ajoute de temps à autre une conférence sérieuse et intéressante, comme celle faite cette année par notre ancien président, le docteur Adam, nous ne voyons pas pourquoi nous devrions désespérer de l'avenir. Notre cercle se maintient en bonne santé et si tous les étudiants libéraux de notre faculté viennent hardiment se grouper avec nous et ne craignent pas surtout d'afficher librement leurs convictions libérales, nous pouvons fermement croire en son immortalité.

Comité pour 1901-1902 :

- Président* : PENNEMAN, Georges ;  
*Vice-Président* : DELPLACE, Félix ;  
*Secrétaire* : DE BLOCK, Palmyr ;  
*Trésorier* : GLITCHSKA, Charles ;  
*Porte-Drapeau* : VAN DEN BULCKE, Lucien ;  
*Commissaire* : VAN DAMME, Gabriel (doctorat) ;  
» MAES, Daniel (candidature) ;  
» FONTAINE, René (sciences) ;  
» MARTIN, René (pharmacie).
-

## V. Cercle Littéraire

Sous la présidence d'honneur de M. E. DISCAILLES

(Fondé le 2 février 1880).

Parmi les nombreux Cercles de l'Université de Gand qui exerçaient l'année dernière leur activité et la patience de leurs membres, il est une petite société qui réunissait dans un élan commun de littérature et de cosmopolitisme une collection éminemment remarquable d'auto-et de pseudo-gobistes à tous les degrés. Voulez-vous des noms? Je prends au hasard : ...mais non : ceux qui les portent en seraient trop fiers et ceux que je ne citerais pas pourraient être jaloux.

Quoiqu'il en soit, ami lecteur, s'il vous était arrivé un certain mardi soir de venir à la Littéraire, vous n'auriez certes pas regretté votre dérangement. Il est vrai que vous auriez dû commencer par grimper trois étages, exercice excellent après souper ; mais vous auriez été amplement dédommagés de vos peines en pénétrant dans le sanctuaire de cette nouvelle Académie.

La salle n'est pas vaste, l'éclairage est plutôt misérable, le tapis vert de la table a subi des ans (et des canifs) l'irréparable outrage mais les murs sont si beaux ! La tapisserie disparaît entièrement sous les photographies et les caricatures que les punaises de Bibi et les épingleuses de Mol sont parvenues à y fixer. Le camarade Ache, animé d'intentions esthétiques les plus pures et les plus louables avait voulu garnir tout un côté avec une seule affiche de maître, remarquable par sa grandeur, son coloris et son poids. Mais Bibi qui connaît ses auteurs et s'en sert (voir Taïne, Philosophie de l'Art) opposa une

telle résistance que Bolle finit généreusement par céder. Et c'est pourquoi l'ornementation se compose surtout actuellement de vénérables têtes professorales, lançant des œillades désespérées mais inoffensives vers de plastiques Vénus au bain ou hors du bain. (En arrière, les enfants).

Cette transformation de la salle a du reste exercé une influence très marquée sur les gogos car l'année dernière la recrudescence des nouveaux membres fut telle que les anciens littérariens résolurent d'établir désormais un examen d'entrée pour leurs aspirants-confrères. Le cours de logique le plus classique n'est qu'un vulgaire lampion à côté de la lumière magique qui s'est dégagée des réponses des récipiendaires : l'un nous a révélé sans broncher qu'Anatole France avait certainement écrit quelque chose, un autre nous a appris que Tolstoï et Spencer étaient postérieurs à Cicéron, un autre enfin a réfuté le mot célèbre de Buffon : « Le style, c'est l'homme » et nous a péremptoirement démontré qu'aucun écrivain n'avait de style propre.

Après un pareil examen, ce n'étaient pas les candidats qui étaient abrutis, c'était le jury. Seul, Bibi, préservé par ses qualités d'administrateur, restait inébranlable au milieu de toutes les inepties et parvenait à vaincre l'engourdissement général. Quand je dis seul, c'est une erreur car il y a un autre cerbère incorruptible à la Littéraire : c'est Mol, le distingué bibliothécomane. Peu lui importaient, à lui, les aptitudes plus ou moins philologiques des récipiendaires : à chaque arrivant, ce n'était pas la personne du nouveau venu qui attirait ses regards mais les deux armoires inestimables renfermant le patrimoine de la Littéraire ; si celles-là étaient bien closes, à l'abri des indiscrets et d'une surprise toujours possible, un

sourire de satisfaction intime illuminait sa face rosée ; sinon deux rapides tours de clefs faisaient échapper les-bouquins aux conséquences incalculables d'un contact dangereux.

Cette précaution me remet en mémoire la frousse aussi-prononcée que légitime éprouvée par Mol un certain soir que Bibi nous entretenait du subconscient. Comme la salle ne renfermait que de braves loyalistes, Mol s'était risqué à laisser entrebaillée la porte de la bibliothèque. Tout-à-coup un pas littéraire résonne dans le corridor. Serait-ce Ache ou bien Tédé ? Déjà Mol tend une oreille inquiète et retient sa respiration haletante, car Dieu seul (et celui des Littérariens encore) sait quels dégâts pourrait causer l'un de ces deux anarchistes s'il parvenait au capital de la Société. Le pas s'approche ; Mol sur la défensive, se soulève à demi. La porte s'ouvre : Juste Ciel ! C'est Tédé, le plus chaud partisan de la liberté individuelle (formule : tout pour soi, rien pour les autres). Napoléon ne fut pas plus ému à Waterloo en apprenant l'arrivée de Blücher ! Mais Mol ne perd pas son sang-froid, il s'élance comme une trombe devant Tédé abasourdi d'une telle impétuosité et avant que celui-ci ait pu reconnaître la nature du mouvement, la bibliothèque était fermée et la clef mise en lieu sûr. Ceux qui assistaient à cette séance savent que Tédé oublia de protester et passa sa mauvaise humeur sur de pauvres macarons qui n'avaient pas eu l'honneur d'être absorbés par Bibi.

On a dit déjà que le pouvoir change les hommes et que les avancés les plus irréductibles deviennent des conservateurs endurcis dès qu'ils ont l'assiette au beurre.

Nous n'avions jamais douté de ces transformations inhérentes aux faiblesses humaines mais nous les croyons.



lentes et graduées ; au contraire, nous avons pu juger à la Littéraire, à deux reprises différentes, de leur soudaineté et de leur rapidité.

La première fois, c'était par un soir de novembre. C'était un treize, sombre treize ? La lune était cachée derrière de noirs nuages. (Voir la suite dans Xavier de Montépin). Déjà, avant la séance, le front présidentiel, d'ordinaire si calme et si pur, se plissait et se ridait sous l'influence d'une préoccupation grave et persistante. Nouveau Calchas, devinait-il l'agitation qui allait marquer cette soirée mémorable ? De funestes pressentiments remplissaient son âme d'un vague effroi comme doit en éprouver un conspirateur au moment où il va mettre à exécution un complot hasardeux et téméraire.

Arrivé au Parnasselittérarien, Bibi tousota trois ou quatre fois, oublia de mettre sa calotte bleu céleste et commença d'une voix étranglée par l'émotion (ou par la peur) à nous faire part d'une de ces idées comme il en vient parfois aux hommes de génie. Ne valait-il pas mieux infuser de nouvelles idées présidentielles, permettre à chacun d'agiter tour à tour la sonnette pour exprimer ses opinions en musique et en cadence, ce qui ne pouvait manquer de donner des résultats inespérés et inattendus. Le ton persuasif du président ne convainquit cependant pas les littérariens qui craignaient de perdre en sa personne, sinon le plus beau, du moins, le plus caractéristique ornement de leur société. Cependant, par déférence pour son autorité, on accepta la mise à l'essai de la nouvelle mesure. Et le président passa sa sonnette, ses attributions et son pouvoir au camarade Tédé. Pourquoi justement à Tédé ? Je ne le sais pas, le président ayant cru inutile de motiver son choix. Sans doute parce que son ardeur révo-

tutionnaire allait lui suggérer mille réformes pour le plus grand bien de la Littéraire ? Peut-être espérait-on que la gravité de ses fonctions lui donnerait le calme et la tranquillité qui lui manquaient aux autres séances ?

En tout cas, Tédé, tout heureux et tout surpris d'être monté si vite et si haut, s'empara triomphalement de la sonnette que le président lui passa avec un sourire ; et ce sourire renfermait surtout de la pitié pour le malheureux qui ne savait pas encore, comme la dit le bon La Fontaine, que « tête empanachée n'est pas petit embarras ».

Jamais, en effet, séance ne fut plus agitée ; jamais discussion ne fut plus vive. Mais jamais non plus ont n'eut plus mauvais président. Celui qui dans l'opposition se cabrait contre le moindre rappel à l'ordre, celui qui réclamait pour tous la plus grande latitude de parler et d'agir, celui-là, devenu président éphémère, coupait la parole avec une partialité révoltante à tous ceux qui n'étaient pas de son avis et carillonnait à tour de bras avec une énergie qui lui a valu dans l'histoire le nom immortel de Té-la-Sonnette.

La seconde expérience dont le héros fut le même (il y a de ces individualités transcendantes tout désignées pour le rôle ingrat de sujets d'opérations) est encore plus décisive. Elle n'eut lieu qu'à la dernière séance et en voici l'occasion.

La Littéraire devait procéder au renouvellement de son Comité et toute la lutte était circonscrite autour de la calotte présidentielle (j'aurais voulu dire fauteuil mais la Littéraire n'en a pas). Deux candidats étaient en présence : Ache, paradoxe fait homme et Té-la-Sonnette. Vu ses brillants et retentissants antécédents, Té était blackboulé d'avance. Néanmoins l'espérance, ce baume

universel et si puissant du cœur humain l'avait poussé, par un sentiment de délicatesse que nous avons apprécié à sa juste valeur, à ne pas venir à l'élection. Ache n'avait pas montré tant de scrupules et sans souci d'influencer les électeurs, avait assisté à la délibération et à sa propre nomination. Aussitôt il avait développé son programme et fait l'éloge de son prédécesseur. Son programme importe peu : il était quelconque et l'année écoulée seule permettra de le juger ; mais je ne puis faire sans rendre avec lui un hommage aussi sincère que rapide à Bibi, le dévoué camarade qui non content d'avoir relevé la Littéraire, l'a dirigé pendant deux ans avec une franchise, une habileté et une sûreté que nous souhaitons à tous ses successeurs pour la prospérité de la Société et la bonne entente de ses membres.

Le nouveau Comité était entièrement composé quand Tédé, l'air souriant et dégagé mais roulant de gros yeux interrogateurs, fit subitement irruption dans la salle des séances. Une idée machiavélique poussa quelques membres à crier « Vive le Président » et aussitôt tous les Littérariens clamèrent à qui mieux « Vive Tédé ! »

O la douce tendance à l'illusion ! O la crédulité humaine, qui prend si aisément ses désirs pour des réalités ! Tédé ne douta pas un moment de l'honneur qui lui était réservé et accepta avec la meilleure grâce les félicitations empessées qu'on lui prodiguait de toutes parts.

Bien plus, poussé par un élan de générosité tout-à-fait anormal et un sentiment de reconnaissance pour ses électeurs, Té offrit à l'assemblée des triples d'honneur et à son tour exprima ses intentions et ses opinions sur la façon dont il comptait exercer sa présidence. Encore une fois, l'anarchiste devint despote : l'antibibliothécaire de jadis

se transforma en un instant en un amant éperdu des deux armoires au point qu'il en voulut garder les clefs pour lui tout seul. Sur le champ fut élaboré tout un système d'amendes et de répression si bien que les Littérariens destituèrent le malheureux avec la même facilité qu'ils l'avaient élevé « sic transit gloria mundi ». Seulement, par pitié pour une telle infortune, on n'avoua pas à Tédé l'entière vérité et on lui conféra le grade éminemment honorifique de second consul. Voilà comme quoi la Littéraire est régie cette année par un duumvirat : la petite société suit, elle aussi, les lois universelles d'évolution et de transformisme : après la monarchie, l'oligarchie ; le gouvernement conservateur Bibi-Mol a amené par réaction la république H. T. (Marque de fabrique déposée. Les contrefacteurs seront poursuivis conformément à la rigueur des lois).

\*  
\*\*

La Littéraire s'est surpassée cette année-ci au point de vue des conférences ; nos orateurs ont abordé les sujets les plus divers répandant partout (même chez les bonnes gens de Gand par l'intermédiaire de Martin, notre héraut) la bonne semence pour le relèvement moral et intellectuel de la jeunesse.

Avant tout, nous devons spécialement mentionner la conférence très intéressante du P. Steenackers sur l'Etat social de la Chine. Dans une langue simple mais franche et énergique, il nous a montré la vie orientale sous son vrai jour, faisant nettement ressortir le rôle joué jusqu'ici par la civilisation occidentale et celui beaucoup plus important qu'il lui reste à remplir.

Voici maintenant par ordre chronologique les causeries données par les membres. Leur simple énumération

suffira pour donner à tous une idée de l'intérêt, l'étendue et la diversité des sujets traités :

« L'ancêtre des lettres belges ; l'influence du Prince de Ligne sur la littérature française ; La réforme de l'instruction ; L'amour antique dans ses rapports avec la théogonie ; L'homme en amour et les procès de presse ; Des tendances chrétiennes à leur début, critique de Quo Vadis ; L'absence de passion et le théâtre d'Emile Augier ; La méthode de Taine et la philosophie des idées révolutionnaires ; La légende napoléonienne ; les tendances politique de l'Aiglon ; L'athéisme et la cosmogonie ; La littérature et le nationalisme ; Triple excursion dans la Jungle ; le langage des animaux ; Evolution simultanée de la littérature et de la politique ; L'amour à travers les siècles : Le revers de la médaille ; Les haines de Mirbeau : le Jésuitisme ; Les pièces ratées d'Ibsen : Symbolisme et mysticisme ; L'âme de la Flandre au XVIII<sup>e</sup> siècle ; Inconscience et subconscience ; Histoire d'un four : Sarcy et son œuvre ; Janin devant la critique : l'âne mort et la femme guillotinée ; Une trilogie : a) le cercle littéraire et les doctrines chrétiennes, b) la théorie darwinienne appliqué aux disciples de Jésus-Christ, c) les congrégations et l'éducation intégrale ».

Comme on le voit, l'activité du Cercle se porte de plus en plus vers les questions d'intérêt général, particulièrement les études sociales et les discussions économiques. C'est là une excellente direction : elle ne peut manquer d'attirer à la Littéraire tous les étudiants qui aiment à s'instruire tout en s'amusant et qui, tout en profitant des plaisirs de leur âge, ne dédaignent les jouissances artistiques et intellectuelles.

PODOS.

Comité pour 1901-1902 :

*Président* : J. TÉDESCO. — *Secrétaire* : D. STEYNS.

*Bibliothécaire-Trésorier* : A. MOLITOR.

---

## VI. Cercle universitaire des Colonies scolaires

(Fondé le 28 janvier 1895)

Notre cercle, cette année encore, a rempli sa tâche humanitaire avec persévérance et succès. Comme toujours les Etudiants libéraux ne nous ont pas marchandé leur concours dévoué. Certes, j'en connais qui ne se font pas faute de critiquer de temps à autre l'organisation du cercle où le mode de recrutement du Comité. Les « Colonies » dit-on, seraient l'apanage de quelques-uns, formeraient une petite chapelle dans la Maison. Nous nous bornons à répondre que la date de nos séances est toujours régulièrement affichée. Ceux qui n'y viennent pas ont tort de se plaindre de ce qu'on n'intéresse pas directement l'étudiant à notre œuvre. Hâtons-nous d'ajouter que lorsque le moment de prouver son dévouement est venu, le bon cœur reprend le dessus et que tous sont au poste pour nous donner aide et assistance. Aussi au Carnaval nos collecteurs furent-ils vite trouvés. Comme les années précédentes on se déguisa en pierrots ; tout le monde fit de son mieux. Le soir venu, sous la direction du maëstro Bobèche, la joyeuse bande se transforma en orchestre fantaisiste. Trombones, pistons, flûtes, rien n'y manquait. Le sympathique Kaffer mêlait à ces flots d'harmonie les sons larmoyants d'un harmonium poussif.

Nos instruments de cartons eurent un succès fou et leurs accents caverneux firent pleuvoir sous et cens dans nos escarcelles.

Puis ce fut la fête au Carrousel Opitz. Malgré le temps détestable l'assistance fut nombreuse et plusieurs gentils minois s'y livrèrent à l'équitation en chambre. Les étudiants, toujours galants leur offrirent des fleurs et la recette fut excellente.

Mais j'allais passer sous silence la représentation au Théâtre flamand. Dire que ce fut un succès serait évidemment exagérer. M. Marius Vachon « homme de lettres » (!) à Paris, devait y donner une conférence sur l'Art à l'Exposition de 1899. Pendant deux heures il fit défiler sur un écran, outre quelques projections cinématographiques une collection complète de pots, vases, potiches, ustensiles de cuisine et autres. Et chaque fois il se pâma d'admiration à la vue des lignes esthétiques de ces objets modern'-style, et chaque fois émettait sa phrase sacramentelle : « Remarquez bien, Mesdames et Messieurs, que l'art moderne s'est infiltré jusque dans les objets les plus usuels !... A la fin cela devenait plutôt... endormant.

Heureusement la Compagnie du Navet tira tout le monde de la torpeur dans laquelle Marius avait plongé ses admirateurs (!). Les joyeux copains interprétèrent le « *Commissaire est bon enfant* » de Courteline et quelques monologues de Bobèche achevèrent de dérider (\*) l'assemblée.

Grâce à ces festivités notre budget nous permit d'envoyer à la mer 35 élèves de nos écoles communales. Sous la direction de M. Ten Berge dont on ne saurait

---

(\*) Rien de M. le Professeur-échevin. Il s'était fait excuser.

assez faire l'éloge, ils passèrent au « Crocodile » quinze jours d'excellentes vacances. Aussi quand ils revinrent pleins de santé et de vie, leurs parents émus se plurent à nous témoigner toute leur reconnaissance. Mais c'est surtout aux dévoués Ten Berge et Georges Lampens que revenaient ces témoignages, car c'est avec une persévérance admirable qu'ils dirigent la petite colonie, là bas à Middelkerke.

Merci donc à tous ceux qui se sont dévoués cette année et merci surtout à nos généreux donateurs. Grâce au concours de tous ces dévouements ils nous a été permis de continuer notre œuvre et même de former des plans pour l'agrandir et la rendre plus stable encore.

L. H.

Comité pour 1901-1902 :

*Président d'honneur* : G. LAMPENS.— *Président* : R. NEYRINCK.  
— *Secrétaire* : J. LAURENT. — *Trésorier* : L. HEYSE.

---

## CERCLES NON FÉDÉRÉS

---

### Le « 't Zal Wel Gaan »

L'année qui vient de s'écouler restera dans la mémoire des membres du « 't Zal Wel Gaan » comme une des périodes les mieux remplies et les plus animées de leur longue histoire — car ce cercle, qui s'enorgueillit de voir resplendir sur son antique drapeau gueux la date glorieuse de sa fondation : 18 février 1852, est la plus ancienne



société d'étudiants de Gand et une des plus anciennes de la Belgique.

Si le 't Zal fut toujours un des facteurs principaux de la vie estudiantine gantoise, jamais peut-être son rôle n'a été aussi important que dans le courant de l'année académique écoulée. Le mouvement pour le « Vervlaamsching der Gentsche Hoogeschool » a mis son nom plus que jamais en vedette : qui ne se souvient de la guerre acharnée à coups d'affiches qui hurla sur tous les murs de Gand le nom du 't Zal ?

Aujourd'hui, le « 't Zal Wel Gaan », qui a pris l'initiative du mouvement en faveur de l'Université flamande, et qui lui a consacré et lui consacre toujours le meilleur de ses forces, est à la tête du mouvement flamand estudiantin.

Quoique la question primordiale de l'Université flamande ait avant tout occupé les membres du 't Zal, ceux-ci n'en ont pas moins déployé leur activité dans d'autres domaines encore ; je me bornerai à mentionner le meeting que le 't Zal organisa en faveur de l'Instruction obligatoire, et surtout la part active qu'il prit dans le mouvement pour l'obtention du S. U. pur et simple.

Voilà en peu de mots ce que le 't Zal, fidèle à sa devise : Clauwaert en Geus, a fait l'année passée dans le domaine de la politique et du flamingantisme ; quant à sa vie intime, il faudrait ne pas connaître le caractère flamand pour prétendre qu'elle a été incolore.

Les préoccupations les plus sérieuses n'ont jamais empêché qu'une bonne partie de toutes les séances du 't Zal ne fût consacrée à cette joie exubérante et communicative et à cette jovialité bon enfant qui sont la caractéristique du Flamand de bonne souche. Sous la présidence de Paul Temmerman d'abord, de Balieus ensuite, le 't Zal

a continué la série de ses séances fameuses ; tous les membres du 't Zal fervents de la musique — et ils sont nombreux ! — se firent entendre tour à tour : Jules Van Roy et Paul Temmerman, tous deux excellents pianistes, ainsi que les autres membres de la symphonie du 't Zal, et comme chanteurs notre vaillant Oscar Dumon, toujours la brèche, Bal, le verveux chansonnier gantois, les duettistes Rap et Dolf, et enfin une étoile nouvelle qui étincela bientôt entre toutes : le jeune poète créateur de tout un cycle épique vraiment... épique : Patat ! Avec de tels éléments et beaucoup d'autres qu'il serait trop long d'énumérer tous, chaque séance du 't Zal fut un succès. Figurez-vous ce que ça dut être les soirs de tonneau !... Il faudrait la plume d'un Eekhoud ou d'un Lemonnier pour dépeindre ces folles soirées où l'Audenarde coulant à pleins brocs devait rafraîchir sans cesse tous ces gosiers rauques de hurler les refrains les plus fantastiques...

Les conférences non plus ne manquèrent pas : à côté de celles de nos excellents professeurs Mac Leod, Vercouillie et De Bruyne, nous eûmes le plaisir d'entendre un de nos meilleurs littérateurs flamands, M. G. D'Hondt, qui nous fit une conférence remarquable sur le théâtre contemporain. D'autres conférences furent données par des membres ou d'anciens membres.

En ce moment le 't Zal s'occupe avec une activité fébrile de l'organisation des fêtes qui célébreront l'an prochain, le 50<sup>e</sup> anniversaire de sa naissance. Nul doute que ces fêtes ne soient le digne couronnement de tout un passé de gloire !

D. STEYNS.

Le comité pour 1901-1902 est composé comme suit :

*Président* : H. BALIEUX. — *Secrétaire* : J. DE DECKER. —

*Secrétaire-adjoint* : VAN HOVE — *Trésorier* : J. VAN ROY. —  
*Bibliothécaire* : D. STEYNS. — *Porte-drapeau* : R. JOOS. —  
*Commissaires* : A. VAN ROY et A. LODEWYCKX.

---

## Société des Etudiants bulgares

(Bulgarska Stoudentcheska Droujina)

Pour l'étudiant, forcé de quitter sa patrie afin de puiser à l'étranger les connaissances nécessaires, il est doux de se croire parfois encore dans le pays natal, d'entendre sa langue maternelle, d'échanger ses idées avec des compatriotes, issus du même sang, animés des mêmes espérances... Et c'est pour atteindre ce but que les étudiants bulgares de l'Université de Gand résolurent, il y a quinze ans, de former un groupe étroitement uni où se conserverait intact le culte de la patrie lointaine.

Etablie sur des bases aussi sacrées, leur association devait perdurer malgré tout. Elle ne servit pas seulement à procurer à ses membres les joies de la fraternité, mais elle contribua en outre à leur développement intellectuel et organisa à cette fin des conférences régulières où les étudiants bulgares développèrent à tour de rôle tel ou tel sujet intéressant. En provoquant ainsi une discussion intelligente elle fit éclore en eux, avec l'espoir d'augmenter leurs connaissances, le désir bien sincère de se rendre utiles à la Société.

*Le Secrétaire,*  
N. SLAVOFF.



## *Cercles universitaires étrangers*

---

### CORRESPONDANCE D'ANVERS

---

La Société Générale des Etudiants libéraux fait honneur au parti auquel elle appartient ; 105 membres se sont groupés autour de son drapeau bleu.

Les camarades Lefèvre, président, Rosz, vice-président, Hénin, secrétaire et Moreau, trésorier, ont donné au cercle une nouvelle voie : instruire les jeunes générations, former de vaillants adeptes de notre cause. Nos conférences ont jusqu'ici répondu à nos espérances.

L'Association Générale ne nous donne pas toutes satisfactions ; le Comité semble se désintéresser des choses estudiantines. Il paraît que les fêtes que cette Société donnera en janvier compenseront amplement la non-activité de ce trimestre.

Attendons et espérons.

Le Wallon, société neutre, vient, tel un phénix, de renaître de ses cendres. Il convient de s'en réjouir, car ce groupement de chauds camarades, a, de tout temps, été la personnification de la vieille gaîté estudiantine quelquefois un peu lourde, mais toujours si franche !

Les Cercles Flamand, Russe, Bulgare, Polonais, etc.,

ne font guère de bruit, mais existent toujours, quand même. Ils sont très prospères et possèdent de magnifiques bibliothèques qu'ils enrichissent tous les jours ; les Russes ont à leur disposition, dans leur local, au moins 600 volumes ; les Polonais plus de 1000, paraît-il...

Je dois aussi vous dire un mot des petits cercles particuliers.

Le Foot-ball Club Universitaire Anversois compte, dès à présent 35 membres ; ces jeunes gens s'entraînent une ou deux fois la semaine et se collent des bleus sur tout le corps, dans l'espoir de remporter la palme, l'année prochaine.

Le Cercle d'Escrime paraît donner d'assez bons résultats ; nous aurons bientôt ici, toute une légion de bretteurs qui nous lanceront le gant à la face, pour un oui ou un non.

Vous parlerai-je encore du Cercle d'Echecs et de Dames ? Paraît que c'est un signe de relèvement moral que de s'adonner à ce noble jeu... Merci, mon Dieu.

Quelques mots, maintenant sur notre vieil institut.

On vient d'y créer une année supplémentaire pour l'enseignement colonial.

En sus de quelques cours de la 3<sup>e</sup> année, on a ajouté des cours de transports coloniaux, hygiène coloniale, langues portugaise et congolaise, législation coloniale, etc., etc.

Bref, comme on peut le voir, nous formons maintenant par la diversité de l'enseignement, une sorte d'Université économique.

Nous faisons des vœux sincères pour conserver longtemps encore notre Direction, qui garde à notre Faculté, son nom d'Ecole libérale et soutient moralement le Cercle des Étudiants libéraux par sa présence à nos réunions.



## UNIVERSITÉ DE BRUXELLES

### Association Générale

L'A. G. a subi une complète transformation, depuis le mois de mars dernier, par suite de sa réorganisation, dont le camarade président, A. Devèze, fut le promoteur. Il conçut la grande idée de fusionner l'Association, qui jusqu'alors comportait 150 membres, avec les Cercles de Facultés, devenus ainsi Sections de l'A. G., le nombre de ses membres actifs a été portée à 450 ; elle compte en outre de nombreux membres fondateurs et honoraires. Une seule cotisation de 5 francs est payée par l'étudiant : 3 francs sont retenus pour l'Association et 2 francs sont laissés à la Section. Tous ceux qui s'inscrivent comme membres de l'A. G. sont par le fait même, membres de la Section de leur Faculté et jouissent par conséquent d'avantages doubles.

Depuis sa réorganisation, l'A. G. a fait preuve d'une activité incessante: le 24 mai elle donnait une fête intime, dont le succès dépassa toutes les espérances, en l'honneur de Madame Sarah Bernhardt, qui avait consenti à venir passer quelques heures au milieu des étudiants.

Mais ce qui préoccupait surtout le nouveau Comité, c'était les Fêtes de Novembre, destinées à célébrer le

V<sup>e</sup> anniversaire de l'Association en même temps que sa fusion avec les Cercles facultaires.

Grâce à l'appui de l'Union des Anciens Etudiants, de MM. Van Drunen, recteur, Lepage, échevin de l'Instruction publique et de nombreux professeurs, ces festivités ont brillamment réussi. Elles laisseront d'ineffaçables souvenirs dans la mémoire de tous ceux qui y ont participé. En soutenant nos efforts, l'Université et la Ville ont prouvé qu'elles nous reconnaissent comme les véritables représentants du corps étudiantin. Elles n'ont pas regretté les faveurs accordées, ce qui le prouve, ce sont les félicitations adressées par MM. les Recteur et Pro-Recteur au camarade Devèze, pour la façon digne dont « la jeunesse de l'Association Générale a manifesté son amour pour la Liberté, pour la Tolérance et pour la Patrie. » Les Etudiants, eux aussi ont compris que l'A. G. prend à cœur la réalisation des buts qu'elle s'est proposés : de nombreuses adhésions parviennent constamment ; aux séances assistent au minimum cent membres, alors que précédemment on en comptait tout au plus vingt ou trente.

Le plan d'activité de l'année comporte de nombreuses assemblées, fêtes intimes, représentations théâtrales, conférences données par des professeurs et des étudiants. L'Association prendra en outre une part active aux Fêtes donnés dans quelques mois par l'Université à l'occasion de l'inauguration de l'Institut de Sociologie.

Il est à espérer que l'A. G. continuera dans la bonne voie qu'elle s'est tracée, et deviendra ainsi de plus en plus puissante de manière à pouvoir toujours défendre à l'Université et au dehors le principe du Libre-Examen, si cher à tous ceux qui ne sont pas entrés dans la Maison de Verhaegen avec l'intention de la détruire.

FERNAND MARZORATI.

Composition du Bureau :

*Président* : ALBERT DEVÈZE (droit) ;  
*Vice-Présidents* : G. HICGUET (médecine)  
E. POIRY (droit) ;  
*Secrétaire-général* : G. MARZORATI (médecine) ;  
*Secrétaires-adjoints* : LUTENS (polytechnique)  
WINTEROY (sciences) ;  
*Trésorier-général* : G. RAEYMAEKERS (sciences) ;  
*Trésorier-adjoint* : A. BONNICHON (médecine) ;  
*Porte-drapeaux* : NAVARRE (médecine)  
DETRY (médecine).

---

## Association Générale. — Les Sections

SECTION DE DROIT. — Les étudiants en droit de l'U. L. sont enfin parvenus à se grouper grâce à la réorganisation de l'A. G. Ils comprennent maintenant (mieux vaut tard que jamais !) qu'il est de toute nécessité pour eux d'avoir un cercle qui s'occupe de leurs intérêts et c'est pourquoi ils s'y inscrivent en grand nombre. Cette section a surtout pour but, d'organiser des causeries, de former en quelque sorte une école d'orateurs où viendront tour à tour s'exercer nos futurs « maîtres ».

Elle grandira, notre Section, et le nom seul de ses fondateurs et premiers organisateurs en est une garantie. Quand nous aurons dit que l'indispensable EMILE LAUDE (dit Millaud, dit Attax) en est président, nous aurons fait présager l'avenir qui lui est réservé.

Le comité, fort bien complété, se compose en outre de FRITZ DEFAYS, vice-président ; FLORENT JASPAR, secrétaire et MEYSMAN, trésorier.



SECTION DE POLYTECHNIQUE. — Tout aussi neuve que la précédente, elle est en bonne voie de prospérité. Parallèle au Cercle Polytechnique sans qu'aucune rivalité les sépare.

La Section veut surtout grouper les étudiants de la faculté et elle y réussit très bien en ce moment ; de plus, sa mission principale, c'est de défendre envers et contre tous, avec l'appui de l'A. G. bien entendu, les intérêts des « Polytechniciens ».

Voici le comité pour 1901-1902 : DUMONT, président ; VERHEVEN, vice-président ; DEJAER, secrétaire ; DUWAERTS, trésorier ; TIMMERMANS, secrétaire-adjoint ; STERN et REYERS, commissaires.

SECTION DE MÉDECINE. — Remplace, continue et prolonge l'ancienne et florissante « Association des Etudiants en Médecine ». On dirait qu'à l'heure actuelle, nos carabins se réveillent et qu'ils veulent se rattacher plus encore que jadis à la vie universitaire générale. Beaucoup de monde aux assemblées. Les conférences que les professeurs y donnent sont très suivies.

Le comité pour l'année académique présente, comprend des vaillants et des courageux tels que LANGELEZ ALBERT, président ; NAVARRE JULES et DUVIVIER JULES, vice-présidents ; FRANÇOIS MAURICE, secrétaire-général ; COCLET SYLVA, secrétaire-adjoint ; PONCEAU HENRI, trésorier ; BLANQUAERT ETIENNE, CANTINEAU GASTON et RENAUX EMILE, commissaires.

SECTION DE PHILOSOPHIE. — Autrefois « Cercle de philosophie », constitue un petit club intime où l'on s'amuse, l'on cause, l'on confère ; on est là chez soi ; pas de cérémonie, rien d'officiel ; vraiment l'esprit étudiantin, quoi !

Cette Section tient ses réunions tous les jeudis au « Diable-au-Corps » ; elle donne quelquefois de petites fêtes artistiques et littéraires très goûtées parmi les étudiants !

Les « Basochiens » comme on les appelle, ont bien choisi leur comité cette année: les camarades FAUCONNIER PIERRE, LEPAGE LÉON, DENIS GEORGES, MANGIN HENRI, CUVELIER FERNAND, GOFFIN MAURICE et LIMBOURG occupent respectivement les places de président, vice-président, bonisseur, secrétaire, secrétaire-adjoint, trésorier et commissaire.

SECTION DES SCIENCES. — Le « Cercle des Sciences », qui fit florès avec la nouvelle A. G., prit le nom de « Section des Sciences ». Tout aussi florissant que l'an dernier. D'ailleurs, ce cinquième de l'A. G. est très bien dirigé par son comité actuel qui se compose de RAEYMAECKERS FRANZ, président ; BONNICHON ANDRÉ, 1<sup>er</sup> vice-président ; DEVILLE JULES, 2<sup>e</sup> vice-président ; LEBRUN MAURICE, secrétaire ; BEGUIN GEORGES, secrétaire-adjoint ; JORISSEN GERMAIN, trésorier ; VAN ERPS, porte-drapeau ; SALEMBIER et HENRICOT, commissaires.

En terminant cet « aspect général, sur les Sections de l'A. G. disons qu'elles ont toutes en tête de leurs statuts : « *Le Libre-Examen* ».





## CERCLES UNIVERSITAIRES BRUXELLOIS

---

### . Cercle des Etudiants Libéraux

Compte à l'heure actuelle cinq cent trente membres. Jamais il ne fut aussi prospère. Son activité s'est manifestée dès la rentrée par un manifeste distribué aux « bleus » pour les engager à s'inscrire sur nos listes, par sa participation dans la distribution des brochures anticléricales du Comité Marnix et enfin par quelques séances et une très belle conférence de Monsieur HERMANN DUMONT sur la « Question militaire ». De plus le comité nous a promis d'entendre d'autres conférenciers tels que MM. F. MASSON et P.-E. JANSON, avocats, G. DWELSHAUWERS, professeur à l'Université de Bruxelles, F. COCQ, président de la Ligue nationale de Propagande libérale, et P. HYMANS, député ; les camarades du *'t Zal wel gaan* de Gand ont aussi promis de venir sous peu nous parler de l'« Université Flamande ».

Voici la composition du comité pour cette année :  
*Président* : BOUCHÉ, Georges. — *Vice-présidents* : JANSSEN, M. et PERGAMENI Charles. — *Secrétaire* : LEMAIGRE Franz. — *Secrétaire-adjoint* : BEGUIN Georges. — *Trésorier* : DUMONT. — *Membres* : POIRY Edgard, HUYSMANS Edouard et JOYE Auguste.

Quant à la « Section de Propagande » elle se compose des camarades BOUCHÉ, DE POORTERE, MANGIN H., LEPAGE L., DUMONT et JANSSEN M.

## Cercle Universitaire Borain

Est l'un des plus anciens de Bruxelles. Il fut fondé en 1885, à l'occasion de l'épouvantable catastrophe de la Boule à Quaregnon. Il organisa alors des fêtes de charité au profit des victimes.

Il ne faillit jamais à sa tâche humanitaire. Vint de nouveau en aide aux familles des victimes des sinistres de l'Escouffiaux et de Bonne-Espérance à Wasmes.

Son comité actuel est composé de :

DASCOTTE Prosper, *président*. — ROBE Hector, *secrétaire*. —  
FRANÇOIS Maurice, *trésorier*.

Les deux conditions d'entrée au Cercle sont d'être Borain et anticlérical.

## Cercle des Étudiants Wallons

Continue toujours à prospérer ; il comprend une centaine de membres, tous gais compères et ne démentant pas l'esprit wallon. Mais à qui doit-il sa prospérité ? à un vaillant et courageux étudiant en médecine qui, depuis cinq ans est à sa tête : j'ai cité Alphonse MASURE. Grâce à lui, on est parvenu à établir le Cercle sur de solides bases et à donner aux « Wallons » le plus de divertissements possible, quoique la cotisation ne s'élève qu'à 3 francs. Or, pour cette minime somme, le Cercle organise une séance tous les quinze jours avec tonneaux et jeux de cartes, une réunion amicale à la St Nicolas, une fête intime, un banquet, un bal paré, masqué et travesti, et enfin une excursion avec repas fraternel et démocratique. De plus cette année comme la précédente, il a reçu tous les étudiants le jour de la St-Verhaegen.

Le but de ce Cercle, c'est de grouper tous les étudiants

wallons bruxellois et de s'opposer aux menées *flamingantes* et non flamandes, comme on a eu l'air de le dire l'an dernier ! Bien au contraire !)

A côté de MASURE Alphonse, *président*, il y a d'autres dévoués à la cause wallonne tels que DUQUESNE Emile, *vice-président* ; SOUPART Alphonse, *secrétaire* ; FRANQUÉ Fernand, *secrétaire-adjoint* ; GILLET Georges, *trésorier* ; VAN DEN BRANDEN Léon, *trésorier-adjoint* ; PIERSON Emile, FAUCON Louis et LEBRUN Maurice, *commissaires*.

Pour finir, disons que les « Wallons » ont reconnu tout récemment le principe du Libre-Examen et l'ont inscrit en tête de leurs statuts comme les autres clubs universitaires de la capitale.

### Cercle des Nébuleux

Contenant une dizaine de membres à la casquette, à la cravatte et aux boutons de chemise et manchettes *bleus*.

Comme les années précédentes, ils ont organisé le bal de rentrée qui a très bien réussi.

Les « Nébuleux » ont aussi leur homme remarquable non seulement comme président mais encore comme boute-en-train et comme directeur de festivités. Le camarade GODECHARLES est d'ailleurs bien connu du monde étudiant belge ; inutile donc de faire ici son éloge. Je craindrais même de ne pas être à la hauteur !... lui si grand ! moi si petit !!

### Cercle des Étudiants Luxembourgeois

Ils ne sont pas très nombreux les étudiants nés dans le Luxembourg, qui suivent les cours de notre Alma Mater ; mais s'ils ne représentent pas leur pays par le nombre, ces

« Cadets de Bastogne » savent du moins dignement le représenter pas l' « ingurgitation ».

Leur comité pour l'année 1901-1902 se compose de :  
KAYLS LOUIS, *président* ; HESSE JEAN, *vice-président* ; HUSTIN ALBERT, *secrétaire* ; BEGUIN GEORGES, *trésorier* ; COLLIGNON GEORGES, *porte-drapeau* ; RUITER JULES, *porte-drapeau adjoint* ; STIÉNON EMILE, *pompiér* et CONZEMIUS JULES, *pompiér-adjoint*.

### Vlaamsche Vooruitstrevende Studentenkring

Nos camarades flamands de Bruxelles n'ont pas seulement pour but de favoriser le mouvement flamand, mais ils veulent aussi par tous moyens, soutenir l'action libérale progressiste ; ils ne sont pas non plus les derniers à marcher lorsque le Libre-Examen est menacé.

Outre leurs séances hebdomadaires, ils donnent chaque année une fête intime et organisent surtout des conférences. Tout récemment nous avons eu le plaisir d'aller applaudir en leur salle, M. Van de Walle, député libéral de Malines.

D'ailleurs à la tête du « Studentenkring » se trouve en ce moment un fougueux défenseur de nos principes : GOOSENS ; il est bien secondé dans sa besogne par les camarades MAST, *secrétaire* ; HUYSMANS, *secrétaire-adjoint* ; JANSSENS, *trésorier* ; DUWAERTS, *bibliothécaire* et CORNETTE, *porte-drapeau*.

### Cercle Polytechnique

Comme je l'ai dit plus haut, le « Cercle Polytechnique » s'entend très bien avec la « Section de Polytechnique ». Peut-être d'ailleurs ces deux frères siamois sont-ils appelés à se confondre un jour.

Ce club estudiantin n'a qu'un seul et unique but pour ainsi dire ; c'est de faire et d'organiser le plus possible les excursions, si utiles et si instructives pour nos futurs ingénieurs.

Il se distingue des autres par la composition de son comité : en effet, ici, pas de président ; la clef, c'est le secrétaire qui est à l'heure actuelle LEVÉQUE ; deux questeurs (on se croirait au Parlement !...) lui sont adjoints : FERNAND SPALLART et BOGAERT ; il y a encore un secrétaire-adjoint : MASSANGE G. ; un trésorier GUIETTE et un bibliothécaire, PAUL DUBOIS.

FARNEND.

## Fédération Internationale des Étudiants Gulolignes

A acquis depuis quelques années une place prépondérante. Grâce à ses rites sacrés, lie par une union indissoluble ses divers membres tant belges qu'étrangers.

Répond dans le silence et la modestie ses bienfaits sur la masse estudiantine et travaille au relèvement des humbles.

Voici la liste des membres cognoscibles — car beaucoup sont ignorés du public — siégeant à Bruxelles, assises du Comité Central (grand septentrion de la L :: G :: L :: G ::).

*Tsar* : Albert LIBIEZ ::

*R* :: F. F. *Tsar* : Albert DEVÈZE ::

*Scribe* : Edouard GUEUENS ::

*Palpe* :: F. F. *Scribe* : Emile LAUDE ::

*42<sup>e</sup> Porte-Sceptre adjoint* : Edgard POIRY ::

*Membre* : Georges DENIS ::

*Compositeur* : Maurice SAND ::

*Troubadour* : GASTON HEUX

*Ancillaire* : † ::

*Correspondant de Pavie* : GUILIO NAVA FILIO ::

## L'Anastomose

Congrégation occulte dont les manœuvres électorales furent un jour révélées au grand jour par un audacieux Esculape. Au reste travaille au redressement de la Montagne de la Cour et à l'érection du Mont des Arts.

*Administrateur-Inspecteur délégué* : HENRI PONCEAU ;

*Harmonicophoniste* : MARCEL DETRY ;

*Porte-Drapeau Ambidextre* : PIGNON.

Possède de nombreux correspondants pour l'étranger dans le pays même.

## Cercle des Joyeux Dormeurs Ixellois

Club de tout repos. Prêche partout le Repos Lundinical.

*Secrétaire* : GEORGES BOUCHÉ ;

*Président* : EMILE LAUDE.

Emilius ATTAX.







## INSTITUT AGRICOLE DE GEMBOUX

---

### Société des Étudiants libéraux de Gembloux

La propagande exercée par la Société comprend deux champs d'action.

La 1<sup>re</sup> auprès des Etudiants de l'Institut.

La 2<sup>de</sup> s'étend à Gembloux même ainsi que dans tous les villages de l'arrondissement.

En mai dernier, grâce à l'initiative des étudiants de Gembloux, une jeune garde libérale fut organisée à Namur, les débuts de cet organisme ont été difficiles à cause de l'apathie politique de la jeunesse namuroise.

Actuellement le réveil se produit, l'activité renaît et 70 à 80 membres forment le noyau de la Société qui prendra bientôt espérons-le, de plus vastes proportions.

Comme les autres années de nombreux journaux de propagandes ont été envoyés dans les villages.

La société s'est chargée de la distribution des brochures du Comité Marnix.

4000 exemplaires ont été déposés dans toutes les maisons de Gembloux et des environs.

Le clergé aida malgré lui à la dispersion des idées de la brochure, il en défendit la lecture à ses paroissiens qui, naturellement la curiosité les poussant, n'eurent rien de plus pressé que de parcourir cette publication.

Sous le rapport des conférences nous avons entendu au commencement de l'année plusieurs causeries données par des membres de la Société et enfin le 1<sup>er</sup> décembre, MM. Bôn et Hambursin vinrent nous entretenir des effets néfastes du cléricisme.

Quant à la propagande, à l'institut c'est vraiment la plus fructueuse.

Sur une population de 110 étudiants nous comptons :

60 libéraux

12 catholiques.

40 neutres environ.

Certes notre contingent pourrait encore augmenter mais la crainte du directeur, cet homme néfaste, soumis entièrement au parti catholique à qui il doit sa place fait que beaucoup s'abstiennent de montrer leurs opinions.

Enfin nous pouvons tout de même nous considérer satisfait d'arriver à un tel résultat.

*Président* : PROUMEN, H ;

*Vice-président* : DELATRE ;

*Secrétaire* : WITTEVRONGEL ;

*Secrétaire-adjoint* : DEROCKER ;

*Trésorier* : LEURIDAN ;

*Commissaires* : TACQUENIER ;

DENEUXMOSTIER.





## UNIVERSITÉ DE LIÈGE

---

### **Association Générale des Etudiants**

#### *Fédération des Cercles Facultaires*

Ce n'est pas en quelques jours ni à la suite d'une idée subite que vient d'être fondée à Liège la F. C. F. En effet, depuis plusieurs années, la nécessité d'une semblable organisation de la Générale des Etudiants, s'était manifestée d'une façon indiscutable. L'Association Générale, s'était épuisée en vaines discussions sur des questions d'intérêt secondaire, son prestige était complètement tombé et sa vitalité se compromettait de plus en plus. Les liens qui unissent les membres d'un cercle fondé sur des bases aussi minimes que l'était la Générale, sont complètement impuissants à la sauver d'une situation aussi critique que celle où elle se trouvait l'année dernière. C'est alors que Constant Thibert, président de l'Association des Etudiants en Médecine, mettant en action un projet conçu depuis plusieurs années fit les premières démarches auprès de la puissante Association des Elèves des Ecoles Spéciales qui immédiatement tomba d'accord avec lui. Quelques semaines plus tard, on adopta dans tous les cercles facultaires séparément, les mêmes statuts devant servir à la Fédération. Et dans une séance mémorable l'Association Générale des Etudiants, à une forte majorité, décida de remettre ses pouvoirs au Comité provisoire de la Fédération et se déclara dissoute.

La Fédération est basée sur ce principe que les membres

de tous les cercles facultaires font partie de droit de la Fédération, et que celle-ci est administrée par un comité formé essentiellement des présidents des cercles facultaires. C'est donc une Institution absolument neutre au point de vue politique.

Dès le début de cette année, la F. C. F. s'est mise à l'ouvrage et sa vitalité s'est manifestée déjà à diverses reprises. Sous peu, une fête fédérale réunira tous les étudiants pour fêter sa fondation.

Le Comité fédéral, comprenant maintenant les délégués des diverses organisations facultaires, tient des réunions hebdomadaires où chacun fait part des travaux de la Société qu'il représente, et où l'on examine les initiatives propres à relever la vie estudiantine.

Un des points principaux du programme de la Fédération est de créer et d'organiser à Liège une Maison des Etudiants.

Dès sa fondation, la nouvelle Fédération reçut de Monsieur le Recteur de l'Université, de Messieurs les Professeurs et de tous les étudiants les encouragements les plus précieux.

Le premier résultat de la Fédération, au point de vue du mouvement estudiantin fut de relever l'Association des Etudiants en droit, qui fort déchue, menaçait de disparaître. Cette société reconstituée a repris son ancienne splendeur : en moins de quinze jours plus de cent nouveaux membres s'y sont fait inscrire.

Voici la composition du Comité fédéral pour l'année académique 1901-1902 :

*Président* : Constant THIBERT, président de l'Association des Etudiants en médecine.

*Secrétaire-Trésorier* : Fernand NEPPER, délégué de l'Association des Elèves des Ecoles spéciales.

*Membres* : Alexandre GALOPIN, président de l'Association des Elèves des Ecoles spéciales ;

Jules DUBOIS, délégué de la même Association ;

Albert NOTHOMB, président de l'Association des Etudiants en Droit ;

*Membres* : Henri POMMERENKE, délégué de l'Association des Etudiants en Médecine (Section de Pharmacie);  
Henri GRÉGOIRE, président du Cercle des Etudiants en Philosophie;  
Alexandre SNYKERS, président de l'Association des Elèves des Hautes Etudes commerciales et consulaires.

---

## Fédération des Étudiants libéraux Unis

On ne peut que constater une prospérité toujours croissante du cercle, l'an dernier on comptait 340 membres; cette année il atteindra le nombre de 400.

Quoique toutes opinions soient représentées au sein de la Société, jamais n'a cessé de régner parmi nous l'entente la plus cordiale, jamais nous n'avons oublié les principes fondamentaux du libéralisme.

Une activité toujours croissante continue à régner; pas une semaine ne s'est passée sans qu'on ait eu une conférence ou une assemblée générale.

Nous avons eu la bonne fortune d'entendre M. Charles GIDE, le célèbre économiste français, professeur à la Faculté de Droit, à Paris, qui nous a parlé de « l'Ecole Solidariste »; tout dernièrement encore M. Ferdinand Buisson, professeur à la Sorbonne, ancien directeur général de l'enseignement primaire au ministère de l'instruction, est venu nous donner une conférence sur « Libéralisme et Socialisme. »

Parmi les autres orateurs que nous avons eu l'honneur de voir monter à notre tribune je citerai :

M. Paul-Emile JANSON, M. Xavier NEUJEAN, DUBOIS,

M. LEQUARRÉ, M. WILLE, M. Emile CAUDERLIER et M. BURNOTTE.

Quelques camarades dévoués nous entretenirent de sujets multiples : philosophie, politique, causeries pleines d'intérêts et souvent originales, qui malheureusement n'ont pas assez donné lieu à des discussions toujours intéressantes. Parmi ces dévoués citons :

Les camarades DE CALONNE, DE DORLODET, Max GÉRARD, ORBAN et SASSERATH.

Là ne s'arrête pas notre activité. Lors des troubles de Russie on fit parvenir aux Etudiants Russes une adresse exprimant toute son horreur pour les bourreaux et ses sympathies pour les victimes.

Notre drapeau fut aux manifestations libérales de Huy et Lessines.

On a aussi constitué, grâce au dévouement des camarades Gérard et Harsée, une bibliothèque qui contient maintenant un grand nombre d'ouvrages politiques et sociaux.

Tous les jours on peut aller au local permanent lire les journaux qui sont envoyés à la Fédération.

Le nouveau comité qui a été élu en assemblée générale le 7 novembre se compose comme suit :

*Président* : H. de SÉLYS ;

*1er Vice-Président* : Max GÉRARD ;

*2me Vice-Président* : VIERSET ;

*Secrétaire* : Valéry COUSIN ;

*1er Secrétaire-adjoint* : P. BROQUET ;

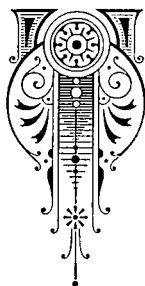
*2me Secrétaire-adjoint* : L. CLAUDE ;

*Commissaires* : DUCHALEAU, PIETTE, BRONCQUART,  
HANSEN.

Notons encore que le 22 novembre, les étudiants libéraux

ont voté en séance plénière un ordre du jour énergique et digne contre la nomination de M. Halkin qui est appelé à donner à la Faculté des Sciences les cours de géographie coloniale, de géographie ethnographique et de méthodologie géographique. Ils ont vivement protesté contre le système de favoritisme du gouvernement qui s'acharne à discréditer l'Université de Liège.

V. C.





## CORRESPONDANCE DE MONS

### **Ecole des Mines**

De nombreux incidents s'étaient produits l'an dernier, lors de discussions à propos de différents cercles

Ce n'est pas ici la place de rappeler ces tristes évènements et disons que nous nous en réjouissons complètement.

La vie estudiantine semble renaître et de nombreux cercles se sont fondés. Disons que c'est la Société des Etudiants Libéraux qui tient le record cette année car elle organise des fêtes splendides dont on parlera encore d'ici longtemps.

### **Société Générale**

Cette Association qui a pour but de grouper tous les étudiants autour d'un même drapeau est en bonne voie de prospérité grâce aux louables efforts et à l'esprit large qu'ont montrés ceux qui la dirigent cette année.

Plusieurs fêtes intimes seront organisées au courant de l'année et nous sommes persuadés qu'elles auront de l'attrait pour tous.

Voici la composition du Comité :

*Président* : Albert TURLOT ;

*Vice-Président* : Paul DENIS ;

*Secrétaire* : François BLANQUART ;

*Trésorier* : Marcel UBACHS ;



## Société des Étudiants Libéraux

Ce Cercle qui depuis sa fondation a été toujours animé d'une vitalité remarquable, voit le nombre de ses membres augmenter chaque jour. Nous sommes à présent 110 et nul doute que d'ici peu de temps nous ne soyons 150.

Comme nous le disons plus haut, la Société organise des fêtes magnifiques les 21, 22 et 23 décembre, à l'occasion de l'inauguration de son nouveau drapeau et de ses 25 ans d'existence.

Le Congrès annuel des Etudiants libéraux belges se tient dans notre ville le 23 et nul doute que nombreux seront les amis qui viendront fraterniser avec nous ces jours-là.

Les membres font continuellement une propagande intense dans la ville, à l'Ecole et dans toute la province par l'envoi de journaux, brochures et par l'organisation de meetings.

La Société mérite la sympathie de tous ceux qui répudient comme honteuse et dégradante la domination cléricale et qui avec les Gueux s'écrient :

De la Vermine noire  
Délivrâns notre sol.

Voici comment a été composé le comité pour l'année 1901-1902 :

*Président* : Raoul LECHIEN ;

*Vice-Président* : Edouard FRANÇOIS ;

*Secrétaire* : Jean LABOUVERIE ;

*Trésorier* : Arthur DECOUX ;

*Porte-Drapeau* : Louis YERNAUX.

## Société française

A pour but de réunir tous les étudiants français de l'Ecole et de créer des liens de fraternité entre eux.

Elle organise chaque année de très belles fêtes auxquelles elle convie tous les étudiants.

Comité :

*Président* : Félix HUBERT ;  
*Vice-président* : Paul DENIS ;  
*Secrétaire-Trésorier* : DEBAI ;  
*Porte-Drapeau* : N...

### **Cercle Wallon Carolo-Club**

Comme son nom l'indique il réunit tous les étudiants du Bassin de Charleroi, joyeux drilles, amateurs de bonne chère et de gaies chansons.

Comité :

*Président* : Albert TURLOT ;  
*Vice-Président* : Marcel EVRARD ;  
*Secrétaire* : Lucien WAUTHIER ;  
*Trésorier* : Jean LIGNY.





INSTITUT COMMERCIAL  
DES INDUSTRIELS DU HAINAUT

---

**Société Générale « Liberté et Progrès »**

L'an dernier il existait à cet institut de plus en plus florissant 2 sociétés : une Générale neutre et une Libérale.

Au début du mois d'octobre, les étudiants de l'Institut votèrent par acclamations la réunion des deux cercles sous le titre : « Liberté et Progrès ». La Générale défend les principes du Libéralisme, organise des conférences anticléricales et est affiliée à la Ligue nationale de Propagande libérale.

Elle possède une fanfare réputée dont le chef est le distingué musicien Deschamps.

La commission est composée comme suit :

*Président* : Emile GILLAIN ;  
*Vice-Président* : Eugène BERTIAUX ;  
*Secrétaire* : Emile BOUCHÉ ;  
*Secrétaire-adjoint* : Louis ROGER ;  
*Trésorier* : PHILIPPE ;  
*Porte-Drapeau* : POURBAIX.

R. P.



## **L'Individualisme et le Collectivisme**

---

Sous leur diversité apparente, les théories modernes de l'organisation des sociétés peuvent se ramener à deux principes fondamentaux et opposés : l'individualisme et le collectivisme. Dans l'individualisme, l'homme agit par lui-même, son action est portée à un maximum et celle de l'Etat à un minimum. Toutefois il peut adoucir son isolement par l'association libre. Dans le collectivisme, ses moindres actions sont dirigées par l'Etat, c'est-à-dire par la collectivité ; l'individu ne possède aucune initiative, tous les actes de la vie lui sont tracés, ce n'est pas un soldat dans une caserne, ni même un moine dans un couvent, c'est un forçat dans un bagne. Ces deux principes ont toujours été plus ou moins en lutte d'après les races.

Dans le collectivisme on s'adresse invariablement à l'Etat pour réparer les injustices du sort et procéder à la répartition des richesses.

Ses propositions fondamentales sont très simples ; confiscation par l'Etat des capitaux, des mines, des propriétés, administration et répartition de la fortune publique par une armée immense de fonctionnaires.

La communauté fabriquerait tout sans concurrence possible. Les plus faibles traces d'initiative, de liberté

individuelle, de concurrence, seraient supprimées. Le pays ne serait qu'une sorte d'immense couvent soumis à une sévère discipline. L'hérédité des biens étant abolie, aucune accumulation de fortune ne pourrait plus se produire.

Quant aux besoins de l'individu, le collectivisme ne considère guère que ses besoins l'alimentation, et ne s'occupe que de les satisfaire.

En échange de la ration alimentaire que les théoriciens du socialisme lui promettent, l'ouvrier accomplira son travail sous la surveillance des fonctionnaires de l'Etat, comme autrefois les forçats au bague sous l'œil et la menace du garde-chiourne. Toute initiative individuelle sera étouffée, et chaque travailleur se reposera, travaillera, mangera au commandement des chefs préposés à la garde, à la nourriture, au travail, aux récréations et à l'égalité parfaite de tous. Mais il y aurait des chefs, et il en faudrait beaucoup. Du coup l'égalité que devient-elle ?

Tout stimulant étant détruit, nul ne ferait d'effort pour améliorer sa position ou tenter d'en sortir. Ce serait l'esclavage le plus sombre, sans espoir d'affranchissement. Dans notre état social actuel, le travailleur peut au moins rêver d'être capitaliste à son tour, et il le devient souvent. Quel rêve pourrait-il poursuivre sous la tyrannie anonyme et forcément despotique d'un Etat niveleur, prévoyant tous ses besoins et dirigeant toutes ses volontés ? Cette organisation ressemblerait à celle des nègres sur les plantations à l'époque de l'esclavage. Ce serait quelque chose de profondément abrutissant, puisque la pensée elle-même deviendrait inutile ; ce serait l'avènement de l'animalité.

On doit se demander ce qui adviendrait des intelligences supérieures dans ce bague ! A moins de massacrer systé-

matiquement à chaque génération, les individus dépassant, si peu que ce soit, le niveau de la plus humble moyenne, les inégalités sociales, filles des inégalités naturelles, seraient vite rétablies.

Les théoriciens combattent cette objection en assurant que, grâce au nouveau milieu social artificiellement créé, les capacités s'égaliseraient bien vite, et que le stimulant de l'intérêt privé, qui a été jusqu'ici le grand mobile de tous les progrès, deviendrait inutile et serait remplacé par la formation subite d'instincts généreux qui amèneraient l'individu à se dévouer aux intérêts collectifs. Quelle délicieuse blague ! On ne peut nier que les religions, au moins pendant les périodes de foi ardente, aient obtenu quelques résultats analogues : mais elles avaient le Ciel à offrir à leurs croyants avec une vie éternelle de récompenses, alors que les socialistes n'ont à donner à leurs adeptes, en échange du sacrifice de leur liberté qu'un enfer de servitude et l'égalité dans l'abjection.

Supprimer les effets des inégalités naturelles est théoriquement facile, mais supprimer ces inégalités elles-mêmes sera toujours impossible. Elles font avec la vieillesse et la mort partie des fatalités que l'homme doit subir.

Mais, écrit M. Le Bon, dans un ouvrage remarquable auquel je fais de larges emprunts (1) pour cette partie de mon travail, il est facile de tout promettre et comme le Prométhée d'Eschyle de « faire habiter dans l'âme des morts d'aveugles espérances ». L'homme changera donc pour s'adapter à la société nouvelle que créeront les socialistes. Les différences entre les individus disparaîtront, il n'y aura plus des imbéciles et des malins, des toqués et des

---

(1) Gustave LE BON, *Psychologie du Socialisme*, I vol. in-8°, Paris 1898.

gens de bon sens, des êtres vicieux et des êtres bons, des dupeurs et des dupés, des individus de haute stature et des individus de petite taille, des forts et des chétifs, des bossus et des hommes droits, et nous ne connaissons plus que le type moyen si bien décrit par un auteur : « Sans passions ni vices, ni fou ni sage, d'opinion moyenne, il mourrait à un âge moyen, d'une maladie moyenne, inventée par la statistique. »

Pour arriver à cet heureux résultat, il faut amener l'accaparement rapide des richesses par l'Etat, soit par simple confiscation, soit en élevant énormément les droits de succession, ce qui amènerait la suppression de toute fortune après un petit nombre de générations.

Les socialistes anarchistes, écrit l'auteur cité, sembleraient théoriquement se rattacher à l'individualisme, puisqu'ils veulent laisser une liberté illimitée à l'individu ; mais il ne faut les considérer en pratique que comme une extrême-gauche du socialisme, car ils poursuivent également la destruction de la société actuelle. Leurs théories sont caractérisées par ce raisonnement enfantin qui est la note dominante de toutes les rêveries socialistes : « La société ne valant rien, détruisons-la par le fer et par le feu. Grâce aux forces naturelles il s'en formera une nouvelle, évidemment parfaite ». Par suite de quels merveilleux miracles la société nouvelle serait-elle différente de celles qui l'ont précédée ? Voilà ce qu'aucun anarchiste n'a jamais dit. Il est évident, au contraire, que si les civilisations actuelles étaient entièrement détruites, l'humanité repasserait par les formes qu'elle a dû successivement franchir : l'état sauvage, l'esclavage, la barbarie, etc.

En admettant la réalisation immédiate de leurs rêves,

c'est-à-dire : fusillade en bloc de tous les bourgeois, réunion en un grand tas de tous les capitaux auxquels chaque compagnon irait puiser à son tour, comment se renouvelerait ce tas quand il serait épuisé et que tous les anarchistes seraient momentanément devenus capitalistes à leur tour.

Les collectivistes croient que leurs théories ont été créées par l'allemand Marx. Elles sont bien autrement vieilles. Elles se trouvent, comme nous l'avons vu, exposées tout au long dans la *République* de Platon. Or, ce philosophe a vécu de 430 à 317 avant l'ère chrétienne. Le collectivisme couve donc depuis 2300 ans (1).

Il faut remarquer que tous les peuples latins à tendances communautaires représentées par l'extension excessive de l'action de l'Etat au détriment de l'action individuelle particulariste, que tous ces peuples sont en pleine décadence.

Quand ils fondent des colonies, ce sont des colonies de fonctionnaires, ils ne savent pas coloniser, s'implanter solidement par la culture du sol, par l'effort individuel d'un grand nombre d'immigrants, et ces colonies, abâtardies par une administration hypnotisante, paralysante, qui enlève l'idée de l'effort personnel, sont toutes tombées bien bas. Que l'on compare le sort misérable des 22 républiques latines de l'Amérique, ces immenses sucoirs qui n'ont vécu que d'emprunts, de l'épargne de l'Europe, voir la République argentine, etc. — la Belgique en sait

---

(1) Voir pour ce qui concerne les réformes économiques de Licinius et des Gracques « *Coup d'œil sur l'Evol. économ. et soc.* » Hipp. Barella-Houdmont, Bruges, Chap. X, p. 127 et suiv.; lire également les pages 129 à 135 sur l'interventionisme de l'Etat.



quelque chose — et comparez cette situation à celle des colonies anglaises.

Voici en effet le tableau que présentent les malheureuses républiques de l'Amérique du Sud :

Révolutions permanentes, dilapidation complète des finances, démoralisation de tous les citoyens et surtout de l'élément militaire. Ce qu'on y appelle l'armée n'y est représentée que par des bandes sans discipline, — telle les révolutionnaires la voudraient chez nous — ne rêvant que rapines, et à la merci du premier général venu qui veut les conduire au pillage. Chaque général, voulant à son tour s'emparer du pouvoir, trouve toujours quelques bandes armées pour faire assassiner ses rivaux et se mettre à leur place. La fréquence de ces changements dans toutes les républiques hispano-américaines est telle que les journaux d'Europe ont à peu près renoncé à les enregistrer et ne s'occupent plus guère de ce qui se passe dans ces tristes contrées.

La destinée finale de cette moitié de l'Amérique est de retourner à la barbarie primitive, à moins que les Etats-Unis ne lui rendent l'immense service de la conquérir.

Voici maintenant pour les Philippines :

Un écrivain espagnol, M. Pinto de Guimaraës, écrit au sujet de ses compatriotes ces lignes : « On ne saurait imaginer quelles vexations tracassières, quelles ruineuses inventions, peuvent germer dans la cervelle d'un fonctionnaire espagnol. Ces messieurs n'ont tous qu'un objectif : faire, dans les trois ou six ans qu'ils doivent passer aux Philippines, la fortune la plus grosse possible et rentrer en Espagne pour échapper au concert de malédictions des habitants de l'île. Tout gouverneur dont l'avenir n'est pas largement assuré après deux ans de fonction est

universellement tenu pour un imbécile. Le célèbre général Weyler — un des bourreaux de Cuba — put déposer tant dans les banques de Londres que dans celles de Paris, une somme que ses propres compatriotes n'évaluent pas à moins de 12 à 14 millions de francs. Comment s'y prenait-il pour économiser quinze millions en trois ans avec un traitement annuel de 200,000 francs.

Toute autre puissance aurait tiré de ce pays merveilleusement doté par la nature des ressources. Mais les Philippines avaient le triple fléau de posséder des fonctionnaires avides, des moines, beaucoup de moines, très rapaces, et l'Inquisition. Oui l'inquisition en 1897.

Rappelons-nous que lorsque l'armée victorieuse de Napoléon I fit son entrée à Madrid, son premier soin fut d'ouvrir les cachots de l'Inquisition et de rendre la liberté à ses victimes. L'inquisition ne tarda pas à être rétablie avec les Bourbons d'Espagne et l'on voit éclater en ce pays en 1820 une insurrection militaire ayant pour but d'arracher à Ferdinand VII son abolition et un gouvernement libéral. Toutefois, il maintint son peuple sous le joug grâce à l'intervention armée de Louis XVIII.

On peut certes admirer l'héroïsme stérile du soldat espagnol à Cuba, mais tout homme qui s'inspire de la raison plus que du sentiment, doit se féliciter de voir faire partie de l'Union américaine Cuba et Porto Rico et de voir les Philippines échappées à l'Espagne. (1)

---

(1) Toutefois nos vœux sont pour Aguinaldo et les Philippins. Ce peuple a le même droit à l'indépendance que tous les autres. Chaque peuple doit avoir le droit de disposer librement de ses destinées. Nous flétrissons aussi les atrocités que l'on met à la charge des Américains dans leur guerre contre ce petit vaillant pays. Lire dans la *Grande Revue* du 1<sup>er</sup> septembre de cette année, l'article *Aux Philippines* de M. Henri Turot.

C'était le seul moyen d'arracher ces splendides contrées à un épuisement complet. Que les marchands de porcs, comme on appelle encore les Américains, aient des vues commerciales intéressées, peu importe, le principal c'est d'arracher à la mort ceux qui vont mourir.

L'homme, comme tous les êtres, ne peut vivre sans s'adapter à son milieu. Il s'y adapte par une lente évolution, non par révolution. Or, la plupart des aspirations socialistes sont en contradiction avec les nécessités qui dirigent le monde moderne, et leur réalisation nous ramènerait à un état dépassé par les sociétés depuis des siècles nombreux.

La concurrence économique est une nécessité de l'âge moderne. Le socialisme aspire à la supprimer. C'est tenter de supprimer le plus grand levier de la civilisation. Il ne s'agit pas de savoir si la concurrence est bienfaisante ou non, quoique en définitive elle profite toujours aux consommateurs, il faut rechercher si elle est inévitable, et, la reconnaissant telle, il faut s'y adapter.

La concurrence économique qui finirait par écraser l'individu, a trouvé son contre-poids naturel, formé spontanément sans aucune théorie, dans l'association des intérêts semblables. De là la fondation des *Trades Unions* en Amérique et en Angleterre.

Ce n'est pas là du socialisme, mais la simple application du principe d'association. Association d'ouvriers d'un côté, association de patrons de l'autre, arrivant à lutter à armes égales, ce que ne pourrait faire l'individu isolé.

Il y a quelques années des journaux ont soulevé la question de la reprise des charbonnages par l'Etat. Comment supposer qu'un pouvoir central absorbé par la poli-

tique soit plus apte à gérer la grande industrie charbonnière que le génie individuel éparpillé sur tous les points du pays ?

En ce moment d'aucuns réclament le monopole de l'alcool par l'Etat, d'autres expriment le vœu de le voir s'emparer des assurances ou des trams vicinaux. Tout à l'Etat ! Mais il faudrait commencer par indemniser les expropriés, ce qui serait l'occasion d'un gaspillage scandaleux des deniers publics. Il faudrait grever l'avenir du pays pendant une longue série d'années au moyen de l'emprunt, augmenter, sans raison suffisante et légitime, la dette publique qui s'enfle d'année en année, et pour payer les intérêts de cette dette, augmenter les impôts. Dans mon ouvrage *De l'alcool et de l'alcoolisme* (1), j'ai montré, et dans d'autres publications encore, que le monopole de l'alcool serait inefficace au point de vue de l'alcoolisme et désastreux au point de vue des finances de l'Etat.

Du reste, l'essai en a été fait en Suisse, et cet essai a donné de pauvres résultats. Un homme éminent qui a été à même d'étudier le monopole de l'alcool sur les lieux, M. NUMA DROZ, ancien président de la république helvétique, a publié en 1895 et 1896 dans la *Revue politique et parlementaire*, des études remarquables sur le monopole de l'alcool en Suisse, et il a démontré que ce monopole -- il faut reconnaître toutefois que ce monopole suisse est étrangement organisé et très incomplet -- n'a pas diminué dans ce pays l'alcoolisme d'un cran, ce qui est aussi l'opinion de M. le pasteur Rochat et de la plupart des observateurs désintéressés qui ont assisté en témoins attristés à l'évolution de ce monopole.

---

(1) Bruxelles Schepens 1898.

M. Alglave, malgré tout son talent, n'a pas réussi à introduire ce monopole en France.

Faut-il que la Belgique qui doit sa prospérité à l'initiative privée, serve de champ d'expériences aux rêveries socialistes ? Certaines personnes dont la montre retarde confondent à tort le changement avec le progrès. Laissons toutes ces rêveries dont la réfutation serait trop facile.

Après l'alcool, viendraient la brasserie, la meunerie, etc., où s'arrêterait-on ? A la ruine du pays.

Les socialistes attendent la suppression de la libre concurrence et finalement l'égalité des salaires, de l'extension progressive des droits de la communauté. Mais ces mesures ne se réaliseraient que par la ruine d'un pays, parce qu'elles sont incompatibles avec l'ordre naturel des choses et qu'elles mettraient le peuple qui les subirait dans un état d'infériorité manifeste à l'égard des peuples rivaux, et le conduirait bientôt à leur céder la place. (1)

Le nivellement des fortunes élevées apporterait-il quelque soulagement aux misères des classes laborieuses ? Pour répondre à cette question, il suffit de diviser la somme des richesses d'un pays par le nombre de ses habitants. On a calculé que pour la France, qui se trouve dans des conditions similaires à la nôtre, tous les biens, répartis entre tous, ne pourraient donner à chacun plus de cinquante à soixante centimes par jour, suivant quelques économistes. D'autres disent un chiffre beaucoup moindre. De l'aveu de tous beaucoup trop peu pour être à l'aise. La disparition des grandes fortunes, voire même des

---

(1) Voir dans le *Coup d'œil...*, les pages 140 et suiv. sur Proudhon, Cabet, Fourier, etc. et le *Traité des Contradictions économiques* de Proudhon. (t. I et II).

fortunes moyennes, présenterait, en outre, l'inconvénient grave d'éparpiller sans utilité réelle les forces productives aujourd'hui réunies en faisceaux.

« Que faut-il — se demande M. Thonissen — pour que tous les hommes soient autant que possible, mis à l'abri des souffrances de la misère ? A cette question, tous les économistes, quelle que soit l'école à laquelle ils appartiennent, répondent avec raison : « Il faut accroître la production. » Le travail actuel, considéré dans son ensemble, ne fournit pas en denrées alimentaires, en articles d'habillement, de mobilier, de chauffage, etc., des produits suffisants pour que chacun trouve à se nourrir, à se vêtir, à se chauffer et à se loger d'une manière convenable. Si, à la fin de l'année, les produits de toute sorte étaient partagés par tête, on n'obtiendrait d'autre résultat que la misère universelle : le pauvre recevrait une part tellement insignifiante qu'il resterait pauvre, et il n'y aurait plus de riches ! Au contraire, si le travail était plus fécond ; en d'autres termes, si une même somme de travail donnait un nombre plus considérable de produits, ceux-ci, baissant de prix, se trouveraient aussitôt à la portée d'une multitude de consommateurs qui doivent aujourd'hui s'en priver. Ce sont là des faits incontestables, admis par tous les économistes, et sur l'évidence desquels il est inutile d'insister.

« Il faut augmenter la production. Mais celle-ci n'est pas susceptible de s'accroître au gré des désirs impatients de l'homme. L'intelligence humaine peut beaucoup, mais elle n'est pas toute-puissante ; elle ne peut pas, comme Dieu, tirer les richesses du néant et féconder d'une parole le chaos inerte.

« En attendant qu'il ait réalisé ses conceptions, il doit

vivre ; de plus, il lui faut, d'un côté des matières premières, de l'autre des instruments aussi parfaits que possible, des agents puissants, des machines coûteuses, des collaborateurs nombreux ; et tous ces éléments indispensables au succès de son entreprise, il ne peut les réunir qu'à l'aide d'un *capital* préexistant.

« Il en résulte que l'accroissement de la production est impossible sans un accroissement considérable du capital. C'est là encore, en économie politique, une vérité incontestable. Les seules lumières du bon sens suffisent pour la faire apercevoir dans toute son évidence. »

Augmenter le capital c'est-à-dire les richesses, accroître la production, voilà le double but vers lequel, dans l'ordre matériel, tous les amis de l'humanité doivent tendre leurs efforts. Ces produits, créés en plus grand nombre, doivent ensuite être équitablement répartis entre tous les membres de la société. Pour *répartir*, il faut *avoir*, et les faits en chargent d'assurer une répartition de plus en plus équitable. Qui oserait soutenir que le bien-être ne soit devenu plus grand dans toutes les classes de la société, que notamment les salaires ne soient devenus beaucoup plus élevés qu'il y a trente ans ; en effet, l'ouvrier est mieux vêtu, mieux nourri, les conditions de son existence sont plus heureuses, et n'étaient le cabaret et l'alcoolisme, la misère, grâce à l'assurance contre l'accident et la maladie, grâce à la coopération, aux sociétés de secours mutuels, ne devrait être qu'un fait exceptionnel et tout à fait passager.

Aujourd'hui pour les collectivistes il s'agit de détruire cette liberté qui a produit tout ce qu'il y a de grand et de beau sur la terre, et de la remplacer par le despotisme de l'Etat ou de la collectivité. Dictature dans la vie privée,

dictature dans la vie sociale, dictature dans l'industrie, le commerce et les arts, dictature dans l'éducation, dans le domaine de la pensée, dictature en toutes choses, en toutes situations, telle est le lot qu'on nous destine. (1)

Mais nous ne laisserons pas faire, nous ne sommes encore ni des dégénérés ni des abrutis.

Le grand penseur anglais Herbert Spencer, parlant de l'éventualité du triomphe du socialisme, écrit : « Ce serait le plus grand désastre que le monde ait jamais éprouvé et la fin en serait le despotisme militaire. »

Dans le dernier volume de son *Traité de sociologie*, qui clôt l'œuvre considérable qu'il a mis trente-cinq ans à écrire, l'éminent écrivain a développé les conclusions qui précèdent et qui sont celles d'ailleurs de la plupart des penseurs actuels. Il déclare que le collectivisme et le communisme nous ramèneraient à la barbarie primitive, et il redoute cette révolution dans un prochain avenir. Cette phase victorieuse du socialisme ne saurait durer, dit-il, mais elle produira de grands ravages chez les nations qui la subiront et amènera la ruine totale de plusieurs d'entre elles.

Telles seraient, en effet, de l'avis unanime des plus éminents penseurs, les conséquences fatales de l'avènement du socialisme : il surviendrait des bouleversements dont l'époque de la Terreur et celle de la Commune ne peuvent donner qu'une faible idée ; puis l'ère inévitable des Césars, de ces Césars de décadence, capables d'élever leur cheval au consulat ou de faire immédiatement éventrer devant eux quiconque ne les regarderait pas avec

---

(1) Voir dans le *Coup d'œil...*, page 187, la note : SCHAEFFLE ET LE COLLECTIVISME.



assez de respect. Ces Césars on les supporterait pourtant comme les supportèrent les Romains, lorsque, las des guerres civiles et des dissensions stériles, ils se jetèrent dans les bras des tyrans. On les tuait quelquefois, ces tyrans, lorsqu'ils étaient devenus absolument par trop féroces, mais on ne cessa de les remplacer jusqu'à l'heure de la décomposition finale et de l'écrasement définitif sous le pied des barbares.

La destinée immédiate du peuple qui verra le triomphe du socialisme peut se tracer en quelques lignes. On commencera, bien entendu, par dépouiller, puis fusiller quelques milliers de patrons, d'infâmes bourgeois, de capitalistes ventrus, en un mot tous les exploiters du pauvre peuple. L'intelligence et la capacité seront remplacées par la médiocrité et l'ignorance. Elles le sont déjà maintenant. Il y aura partout égalité dans la servitude. Le rêve socialiste étant accompli, une félicité éternelle devra régner sur la terre, le paradis descendra ici-bas.

Hélas ! non... C'est l'enfer, et un effroyable enfer qui sera notre partage. Qu'arrivera-t-il, en effet ?

A la désorganisation sociale que les nouveaux gouvernants amèneront immédiatement, succèderont une épouvantable anarchie et une ruine générale. Alors, suivant toute vraisemblance, apparaîtra un sabreur quelconque qui rétablira la paix par un régime de fer précédé d'immenses hécatombes, ce qui ne l'empêchera pas d'ailleurs, ainsi que l'histoire l'a vu tant de fois, d'être acclamé comme un libérateur.

Un chemin socialiste détourné, c'est le socialisme d'Etat. Supposons que l'Etat ait successivement absorbé toutes les branches de production, ses prix de revient

dépassant nécessairement ceux de l'industrie. « Il faut de toute nécessité, comme le dit M. Molinari, assujettir à un travail forcé, avec un minimum de subsistance, une partie de la nation, en un mot, rétablir l'esclavage ». La servitude, la misère et le césarisme sont les précipices inévitables où aboutissent tous les chemins socialistes.

L'Italie, ce pays que son unité a grisé, rendu mégalomane et ruiné, paraît être désignée par le destin pour subir l'épreuve de l'effroyable régime. S'il n'est pas permis de souhaiter du mal à son prochain, mais s'il est nécessaire pour le bien du monde que cette expérimentation se fasse quelque part pour dessiller les yeux des aveugles, il vaut mieux que ce soit l'Italie que nous qui soit sacrifiée pour l'enseignement de l'univers.

« Ceux, écrit M. Gustave Le Bon, que n'aveuglent pas le désir d'une popularité bruyante ou cette illusion, dont furent victimes tous les démagogues, qu'ils pourront dompter à leur gré le monstre qu'ils ont déchaîné, ceux-là savent fort bien que l'homme ne refait pas la société à son gré, que nous devons subir les lois naturelles dont nous ne sommes pas maîtres, qu'une civilisation à un moment donné est un fragment d'une chaîne dont tous les anneaux sont liés au passé par d'indivisibles liens ; que le caractère d'un peuple régit ses institutions et ses destinées, et que ce caractère est l'œuvre des siècles : que très certainement les sociétés évoluent sans cesse et ne sauraient être dans l'avenir ce qu'elles sont dans le présent, mais que très certainement aussi ce ne seront pas nos fantaisies et nos rêves qui détermineront cette inévitable évolution. »

Si nous laissons la mollesse, l'apathie, l'insouciance, l'inertie, l'indifférence, l'esprit de négation et de critique, les rivalités et les discussions stériles nous envahir de plus

en plus, si nous continuons à toujours réclamer l'intervention de l'Etat dans nos moindres affaires, à nous laisser pénétrer de plus en plus par le socialisme d'Etat, nous serons bientôt murs pour le despotisme collectiviste.

Ne flâtons pas le travailleur, respectons-le et respectons-nous, surtout gardons-nous de lui faire des promesses mensongères et chimériques : un honnête homme ne trompe personne, il estime que c'est un crime d'abuser de la crédulité d'un auditoire peu instruit pour lui faire des promesses qu'on sait bien ne pouvoir tenir, mais disons à nos frères du travail manuel que par l'instruction, le travail, la prévoyance, la tempérance, la conduite, l'épargne ; que, grâce à la mutualité, à l'association, à l'effort, chacun peut acquérir le bien-être, sans faire litière de sa liberté, de son indépendance, sans faire comme jadis Esäü qui vendit à Jacob son droit d'ainesse pour un plat de lentilles. Le droit d'ainesse, c'est la liberté individuelle, notamment le droit de choisir son domicile et son état, de disposer librement de son salaire et de soi-même ; le plat de lentilles ce sont les décevantes promesses socialistes. Restons fidèles à la grande cause du libéralisme et de la démocratie. Là est le salut. Il n'est nulle part ailleurs. (1)

D<sup>r</sup> Hipp. BARELLA.

---

(1) En 1840, le commerce général du pays se chiffrait, a dit M. Sylva Cattier, à 390 millions de francs ; en 1890, les transactions montaient à 4 milliards 620 millions. A cette heure, le mouvement des échanges représente bien près de 1,000 francs par tête d'habitant, laissant loin derrière nous la France, l'Allemagne et même l'Angleterre.

Voilà ce que l'initiative privée a fait en Belgique. On le voit, il n'est nullement besoin de mettre aux Belges les lisières et la muselière collectivistes. La liberté a fait d'un petit peuple un grand peuple, une nation prospère. Restons lui fidèles.



## *La Philosophie* *de l'Industrie* (\*)

---

M. James Van Drunen, recteur de l'Université de Bruxelles, a bien voulu nous autoriser à reproduire le discours qu'il prononça à la séance d'ouverture des cours. Ce discours se termina par l'allocution suivante :

MESSIEURS LES ÉTUDIANTS, .

« J'ai tenté de vous montrer la loi du travail et de l'effort régissant l'infinité des mondes.

« Pour tous les êtres, vivre c'est se soumettre à cette loi qui fait la force et le progrès. Seuls les faibles s'insurgent, — et succombent.

« La science qui lentement s'éclaire devant nous, est l'unique lueur guidant notre tâtonnante destinée. Après bien du temps, la conviction nous vient qu'il est simplement raisonnable et salutaire de nous fier tout à elle.

---

(\*) Le comité s'est vu obligé de supprimer ou résumer certaines parties trop spéciales. La bibliographie, — qui encourage les recherches, et dirige l'effort, — a été conservée, autant que possible.

« Mais je n'entends pas vous dire par là que nous devons devenir des êtres brutalement pratiques, compassés dans la méthode et rigides comme des équations vivantes. Loin de là. Votre pensée doit s'élever vers un idéal et planer dans les régions de la liberté et de la fantaisie, pour dominer, pour embrasser les ensembles et pour les comprendre.

« Le travail, sans plus, est sec et restreint.

« Aussi, messieurs, réfléchissez, pensez et rêvez.

« Recueillez-vous et interprétez.

« Que des rêveries entourent et ornent vos études. La poésie et l'art sont aussi de précieuses expressions, des notations, et, avant tout, pour notre esprit, le plus tendre des encouragements. Ils donnent le charme de ces pensées qui accompagnent les belles heures de solitude et illuminent de visions et d'explications les théorèmes des mathématiques, les réactions de la chimie, les principes de la mécanique.

« La science n'est pas dure et sceptique; elle a une poésie, qui est sa confession intime; sa révélation, — et le féérique de la nature déplore plus de spendeurs et d'étonnements que le plus tumultueux fantastique de notre imagination. « Voici longtemps, dit la méditation du poète, que j'ai renoncé à chercher en ce monde une merveille plus intéressante et plus belle que la vérité... Ne nous évertuons point à trouver la grandeur de la vie dans les choses incertaines. »

» Dans l'admiration de la réalité, la science, — devenue notre seul culte, — nous enseignera, mieux que les légendes, mieux que les faux miracles, la générosité et la pitié pour tous. Et nous apporterons à la communauté sociale tout ce que peut donner non pas seulement notre raison, mais aussi notre cœur.

« C'est à vous, messieurs, à vous qui entrez dans l'activité de pensée, c'est à vous que bientôt seront confiés de grands intérêts intellectuels.

« Vous aurez l'ambition d'augmenter la puissance patiemment conquise, pour vous, par des siècles de labeur obstiné. Et votre confiante vénération, devant la majestueuse évolu-

tion des sciences, vous donnera, pour triompher, cette force du calme qui ne redoute rien de l'avenir. »

Si les expériences ne sont pas dirigées par la théorie, elles sont aveugles, — mais, si la théorie n'est pas soutenue par l'expérience, elle devient trompeuse et incertaine.

(FRANÇOIS BACON, *Novum organum scientiarum*).

## I

Il y a quelques mois, un mathématicien demandait à une assemblée de savants si le siècle qui commence ne doit pas être le premier d'une ère nouvelle et durable : l'ère du « messianisme de la science ? (1)

Notre organisation économique et sociale est, en effet, la mise en œuvre de la science que l'on trouve partout aujourd'hui. A tous les instants de son agitation journalière, notre existence voit arriver à son aide l'infatigable ingéniosité de la mécanique et de l'électricité, — se prêtant aussi bien aux gigantesques opérations de l'industrie qu'aux plus menus services du foyer domestique. L'étude des applications de l'électricité à la mécanique, à l'éclairage, aux transports, à l'industrie et surtout à la métallurgie (2) est, en un dossier énorme, le plus féerique tableau du déploiement scientifique de notre temps.

La science, par la pratique, est devenue le facteur le plus

---

(1) Discours de M. MAURICE LÉVY, à l'Académie des sciences, de Paris, le 17 novembre 1900.

(2) P. BUNET, *La Mécanique à l'Exposition de 1900*. Les applications mécaniques de l'électricité. Paris, 1901.

MONTPELLIER, BAINVILLE et BROCHET. *L'Electricité à l'Exposition de 1900*. Electrothermie. Paris, 1901.

actif de notre vitalité. Or, ce fait doit étendre son influence sur nos réflexions, comme sur la formation de nos idées et, ainsi, sur le façonnement des temps qui se préparent.

La foule a maintenant le respect du savoir; elle a confiance dans le savant devenu le grand-prêtre de la vérité, expliquant le mystère, et écouté avec une vénération avouée dans cette image si joliment naïve déclarant que c'est Galilée qui a fait tourner la terre... Par l'action d'une méthode exigeant que maintenant toute phénoménalité soit mise en équation et quantifiée, l'esprit de l'homme s'est acquis des qualités de précision: il recule de plus en plus la virgule dans ses appréciations décimales. Nous évaluons gens et choses avec plus de rigueur; nous estimons les circonstances avec un souci d'exactitude et de déduction, — et de cette façon, par appropriation, à notre milieu, nous devenons un peu des esprits géométriques et nos pensées se font des mesures.

Le procédé scientifique, maître de nos méthodes de travail régit donc aussi nos formules de méditation, — et la philosophie, — qui est l'expression mentale d'un temps, — a nécessairement été conquise par l'esprit de réalité qui nous pénètre et nous actionne.

Depuis les disciples de Geoffroy St-Hilaire édifiant une philosophie anatomique (1) et zoologique (2), depuis la philosophie mathématique d'Auguste Comte (3) et après les leçons de philosophie chimique de Dumas (4), le capitaine Girard a trouvé dans l'algorithmie de Wronski et dans toutes les sciences des philosophies propres (5). Plus récem-

---

(1) ISIDORE GEOFFROY SAINT-HILAIRE, *Vie, travaux et doctrine d'Etienne Geoffroy Saint-Hilaire*. Paris, 1847.

(2) VICTOR MEUNIER, *La philosophie zoologique*. Paris, Bibliothèque utile.

(3) AUGUSTE COMTE, *Essai de philosophie mathématique*. Paris, 1878.

(4) DUMAS, *Leçons sur la philosophie chimique*, professées au Collège de France. Paris, 1837.

(5) H. GIRARD, *La philosophie scientifique*. Science, art et philosophie. Bruxelles, Muquardt, 1880, p. 404.

ment, notre savant collègue M. Léo Errera (1) nous a exposé un essai de philosophie botanique. Et enfin, des travaux parus cette année, une enquête faite par M. Villain et une étude de M. Rouland laissent conclure que les sciences industrielles, — comme la métallurgie, — apportent, elles surtout, des déductions morales et de précieuses contributions philosophiques. Or, l'industrie, — parce qu'elle est la forme utilitaire de la science et parce qu'elle se mélange d'opérations commerciales, — inspirera probablement la philosophie la plus rigoureuse et la plus pratique, celle du fait et des intérêts.

Par l'énormité et la rapidité de production, l'industrie, en un siècle, a pris un développement presque imprudent et présentement inquiétant. Elle gagne tous les continents et déborde sur les pays nouveaux. De la façon la plus franchement avérée, l'industrie prétend devenir aussi grande que le monde. Est-ce une conquête définitive et l'affirmation d'une toute-puissance mécanique ? Est-ce une témérité et cette folie prétentieuse qui coûta la vie à la grenouille de la fable ?.. Toujours est-il que, par cette accaparante dilatation, l'usine est, dans le travail de notre époque, la dépense d'énergie la plus importante et par conséquent la plus significative.

Notre situation économique étant devenue industriellement surabondante, le marché industriel éprouve par suite un congestionnement qui se trahit surtout par la multiplication et l'acharnement des efforts déployés pour le débit d'un semblable amoncellement de produits finis. La grande industrie et particulièrement les industries minières et métallurgiques, sont obligées d'abandonner le principe de la liberté absolue et individuelle pour se fortifier et se fédérer sous le régime des ententes. Nous voyons créer et étendre des comptoirs de vente, des syndicats de producteurs et des

---

(1) L. ERRERA, *Essai de philosophie botanique*. L'optimum. — Revue de l'Université de Bruxelles, 1895-1896.



consortiums très divers. Ces bureaux centraux de vente et ces *gemeinschaften*, jouant le rôle de gigantesques maisons de commerce, constituent de véritables dépendances économiques, des fiefs industriels. Mais, leur action effective est la restriction de la concurrence par la limitation contractuelle de la vente et de la production, par la taxation des quantités extraites et par le *quantum* conventionnel. Seulement, il ne paraît pas que ce système des syndicats puisse établir un régime stable. Sous ce despotisme commercial, la production dépend bien plus des intérêts du syndicat que de ceux des consommateurs ; des tentatives d'accaparement sont inévitables, c'est-à-dire que les syndicats de vente tout naturellement enfantent les trusts ; puis, encore, les clients sont inégalement traités, les redoutables étant favorisés au détriment des petits consommateurs ; enfin, ce régime fallacieux culbute la pondération résultant de l'équilibre que prend automatiquement la concurrence libre. En même temps, la tendance expansive de ce système amène la constitution de groupes plus vastes, de syndicats internationaux. Fatalement, alors, devant cette ligue des producteurs, les clients ne resteront pas isolés et sans défense ; il se fera une organisation de la consommation ; des coopératives d'achat répondront aux syndicats de vente, — par cette raison que Stanley Jevons appelle un argument *tu quoque* : nous formons des unions parce que vous en formez.

Ainsi, se dessinent, dans les crises de l'avenir, les batailles cyniques et brutales auxquelles se prépare l'armée syndicale des géants de la sidérurgie cantonnés dans leurs trusts.

Le point essentiel à retenir c'est que, sans aucun doute, nous marchons à une très prochaine unification de tous les centres producteurs ; les conditions commerciales seront partout identiques ; le monde ne sera plus qu'un seul marché. Et le nouvel état de choses est près de nous, car les événements se pressent toujours plus hâtivement. Cinquante années, maintenant, apportent à notre existence et à ses ressources des modifications bien plus considérables que n'en

réalisaient plusieurs siècles dans les temps antérieurs. Cela nous semble si naturel que nous ne voyons plus la rapidité qui nous emporte ; véritablement, nous nous étonnons en songeant que le téléphone et l'éclairage électrique ne sont à notre disposition que depuis une vingtaine d'années... Nous allons donc, avec une vitesse grandement accélérée, vers une situation qui doit sembler chargée d'inquiétudes, mais qui, en réalité, est fatale et nécessaire, car elle a son rang dans la série des transformations voulues par le progrès. « L'intensité de la vie est le but de l'homme » a écrit Georges Sand. Nous devons ambitionner cette nouvelle intensité de vie, mais aussi rechercher, — maintenant que ces temps futurs s'annoncent avec plus de précision, — si, inévitablement, les orages entrevus se déchaîneront dans toute leur violence, ou si les nuages sombres et leurs menaces ne seront pas dissipés. Ne surgira-t-il pas, à son heure exacte, un facteur nouveau, une notion inattendue, un fait scientifique qui, en provoquant une rénovation économique et sociale, éloignera la tourmente ? La science ne viendra-t-elle pas, encore une fois, comme déjà dans le passé, prononcer le mot qui embarasse et arrête l'économie sociale ?

## II

La science, en prenant possession de nos ateliers, a imposé une forme de travail, un mode d'action, d'où a dû dériver, certainement, un état des esprits. Le principe premier à reconnaître, c'est que notre façon de vivre, et par suite notre façon de penser, sont en directe corrélation avec l'état d'avancement de notre savoir.

Le travail est, en effet, l'élément social primordial. Et c'est le degré d'application des sciences qui caractérise ce travail en lui fournissant la force motrice. On doit donc penser que la nature même de cette force motrice, — germe vital de l'industrie, — devient la véritable expression pratique

d'un temps. L'étude du parallélisme des sciences appliquées et des agitations sociales prouverait avec quelle impérieuse intensité la somme des connaissances conquises par l'humanité imprime la marque d'une époque et de son état social.

En regardant autour de nous, sur les chantiers, dans les ateliers, nous voyons, en fait, l'influence immédiate du mode de travail sur l'esprit et le caractère de l'individu. Le terrassier qui manie la pelle, — outil rudimentaire demandant tout son effet à la force musculaire machinalement fournie, — demeure docile et irréfléchi, massif au physique et moralement asservi aux préjugés. Le long d'une existence au cordeau, il peine automatiquement pour trouver, sans plus « l'argent de sa nourriture et le loisir de son sommeil » — comme dit Henry Fèvre. Vivant comme une manivelle : toujours dans le même cercle, — et le cerveau inactif, il reste simple et inconscient ; c'est l'animal humain... Mais, l'ouvrier électricien, souvent un ancien apprenti sans plus d'instruction initiale, à dû, pour arriver à conduire une dynamo, faire un effort intellectuel afin de connaître la machine ; celui-ci est alerte, son esprit est éveillé et il se hausse d'un peu d'orgueil ; il a la fierté de remplir une fonction dirigeante. Son travail lui a imposé l'habitude de raisonner et de comprendre — ce qui développe un peu de personnalité, de la dignité et de l'ambition. Le premier reste une machinale manœuvre de muscles, le second est devenu une intelligence conductrice, — et c'est, avant tout, la différence de l'outil à manier qui a fait la diversité d'intelligence et de caractère. Une revue de construction, dans une étude sur la briqueterie, constatait encore récemment que le relèvement du niveau intellectuel des briquetiers est, pour ainsi dire, uniquement dû à la substitution du four continu de Hoffmann aux méthodes si primitives de l'ancienne et dure besogne.

Cette transformation de l'individu par son travail doit se retrouver, en plus vastes proportions, dans les peuples, sui-

vant le perfectionnement de l'industrie, représentant le travail de la masse.

Pascal nous a dit : « la suite des hommes, pendant le cours de tant de siècles, doit être considérée comme un même homme qui subsiste toujours et qui apprend continuellement ». Dans une incessante modification des procédés et des idées, l'humanité toujours refait et reforge ses outils. L'outil est alors figuré par la nature de la force motrice que l'avancement des sciences appliquées met à la disposition de la généralité.

Quand on suit dans l'Histoire cette idée, qui enchaîne les grandes dates du passé, on voit très nettement cette significative concordance des deux ordres de faits scientifiques et sociaux. Et aussi, de plus près, en observant le moment où une force nouvelle est conquise et va être livrée à l'usage, on remarque une lassitude du travail concevant bien que son outil est usé ; il a donné tout ce dont il est capable, il n'est susceptible ni de réparation, ni de perfectionnement, et il ne répond plus aux exigences nouvelles. L'inquiétude provoque un malaise de crise, l'impatience d'un moyen plus actif et devenu indispensable.

La Révolution française est le plus complet des phénomènes qui ont obéi à cette loi. Dans son imposante étude des *Origines de la France contemporaine*, Taine démontre que le bouleversement était fatal ; l'évènement devait se manifester à cette date précise ; et l'auteur de la *Philosophie de l'Art* révèle comment les hommes qui furent les conducteurs de l'agitation ont agi par impulsion, sans se rendre compte ni de leurs actes, ni du but (1) ; Taine attribue la Révolution à un déplacement de la propriété. Cela est vrai, — incomplètement. Car, la propriété, même dans le régime d'alors, était en bonne partie l'acquis que possédait ou que désirait le travail ; il faut donc remonter jusqu'à cet antécédent. . Dans une

---

(1) CHATEAUBRIAND a écrit : « la Révolution était faite lorsqu'elle éclata ».

étude récente et très concentrée (1), M. Emile Faguet pense que l'idée-maîtresse de la Révolution fut l'idée d'égalité. Seulement, — poursuit notre esprit pratique — comment et pour quelles raisons cette idée d'égalité était-elle, à ce moment, entrée dans l'esprit de la foule ?

La Révolution française a été, avant tout, soutenue par une transformation de travail (2). Les sciences appliquées mêlaient au développement historique un facteur de première importance, en prononçant la condamnation irrémédiable de toute l'ancienne industrie et des machines hydrauliques. Un mode nouveau de travail venait s'imposer. Le règne de la machine à vapeur était définitivement instauré. Il faut se rappeler qu'en 1750, le premier haut-fourneau alimenté au coke, mais soufflé par roue hydraulique, fut reconnu impuissant et dut être abandonné. Il fallut la pompe à vapeur, la machine de Watt remplaçant la roue à palettes, il fallut la machine soufflante substituée aux soufflets pour développer la nouvelle fabrication de la fonte : c'était l'arrivée de la machine à vapeur dans la grande industrie.

Et tout de suite, les conséquences des applications de la vapeur sur la production houillère et métallurgique sont immenses et rapides (3).

C'est de 1780 à 1814 que la vapeur est devenue la puissance

---

(1) *L'Œuvre sociale de la Révolution française*. Introduction par M. E. FAGUET sur *Les idées-maîtresses de la Révolution française*. Paris, 1901.

(2) Ces droits furent conquis par le tiers-état, classe *industrielle et commerçante*, sur la noblesse et la Cour, classes *terriennes*.

HENRI DAGAN, *Superstitions politiques et phénomènes sociaux*, p. 21. Paris, 1901.

(3) Le tableau de l'extension rapide des productions minérales et métallurgiques et de l'activité industrielle de l'Europe, à partir de 1800, est exposé avec précision par MM. PETITGAND et RONNA, dans une Introduction au *Traité complet de métallurgie* du Dr J. PERCY. Edition française. Paris, 1864.

Voir aussi : *De l'influence des voies de communication au XIX<sup>e</sup> siècle*, discours prononcé par M. LEVASSEUR, en séance publique des cinq Académies, à Paris, le 25 octobre 1900.

industrielle et qu'un autre mode de travail s'est imposé et s'est répandu, nécessitant, dans le labeur de tous, le développement de qualités nouvelles. Un fait aussi important, — et dont aujourd'hui nous pouvons mesurer les universels résultats dans tous les domaines, — ne pouvait surgir sans avoir une action immédiate sur les événements. Et nous pouvons, en ce point de nos constatations, reconnaître que l'inventeur de la machine à vapeur a fait plus pour notre émancipation que les orateurs de 1792.

Cette concordance, à laquelle bien d'autres faits pourraient être ajoutés, confirme la dualité étroite et persistante qui a toujours uni l'histoire du travail et l'histoire de la condition et des revendications d'un peuple. C'est à dire que l'économie sociale dépend de l'économie industrielle. Il est ainsi d'observation certaine que les phénomènes d'ordre politique ont été, le plus souvent, subordonnés aux réalisations scientifiques, ce qui était la pensée de Goethe (2).

Par conséquent, la vraie caractéristique d'une époque n'est pas l'état d'avancement des sciences, mais, plus exactement, l'état d'utilisation ou d'application des sciences, c'est à dire le travail de cette époque. Cela est une vérité industrielle, et sans doute, si les ingénieurs avaient eu, avec une imagination moins sèche, les loisirs d'être, sinon les historiens, au moins les commentateurs de leur profession, nous posséderions complètement et historiquement la démonstration et la conviction de la puissante influence sociale de la technique... Cette affirmation reste bien moins absolue que les théories

---

(2) Goethe recevant un ami en juillet 1830, lui demandait :

— Vous connaissez les dernières nouvelles de France... Que pensez-vous de ce grand événement?... Le volcan a fait éruption, il est tout en flammes.

— En effet, répond l'ami, c'est une terrible situation, une révolution même... On va expulser la famille royale.

— Eh ! interrompt Goethe, il s'agit bien de trône et de politique ! Je vous parle de la séance de l'Académie des sciences, de Paris. Là se trouve le fait important et la véritable révolution, — celle de l'esprit humain.

de Stanley Jevons (1) et de M. Clément Juglar (2), le premier rattachant les crises commerciales au passage des taches du soleil, le second trouvant à toutes les lois économiques et sociales une origine dans la physique du globe.

Si, en suivant ce principe de l'influence sociale de la technique, on explore attentivement, dans ses détails, la situation industrielle qui nous environne, on reconnaît ces deux faits : l'outil que nous employons et qui est la caractéristique de notre temps, est fatigué ; il a accompli sa tâche, — et une nouvelle expression de force motrice, plus souple, sera bientôt fournie au travail général.

### III

Pour retrouver ces lois de concordances techniques et sociales dans le temps présent, il convient, en premier lieu, de rechercher, — sous le rapport du travail, — dans quelle phase des applications scientifiques nous nous trouvons, et à quel point de cette période nous sommes parvenus. Facilement, on reconnaîtra que nous sommes toujours sous le règne de la mécanique exprimée par la machine à vapeur.

Par la machine à vapeur, notre industrie est la descendante directe des sciences mécaniques ; mais, il faut spécifier que l'ensemble des connaissances, actuellement utilisées dans la pratique, est l'acquis de deux siècles.

La mécanique céleste donne au XVIII<sup>e</sup> siècle, la mécanique

---

(1) « Il semble probable que les crises commerciales sont reliées à une variation périodique du temps affectant toutes les parties du globe et qui provient sans doute d'un accroissement dans les ondes de chaleur reçues du soleil à des intervalles moyens de dix ans et une fraction ».

STANLEY JEVONS. *L'Economie politique*, traduction de Henry Gravez. Chapitre XIV. Les cycles de crédit. Bibliothèque utile.

(2) M. Clément Juglar a voulu dessiner la périodicité des crises dans un système de rotation météorologique faisant revenir régulièrement les hauts et les bas de l'activité industrielle.

générale, et au XIX<sup>e</sup> siècle, la mécanique industrielle. Ces doctrines coordonnés formèrent ce qu'on a appelé « la science des sciences » qui devint la conductrice de toute activité, à ce point que d'excellents esprits considèrent comme impossible « que l'étude de la mécanique ne finisse point par faire partie de l'enseignement même le plus élémentaire » (1).

La science des forces et de leurs actions s'est traduite en opératrice effective sous les espèces de la machine à vapeur, et la force motrice, — c'est-à-dire l'outil, — que le dernier siècle a employé, est la vapeur. Or, il n'est pas admissible que l'outil qui a été assez énergique pour assurer l'immense activité productrice du XIX<sup>e</sup> siècle, n'ait pas exercé une action sur les hommes et les idées : la machine à vapeur doit avoir eu un effet social. Et il devient, en effet, apparent que les tendances et les revendications qui agitent notre époque ont pour origine matérielle, la machine à vapeur

Ce moteur, — dont les mécaniciens sont dès à présent déçus — a, surtout au point de vue des installations, un prédominant défaut que les économistes n'ont pas assez observé : il fournit l'énergie sous une forme qui n'est pas transportable. Il faut que le travail qu'il anime vienne s'élaborer autour de lui ; c'est un moteur de concentration. On a agrandi les machines, augmenté leur puissance et étendu les usines autour de ces moteurs, et l'on a créé ces importantes exploitations qui sont de petites nations laborieuses. Voilà comment, par le fait d'un état de science industrielle insuffisamment avancée, il a fallu très naturellement constituer les grandes usines, les vastes concentrations de forces et de capitaux, et les agglomérations de travailleurs sous une seule autorité, — celle qui possédait la puissance mécanique. C'est l'emploi imposé d'un moteur de concentration qui a donné à notre industrie la forme agglomérative, et c'est ainsi que la généralité des travailleurs s'est convaincue que la

---

(1) BROTHIER, *Causeries sur la mécanique*. Bibliothèque utile, Paris.



forme d'organisation devait être, — comme la physionomie du travail, — le rapprochement et la centralisation. Il est ainsi visible que la machine à vapeur, ayant été si longtemps toute l'énergie de notre vie industrielle, a exercé une action sociale, — et cette action, par l'exemple donné par le moteur lui-même, devait être syndicataire.

Cela est-il définitif?... Certainement non.

L'évolution qui conduit au progrès ne connaît pas de haltes, donc rien de définitif. Les hommes trouveront et utiliseront un autre outil qui leur donnera d'autres théories. Et nous devinons très sûrement que le moment de cette transformation d'outillage et de pensée approche. La machine à vapeur a accompli son temps ; cet engin nous apparaît grossier ; il est un gaspilleur d'énergie ; nos meilleures machines, après tant de perfectionnements, nous rendent à peine, en force utilisable, un dixième de la quantité d'énergie initiale qui leur est fournie, — et les spécialistes déclarent que la machine à vapeur aujourd'hui n'est pas éloignée de la perfection et que son rendement ne pourra être amélioré que dans une faible mesure (1). La machine à cylindre ne peut plus répondre aux problèmes nouveaux que lui pose l'industrie ; en même temps, la technique ne possède pas une théorie certaine de ce moteur ; elle manque de bases pour la connaissance appliquée des mouvements invisibles de la chaleur. On peut, sans hésiter, dire que l'outil est à bout ; il est usé ; et une tâche nouvelle réclame d'autres moyens d'opération.

Si, d'une part, le mode de travail que nous employons a donné tout ce qu'il pouvait, d'autre part, la science a-t-elle préparé et aménagé les éléments d'une autre forme d'énergie industrielle ? Une impulsion naissante est-elle annoncée, qui viendra, se substituant à l'engin fatigué, rajeunir le monde par une activité nouvelle et des tendances plus élevées ?

---

(1) LUCIEN ANSPACH, *Les discussions récentes sur la théorie des machines à vapeur*. Revue générale des Sciences, 15 avril 1901.

Cette question, — montrant, encore une fois, que c'est aux recherches de la science pure que les embarras sociaux demandent des solutions, — cette question est le vrai problème qui domine toute la perspective de difficultés que la civilisation aperçoit sur sa route.

L'électricité, telle que son emploi se répand maintenant, ne sera pas encore la réponse aux sollicitations de l'industrie. La génération du courant exige le concours premier de moteurs coûteux et la machine dynamo-électrique, comme génératrice de courant, ne satisfait pas notre esprit économe. La disparition de la dynamo-génératrice et de son moteur est annoncée par les travaux de MM. Acheson (1), Borchers (2),

---

(1) M. Acheson de Pittsburg alimente le circuit primaire d'un transformateur avec un courant alternatif; sur le circuit secondaire se trouve un thermomètre disposé de telle sorte que les variations de température du circuit soient indiquées.

Dans ces conditions, si l'on chauffe, avec un brûleur Bunsen, par exemple, la portion du noyau magnétique en dehors de l'appareil, le thermomètre monte. L'intensité du courant a donc augmenté et cette variation peut être considérée comme le résultat de la transformation en énergie électrique, des calorifères absorbées par le métal.

(2) M. Borchers, le réputé professeur à l'École de Métallurgie de Duisbourg, a communiqué à la *Deutsche Electrochemische Gesellschaft* un mémoire sur les expériences qu'il a faites pour la production directe de l'électricité par la combustion du charbon ou du gaz.

Les premières expériences ont été faites avec l'oxyde de carbone, mais un courant électrique a pu être engendré aussi par la combustion de l'hydrogène, des hydrocarbures et même du charbon pulvérisé.

Le premier appareil dont le professeur s'est servi était formé d'un récipient en verre divisé en trois compartiments par deux plaques de verre ne descendant pas tout à fait au fond. Dans les compartiments extérieurs, des tubes de cuivre étaient suspendus pour l'introduction de l'oxyde de carbone et dans le compartiment central se trouvait une cloche en charbon pour l'amenée de l'air. On se servait d'une solution de chlorure de cuivre comme électrolyte et les compartiments à oxyde de carbone étaient abrités contre les rentrées d'air.

Après les premières expériences, on a substitué à l'oxyde de carbone pur du gaz d'éclairage contenant 5 p. c. d'oxyde de carbone.

Avec un élément ainsi établi fonctionnant sous une résistance de 0,1 ohm, on a pu obtenir un courant de 0,5 ampère, la différence de potentiel étant de 0,4 volt. Avec un élément dont les compartiments extérieurs étaient remplis de

Jacques (1) et par des expériences qui sont encore du domaine des laboratoires mais qui assureront, un jour, la transformation directe de l'énergie calorifique du combustible en énergie électrique. Cette découverte sera, certes, considérablement avantageuse (2), — mais encore insuffisante. On se passera totalement de la houille en réduisant en courant électrique tous les déplacements des agents naturels ; les mouvements de l'atmosphère et les mouvements des eaux deviennent des sources d'énergie. Déjà des stations importantes, et de plus en plus nombreuses, aménagent les chutes d'eaux en distributeurs de force motrice. Cette utilisation

---

tourne de cuivre, en vue d'augmenter l'absorption de l'oxyde de carbone. on a pu obtenir, en se servant du gaz d'éclairage, un courant de 0,64 ampère et en augmentant la résistance extérieure, on a pu maintenir un voltage de 0,56.

La force électro-motrice fournie théoriquement par la chaleur développée par la combustion de l'oxyde de carbone et de l'oxygène est de 1,47 volt, — de sorte que dans l'expérience citée le rendement atteint 0,27.

Comme la solution de chlorure de cuivre dissout les hydrocarbures, on a essayé de remplacer l'oxyde de carbone par de la poussière de charbon. On a obtenu ainsi un courant d'une intensité maxima de 0,4 ampère et d'une force électro-motrice maxima de 0,3 volt — qui correspond à un rendement de 0,15.

(1) M. Stockbridge a donné dans l'*Engineering Magazine* la description de l'élément W. Jacques pour la production directe de l'électricité au moyen de la combustion du charbon.

L'appareil consiste en un récipient de fer pur entouré d'un fourneau et contenant de la soude caustique dans laquelle pend une tige de carbone ; ce carbone doit être dans un état tel qu'il soit bon conducteur de l'électricité, mais la soude caustique du commerce peut être employée.

Une pompe chasse l'air dans la soude. Pour mettre la pile en marche, le fourneau et le générateur qu'il entoure et qui contient la soude caustique, sont portés à une température de 400 à 500° et la pompe à air est mise en mouvement. L'oxygène de l'air, libéré par la soude caustique, attaque le carbone et un courant électrique se produit, les pôles étant le récipient en fer et la tige de carbone.

Le courant ainsi engendré, doit paraître plus exactement un courant thermo-électrique.

(2) Déjà des charbonnages, à l'exemple de celui de Madrid, au Nouveau-Mexique, brûlent leur charbon sur place et envoient de l'énergie électrique.

*Génie civil*, 11 mai 1901.

est aujourd'hui très étudiée et en pleine organisation (1).

On captera également la puissance du courant des fleuves et aussi des oscillations de la marée .. Mais encore, le courant électrique, quoique bien simplement transportable, ne sera pas la solution catégorique. L'avenir réclamera la suppression de tout transport de force, c'est-à-dire l'énergie motrice partout, en toute quantité. Des études, encore hésitantes, nous permettent de croire que l'on pourra un jour recueillir de l'énergie dans tous les éléments qui nous environnent. Mais ici, les explorateurs de l'inconnu paraissent pour le moment manquer d'orientation certaine. Et on peut penser que le trouble de ce désarroi dans l'avancement des recherches est provoquée par une seule science restée en arrière. Sa chétivité persistante suffit à compromettre l'harmonie indispensable et l'équilibre parfait qui commandent l'épanouissement de nos connaissances.

Par le doute sur la constitution de la matière et de ses incessantes actions intérieures, la plupart des sciences d'application sont arrêtées. Dans la construction, la résistance des matériaux et son application à la stabilité des travaux d'art, doivent admettre des hypothèses préliminaires, — notamment sur les points d'application de certaines réactions, — parce que nous ne savons pas comment une fatigue se répartit dans une masse, de par sa constitution. Et par de semblables prémisses, la science du constructeur garde

---

(1) *L'Utilisation des forces motrices du Haut-Rhône*, par M. A. GARCIA.

Société des Ingénieurs civils de France ; séance du 19 avril 1901.

*Electrical World*, 30 mars 1901 et *Génie civil*, 11 mai 1901. — *Engineering News*, 13 décembre 1900. — *Electrical Review*, 12 septembre 1900. — *Génie civil*, 23 mars 1901. — *Génie civil*, 9 février 1901. — RENÉ TAVERNIER, *Les forces hydrauliques des Alpes en France, en Italie et en Suisse*, Paris, 1901.

Voir aussi les nouvelles installations électriques du barrage de Poses (Eure) sur la Seine permettant de croire que bientôt la chute d'eau des barrages donnera une force motrice utilisable non seulement pour la manœuvre de l'ouvrage mais aussi pour la navigation.

*Génie civil*, 24 août 1901.

toujours quelque chose d'empirique et d'inquiétant. Aussi, l'œuvre de demain est la poursuite des études moléculaires en continuant, avec un souci de tous les détails, les expériences de M. Van der Mensbrugge sur les tensions superficielles des liquides et de M. Schwedoff sur la rigidité des liquides. Il faut avancer dans la voie où déjà se sont engagés MM. W. Prinz (1) et L. Anspach (2) et avant eux, M. Behrens (3) et le commandant Hartmann (4). Devant le dernier congrès des mines et de la métallurgie, M. Hartmann, au moyen d'éprouvettes métalliques, a montré comment le passage d'une forme à une autre se fait par écoulement moléculaire (5).

Les premières théories de la physique moléculaire sont déjà utilement entrées dans la pratique industrielle; dans les opérations de l'acier, les découvertes de Tchernoff (6) se sont considérablement étendues; les recherches de l'influence de la température sur les propriétés mécaniques et les déformations des métaux sont également utilisées (7) et la métal-

---

(1) W. PRINZ, *L'Echelle réduite des expériences géologiques permet-elle leur application aux phénomènes de la nature ?* Revue de l'Université de Bruxelles 1896-1897 et Bulletin de la Société belge d'Astronomie, 1899.

(2) L. ANSPACH, *Déformations et ruptures*, Revue de l'Université de Bruxelles 1897-1898.

(3) H. BEHRENS, *Das mikroskopische Gefüge der Metalle und Legierungen*. Hambourg et Leipzig. Léopold Voss, 1894.

(4) HARTMANN, *Les phénomènes qui accompagnent la déformation permanente des métaux*. Rapport présenté au Congrès international des mines et de la métallurgie. Paris, 1900.

Voir aussi dans les *Communications présentées devant le Congrès internationale des méthodes d'essai des matériaux de construction, en 1900 à Paris* (Paris, Dunod, 1901) les travaux très circonstanciés de MM. Hartmann, Ricour, Mesnager, Rejtö, Charbonnier, Féret et Galy-Aché.

(5) Page 79 du Rapport présenté au Congrès des mines et de la métallurgie, Paris, 1900.

(6) Congrès des mines et de la métallurgie. Paris 1900.

(7) LECHATELIER, *Influence de la température sur les propriétés mécaniques*, Académie des Sciences de Paris, 1<sup>er</sup> juillet 1889; et Société des Ingénieurs civils de France, séance du 19 juillet 1901.

lurgie a trouvé des ressources précieuses, — notamment pour l'étude des alliages, — dans l'analyse micrographique. La micrographie des métaux, bien que très imparfaite encore, reconnaît ce qu'on peut appeler la biologie des métaux, c'est-à-dire : « leur organisation intime, leurs fonctions essentielles et les transformations dont ils sont susceptibles. L'examen microscopique a permis d'acquérir des données sur la structure des métaux ; il en fait pour ainsi dire l'anatomie. Les études physiques montrent comment les propriétés telles que la résistance, la conductibilité, la dilatation, se modifient sous l'influence des agents extérieurs : c'est ce qu'on pourrait appeler la pathologie du métal » (1).

Un examen soigneux de la microstructure des rails d'acier vient de faire apercevoir comment la cristallisation de l'acier, à des températures différentes, explique les défauts constatés dans le travail des rails au laminoir (2).

Ces faits ont des corrélations qui, peu à peu, ont affermi la conviction que nous avons sous la main, dans la matière même, des ferments d'énergie puissante et appropriable. C'est l'étude de la physique moléculaire qui semble dans l'état présent le point essentiel sur lequel doivent se concentrer les attentions ; c'est de là que jaillira, un jour, la nouvelle action motrice.

Il est ainsi particulièrement intéressant d'étudier la situation et les tendances de la science moléculaire, puisque la physico-chimie, appliquée aux actions moléculaires, semble devoir diriger les temps prochains, — comme la mécanique a conduit jusqu'à présent la période de travail qui s'achève.

---

(1) U. LE VERRIER, *La métallurgie en France*, Bibliothèque scientifique contemporaine, Paris, 1894.

(2) Revue universelle des mines et de la métallurgie, Mai 1901. — *Note sur le laminage des rails, tôles et larges plats en acier*, par P. PASQUIER.

IV

Par la physique moléculaire, des clartés nouvelles se sont élevées depuis qu'une mathématique s'est introduite dans la chimie par la loi des poids, par la loi de la constance des proportions, par la loi des nombres équivalents. Le chimiste suédois Bergman avait deviné une mécanique chimique et Berthollet, dès 1803, publiait son *Essai* de statique chimique, assimilant les effets de l'affinité à ceux de la gravitation : les lois des actions chimiques se transformaient en principes mécaniques.

Il devenait évident que la constitution chimique est un mode d'enchaînement des atomes, la résultante d'actions très énergiques, presque brutales, que les atomes exercent les uns sur les autres. Ainsi, les caractères chimiques et physiques d'une substance dépendent de sa structure moléculaire.

En suivant ces indications dans les différents états des corps, une confirmation et une précision du travail moléculaires se sont admirablement manifestées.

La mise en équation de ce principe moléculaire appliqué à la théorie cinétique des gaz, a donné le nombre, le volume et la vitesse des molécules.

L'agitation de cette infinité de particules entretient donc une circulation d'énergie au sein de la matière.

Les travaux de Maxwell, de Clausius, d'Arrhénius sur l'électrolyse ont fait apparaître les ions, qui sont les éléments simples, les constituants d'une molécule dissociée par la dissolution. Les ions portent des charges électriques considérables. Des actions puissantes et le transport d'énergies violentes ont été ainsi constatés.

Plus récemment, enfin, et grâce à l'investigation que permettent les nouveaux rayons, la subdivision a pu être poussée plus loin. Nittorf a montré, par une expérience célèbre, que la cathode, — le pôle négatif, — est une source

très active de rayons et que ces rayons sont matériels et électrisés, car ils se déplacent sous l'action d'un aimant et dévient à l'approche d'un conducteur en charge. On a donc admis que les rayons cathodiques sont un faisceau ou une projection de corps extrêmement tenus, électrisés négativement et chassés par la cathode avec une vitesse qui a été calculée, mais dont nous ne pouvons nous figurer la rapidité.

Déjà, on est parvenu à régir et à modérer la vitesse des rayons cathodiques par l'action de la lumière violette.

Dans ses recherches sur les phénomènes d'électrolyse, Kohlrausch a déterminé que le coefficient de conductibilité doit être la vitesse de migration des ions.

La cohésion est devenue pour nous une forme de l'attraction.

L'affinité et l'attraction sont continuellement en lutte. Les chimistes règlent ces deux forces, ils diminuent l'une pour favoriser l'autre.

La théorie des diélectriques de Clausius et Mosatti, la thèse électro-magnétique de la lumière de Maxwell, les études de Bruhl sur les pouvoirs dispersifs moléculaires, les travaux de Joule, la thermochimie et la thermodynamique ont retrouvé les caractères d'intime similitude de toutes les formes sous lesquelles l'énergie nous apparaît.

On peut alors, à juste titre, penser que la gravitation, la cohésion, l'affinité, l'action électro-statique, la force électro-dynamique, l'action magnétique sont, comme le dit Hirn, la faculté que possèdent les particules d'éther d'exercer instantanément les unes sur les autres des forces dont la grandeur et la direction sont des fonctions de leur nombre, de leur distance et de leurs mouvements.

Graduellement, nous remontons non pas à la source même des énergies mais à la forme élémentaire de l'action effective, à l'unité des actions par lesquelles sont suscités tous les phénomènes qui ont façonné et organisé la Terre.

Nous avons la certitude que la matière n'est pas inerte. En



elle, se déploie un immense jeu de forces toujours en action ; la nature tressaille d'une quantité infinie de mouvements de concentration et d'expansion, — auxquels nous devons la lumière et la chaleur.

Les nouvelles leçons de chimie physique de Van t'Hoff et surtout les rapports au dernier Congrès de physique à Paris sont des documents essentiels et nettement indicateurs prouvant les merveilleuses sources d'énergie que les sciences découvrent dans l'existence de la matière. La physique moléculaire asservira ces surprenantes impulsions, et elles travailleront pour nous.

## V

Les grandes doctrines du siècle dernier ont assemblé des systèmes de notions concordantes, formant un tout d'une généralité inflexible et d'une simplicité qui est symbolique de l'ordre des choses dans la nature. Ces connaissances, fortement établies, resteront la base du travail scientifique et aussi de l'application industrielle. La physique et la chimie, qui dans l'ordre naturel expriment de la mécanique, — sont, dans le fait, toute la science ; et, en constituant l'industrie, elles assurent notre existence économique. Tout est du mouvement autour de nous. La mécanique, — qui est la connaissance de ces mouvements et de leurs énergies originelles, — se répand dans tous les domaines. Toutes les sciences sont devenues pour nous des applications de ses théorèmes ; et la mécanique nous montre, enfin, comment la nature est la résultante d'une infinité d'agitations coordonnées. Donc, il a fallu d'abord des notions approfondies en mécanique pour pousser plus loin le travail des laboratoires. Et, alors, ces nouvelles recherches, élémentaires et minutieuses, ont ramené au point de départ de la mécanique : à la gravitation. Nous avons retrouvé ainsi l'interprétation scientifique des adages de l'ancienne philosophie. Le principe

*omnia ubique agunt* est maintenant évident. Nous les voyons agir autour de nous, les innombrables « forces mouvantes » — comme disait l'imaginatif Salomon de Caus. La nature est peuplée de forces, et ces forces se figurent comme les êtres, qui sont uns et qui sont divers (1). C'est leur existence et leur travail qui s'agitent dans « l'éternel frémissement de l'Univers ». La télégraphie et la téléphonie sans fil sont des preuves qu'il y a germe d'énergie partout, et le monde est bien, suivant l'expression de Duns Scot ; une force en acte... Or, l'ingénieuse nécessité, — comme dit La Fontaine, — parviendra à discipliner cette force sous une forme d'énergie nouvelle, dont nous ne pouvons donner encore une définition, mais dont nous devons avoir un pressentiment par les révélations de la physique moléculaire.

Cette puissance inconnue sera asservie sous forme de moteurs simples, élémentaires et de dimensions minimales. Ce sera le nouvel outil, qui ordonnera un autre état des esprits :

---

(1) Dans la séance publique annuelle, tenue le 17 décembre 1900, par l'Académie des Sciences, à Paris, le président, M MAURICE LÉVY, parlant de *l'Évolution de la science à travers les siècles*, disait :

Il n'y a que substance et mouvement : la chaleur est un mouvement comme la lumière, comme l'électricité. C'est de ces idées cartésiennes que sortiront les théories fécondes de la lumière d'Huyghens, de Fresnel, de Maxwell, avec toutes leurs conséquences : photographie, spectroscopie, rayons cathodiques, rayons X, rayons de Becquerel, corps radiants, etc. C'est de là que sortiront aussi le principe de la conservation de l'énergie et le principe de la dissipation de l'énergie qui, avec le principe de la conservation de la matière établi par Lavoisier, sont les seules propositions universelles que nous possédions sur le mécanisme de l'univers. Elles apparaissent, en quelque sorte, immanentes. Mais elles ne le sont sans doute pas ; il n'y a rien d'immanent dans la science humaine. Toute doctrine vraie aujourd'hui en ce qu'elle n'est infirmée par aucun fait connu, sera infirmée par quelque fait nouveau que l'avenir fera apparaître. Nous ne possédons que des contacts passagers avec l'éternelle vérité ; c'est beaucoup pour les applications, c'est peu pour notre curiosité toujours déçue, toujours inassouvie. La mécanique newtonienne est à réviser parce qu'elle sépare le pondérable de l'impondérable. La chimie de Lavoisier et le principe de l'énergie font de même. Il est vraisemblable que ces divers principes se fondront en un seul dans l'énoncé duquel entreront le pondérable et l'impondérable.

et, par conséquent, une autre organisation économique. L'industrie se dispersera. Elle sera partout, puisque partout il y aura de l'énergie disponible... Au surplus, nous remarquons déjà que la massive inamovibilité de notre grosse industrie n'est plus aussi intransigeante. Les usines montrent des velléités de déplacement et même de circulation.

Dans nos régions, nous assistons en ce moment à une exode de la sidérurgie vers les rives de l'Escaut. Les ateliers et les usines quittent les anciens centres pour aller, soit vers des zones de transports plus favorables, soit vers les centres d'extraction de la matière première. De plus en plus, se suppriment les transports de la matière brute pour ne faire circuler que les produits finis. La tendance à la mobilisation des usines est un premier symptôme de ce régime futur de la réduction et de la dispersion des établissements.

Toujours est-il, que l'avenir nous promet la mise en œuvre d'une force motrice nouvelle. Nous savons maintenant qu'un temps viendra, où la machine à vapeur s'exhibera comme spécimen d'histoire industrielle, dans les musées de technologie ; alors, le combustible ne sera plus connu que dans les collections minéralogiques, où l'on conservera, parmi les échantillons, quelques beaux morceaux de houille. Et devant ces blocs noirs, un édifiant enseignement parlera des ancêtres prodigues et dépensiers que nous aurons été, et expliquera comment « ce pain de l'industrie » fut — en dégageant d'abominables fumées — l'aliment d'une période d'active civilisation. Mais, c'est lui, c'est le charbon, ajoutera le professeur, qui nous a enseigné à nous passer de lui. C'est le rôle du bon maître : devenir inutile au disciple, — a déclaré Jules Simon. Le gaspillage de la puissance calorifique de la houille aura été une erreur nécessaire, — comme les élans de la jeunesse et les belles témérités de la vingtième année sont une préparation utile dans l'acheminement vers la maturité réfléchie. « Il faut avoir été vraiment un enfant, pour devenir vraiment un homme » — a dit Dumas fils.

Ne manifestons, donc, pas de regrets sans raison.

La science nous a convaincu de l'utilité de certaines fautes qui sont des détours qu'il faut prendre pour arriver à la grande route de la vérité.

Une convention est, le plus souvent, indispensable à une première coordination entre des faits différents. Aussi, le rôle scientifique et positif de l'hypothèse (x), — employée, en quelque sorte, en manière de levier pour soulever une difficulté trop lourde, — est bien établi. Par conséquent, ne déplorons pas la période technique et sociale que nous traversons et qui a son rôle effectif.

La concordance du mode de travail et de l'affinement des esprits nous assure une condition meilleure, quand la science aura trouvé une énergie plus délicate. Alors, encore une fois, un autre outil fera d'autres esprits. L'effort brutal supprimé, le travail réparti et diffusé partout, l'homme devenu un élément conducteur, une pensée qui surveille et non plus un instrument qui peine ; et cet être promu habitera un monde très autrement outillé, chacun vivant plus seul matériellement, mais intellectuellement en relation avec le monde entier par des communications qui nous paraissent aujourd'hui du prodige. Les affaires, simplifiées par l'étendue et l'unification du marché, se feront sans les démarches et les déplacements qui encombrant notre temps, chaque demeure étant un centre de relations pratiques. On parviendra à combiner les avantages de l'association et de la vie particularisée. L'individu chez lui, dans sa famille, trouvera tous les avantages de la collectivité que nous cherchons aujourd'hui dans les agglomérations en grandes cités. L'activité, dispersée et multipliée dans toutes les régions, se répartira pour ainsi dire uniformément.

Un tel état sera sans doute de grande stabilité. Ce qui gêne et ce qui compromet notre système industriel, c'est le poids

---

(1) NAVILLE, *La logique de l'hypothèse*.

COUTTOLENG. *Discours sur l'hypothèse* prononcé devant l'Académie d'Amiens le 10 juin 1887.

du capital que représente une installation ; il faut nourrir ce capital et l'amortir. Quand un outillage et une organisation de capacité équivalente pourront se constituer sans ce grèvement préalable, la vie industrielle se dilatera dans un renouveau difficilement appréciable pour nous. La seule suppression du combustible sera une inconcevable transformation des conditions économiques de la production. Aujourd'hui, la pénurie de coke ou la plus légère fluctuation des prix de la houille se répercute sur tout, et aussi sur le budget de chacun. Or, le combustible, de plus en plus demandé, devient toujours plus difficile à extraire.

Le régime attendu sera donc l'outil pour rien ou pour presque rien, et la force motrice partout. Donc, chacun appelé au travail individuel et à la propriété sous l'une ou l'autre forme. C'est alors, que les mieux doués et les plus actifs — au profit de la généralité — dépasseront vite les indolents ; l'individualité triomphera dans cette industrialisation du monde ; en même temps, tous ou presque tous auront intérêt à la conservation, c'est-à-dire que la propriété individuelle, l'initiative privée et le respect des contrats s'affirmeront les éléments fondamentaux du progrès social.

Notre société deviendra de mieux en mieux industrielle, et nous devons comprendre ainsi la « mécanique sociale » exposée par M. Ernest Solvay dans ses *Notes sur le Productivisme et le Comptabilisme*. L'auteur, qui est un des philosophes de l'industrie, démontre très justement que l'énergie initiale de cette mécanique et le véritable mobile économique, est l'intérêt, — dont l'action doit respecter les principes modernes de liberté et de propriété (1).

Dans cette révolution calme et impérieuse de la science, il

---

(1) Il faut faire intervenir de plus en plus des machines et des capacités dans la production, de manière à offrir au travailleur toutes choses sans cesse meilleur marché et à réduire de plus en plus son temps de travail en accroissant celui de sa distraction et de son repos

E. SOLVAY. *Notes sur le Productivisme et le Comptabilisme* Bruxelles, 1900.

ne semble pas probable que l'association, sous la forme que nous lui donnons actuellement, doive persister. Obéissant aux lois de la nature et à l'exemple de la constitution de la matière, les sociétés seront des ententes d'indépendances individuelles (x). Nous avons aujourd'hui, en sciences sociales, des théories admises comme vérédiques, mais qui sont les simples résultantes d'un état d'esprit : elles sont donc temporaires et elles disparaîtront, quand le moment sera venu. Les sociologues, à l'exemple des philosophes, sont des impatients ; ils tablent sur des combinaisons incomplètes. Ici surtout, l'industrie, par sa parenté avec la vie scientifique, doit apporter un salutaire avis. L'esprit industriel ne croit pas que les problèmes sociaux puissent être résolus par les chiffres de statistiques malléables ; il n'est pas assuré que les bibliothèques doivent donner toute la connaissance de l'homme, — connaissance préliminaire à tout projet d'organisation. Danso le traitement de ces délicates questions, encore une fois, il faut la pratique. Nos usines, qui sont de grandioses entreprises avec un but unifiant le travail de tous au profit de chacun, sont, en même temps, des laboratoires de sociologie. On y fait des expériences d'organisation, on y trouve la pratique réelle de l'humanité, — en découvrant tout ce qui surgit de difficultés spontanées et de conflits agressifs dans le rapprochement et dans les oppositions des caractères et des aptitudes. On y comprend que c'est, en somme, le grand problème du travail qui entraîne toutes les questions sociales... Et alors, l'ingénieur, qui a maintenant conscience de son importante fonction humanitaire, répond, avec un calme

---

(2) RENAN, dans une conférence faite à Lagny, en 1869, disait :

« L'avenir est à la démocratie dans les choses de l'esprit comme dans toutes les autres ; il faudra compter avec tout le monde et non avec quelques classes privilégiées. Ce que l'influence démocratique favorisera uu jour, sera, j'imagine, très aristocratique... »

Il est à remarquer combien ce sentiment répond à la pensée de Tolstoï.

*Mercure de France*, juin 1901, p. 794.

averti par l'expérience : Vous cherchez des remèdes, alors que nous ne sommes pas malades. Nous ne sommes pas assez développés, voilà tout. Votre impatience ne nous donne pas le temps de résoudre d'inévitables et très naturelles difficultés. La science appliquée, qui est devenue notre vie même, a certainement la puissance nécessaire à la conduite des sociétés. Le développement scientifique sera la solution ferme et toute simple. Peut-être même, les embarras actuels proviennent-ils d'un manque de confiance dans le pouvoir scientifique... On a cru follement le dernier mot prononcé, et des téméraires ont risqué une déclaration de faillite. Alors, des esprits hâtifs ont bâti des systèmes, — comme si la phase présente était définitive; on a improvisé des solutions entières et dogmatiques (1) à une situation certainement passagère. L'homme, avec les moyens dont il dispose, et cheminant, sans un moment de répit, sur l'interminable route de l'évolution, ne doit pas avoir la présomption de faire du définitif. Il reste lié à son temps, — précisément par l'état de ses connaissances.

Il faut donc conclure que notre tâche, industriellement précisée, est, dans l'étude de la nature, la recherche des lois qui nous régissent physiquement et moralement, et qui forment notre philosophie utile. Ainsi, la science sera bien le Messie annoncé par les mathématiciens; et elle sera, par ses applications, la bienfaisante dispensatrice de tous les perfectionnements.

Condorcet, en écrivant, peu de temps avant sa mort (2), l'*Esquisse des progrès de l'Esprit humain*, prophétisait admirablement l'utilité universelle des sciences « et leur influence certaine sur la justesse générale des esprits ». Elles nous

---

(1) « La politique a ses visions idéologiques et ses superstitions; l'idolâtrie des idées a remplacé l'idolâtrie des dieux ».

HENRI DAGAN, *Superstitions politiques et phénomènes sociaux*. Paris, 1901.

(2) 1794.

guérissent des illusions syllogistiques et spéculatives, comme elles ont dissipé les frivoles et pittoresques disputes de la scolastique qui embrumait notre entendement. La philosophie doctrinale, avec un empressement maladroit et en voulant considérer de trop près des choses qu'elle ne savait pas encore manier, a terni le miroir de la vérité. Mais les générations qui arrivent à la vie laborieuse se dégagent de la métaphysique, — ce roman de l'esprit, comme disait Voltaire. Désormais, toute éducation doit avoir une base scientifique ; notre cérébralité, qui se fait claire et précise, veut, avant tout, la démonstration nette et catégorique. L'homme ne croit plus que sur preuve ; et ainsi, en déclarant sa conscience et ses scrupules, il dépouille les faux orgueils et prend possession de sa dignité affirmée par l'étude (2).

Nous apprendrons aussi, — et après combien d'erreurs, — à ne plus nous prononcer trop vite. Nous saurons attendre, — et réfléchir. Ne cueillons pas le fruit avant sa pleine maturité, — suivant le prudent et positif conseil d'Auguste Comte. Un sage nous a dit : il faut voir beaucoup, avant de comprendre un peu. Et, en réalité, le temps est un facteur indispensable à la faiblesse de notre compréhension. Mais, nous savons aussi que dans la persistance de la volonté et de l'effort, nos esprits se développeront, et graduellement notre clairvoyance pénétrera et s'étendra dans les sublimes obscurités des choses. Notre caractère se fera meilleur et compatissant dans le devoir de la résignation. Et alors, enfin, un réconfort calmera les inquiétudes de notre pensée ; car, aujourd'hui, pour qui songe et commente, le sentiment d'être devient une perplexité continue. On a rapporté que Pascal voyait toujours un abîme à côté de lui...

Voilà les grands avertissements que disent le grondement

---

(2) « Ce qui est admirable, ce n'est pas que le champ des étoiles soit si vaste, c'est que l'homme l'ait mesuré ».

ANATOLE FRANCE, *Le Jardin d'Épicure*.



des machines et le tumulte méthodique de nos usines, — à qui sait entendre.

Ainsi, apparaît, — sans conjectures abstraites, — le prévisible, comme dit M. Emile Faguet. Nous marchons vers des sociétés plus laborieuses et aussi plus clémentes, — et ces états nouveaux s'épanouiront à l'heure exacte où l'avancement des sciences appliquées, — c'est-à-dire, le travail industriel, — aura donné à la mentalité générale une forme adéquate.

Nous avançons laborieusement, et nous arriverons, si nous gardons, pour surmonter les difficultés, l'aiguillon de la liberté individuelle et en même temps cette discipline qui donne la force de l'organisation et que la nature elle-même nous enseigne.

Le développement de l'humanité nous figure une longue et opiniâtre expédition contre l'inconnu. Nous sommes entraînés par le besoin de savoir, — car la vérité est un besoin pour notre esprit. Donc, nous luttons; mais, aussi, nous nous orientons dans les étendues infinies de l'inexpliqué. Plus nous avançons, et plus nous prenons conscience des immensités de l'inconnaissable. Peu importe. Comme l'a dit Laugel, avec une généreuse résignation (1) : « le destin de l'homme est de chercher plutôt que de trouver. » Mais, dans les seuls territoires du déterminable, la Science est assez victorieuse aujourd'hui; pour proclamer qu'un jour luira où tous les hommes seront appelés à venir puiser à même l'énorme vitalité de la nature.

Au cours de cette invasion de l'inconnu, il est nécessaire, comme nous l'avons tenté, de parcourir le terrain, de relever les positions occupées et surtout de reconnaître les points faibles où doit se concentrer l'effort, et où sera donné l'assaut pour conquérir tout ce qui peut nous être départi de justice et de contentement.

---

(1) LAUGEL, *Les problèmes de la nature*, 1864.

Telle est la fonction humanitaire du travail, — qui est solidaire et fraternel.

Au Moyen-âge, le Grand Œuvre du faux savoir alchimique était de faire un or illusoire, dans les temps qui approchent, l'œuvre de la Science sincère sera de distribuer le bonheur (1).

J. VAN DRUNEN.



---

(1) BJÖRNSTJERNE BJÖRNSSON, *Au-delà des forces humaines* Acte IV. Scène 4:  
*Credo*. Lutter contre le désespoir des masses. .  
*Rachel*. Mais, comment y remédier ?  
*Credo*. Par les inventions !  
*Spera*. C'est le seul moyen! ..En procurant aux pauvres la vie à meilleur marché et en la leur rendant plus facile.

A LA MÉMOIRE DE  
MONSIEUR ALFRED SÉRÉSIA

Professeur ordinaire à la Faculté de Droit de Gand.

Chevalier de l'Ordre de Léopold.

Membre honoraire de la Société Générale des Etudiants libéraux

Membre protecteur de la Maison des Etudiants.

*décédé le 14 décembre 1901, à l'âge de 58 ans,*

—

Une perte irréparable plonge l'Université toute entière dans le deuil. Monsieur Alfred Seresia est mort, emporté après quelques jours de maladie à peine, alors qu'il avait conquis à l'Université une place prépondérante.

D'autres ont dit sur la tombe de notre regretté professeur les grandes qualités de cœur et d'esprit du Maître illustre que nous pleurons.

Mais Monsieur Seresia n'était pas seulement pour nous un professeur excellent, un savant jurisconsulte ; c'était un Maître respecté dont nous étions fiers d'être les disciples.

Son enseignement était marqué au coin d'un esprit profondément libéral. Dédaigneux de l'opinion généralement admise, il s'efforçait d'établir la science sur le raisonnement

seul et aucun jugement n'échappait à sa critique puissante et essentiellement logique.

Sa science remarquable qui faisait de lui une autorité en matière de Droit, il semblait ne l'avoir acquise que pour la répandre à son tour et tous ses efforts tendaient à en faire profiter ses élèves.

Et sa vie, toute d'intelligence et de travail, si brusquement interrompue par la mort impitoyable restera à jamais dans notre souvenir comme un exemple admirable d'élévation d'esprit et de noblesse de caractère.





# Nos Portraits

---

Monsieur H. LÉBOUCQ

Professeur ordinaire à la Faculté de Médecine de Gand.

Nous dédions cette année notre Almanach à l'une des personnalités les plus aimées de notre Université.

Nous sommes heureux de trouver ainsi l'occasion de dire à Monsieur Leboucq les sentiments d'admiration et de reconnaissance que nous éprouvons à l'égard du professeur et la respectueuse sympathie que nous ressentons pour l'ami dévoué des Etudiants Libéraux.

Après avoir fait de brillantes études à notre Université même, Monsieur Leboucq conquiert successivement les diplômes de Docteur en médecine, chirurgie et accouchements, de Docteur en sciences et enfin celui de Docteur spécial en sciences physiologiques.

Monsieur Leboucq ne tarda pas à faire partie du corps enseignant de cette Université dont il fut un des élèves les plus remarquables.

Nommé d'abord prosecteur du cours d'anatomie, il fut, après la mort de Monsieur le professeur Van Wetter, chargé de donner à son tour ces cours d'anatomie dont il est actuellement encore le titulaire.

Monsieur Leboucq est, par excellence le type du professeur d'anatomie. Ses cours, donnés d'une façon magistrale ont une réputation bien méritée, car ils brillent non seulement par la clarté de l'exposition et la science du professeur, mais ils ont ce rare mérite d'être accompagnés de dessins artistiques qui en facilitent singulièrement l'étude.

Monsieur Leboucq est d'une modestie et d'une bonté extrêmes et tous ses élèves se plaisent à reconnaître avec quelle bienveillance il les dirige parmi les difficultés que leur suscitent les premières dissections et avec quelle obligeance il se met à leur disposition pour leur donner et leur redonner les mêmes explications.

Au point de vue scientifique aussi, l'Université peut être fière de le compter parmi ses professeurs.

Monsieur Leboucq fait partie de cette grande école allemande grâce à laquelle les études biologiques et anatomiques ont pris une direction toute nouvelle et un développement considérable.

Après s'être occupé d'abord spécialement de l'histologie, il s'est attaché ensuite à l'anatomie

pathologique et à l'anatomie comparée, surtout à l'ostéologie et parmi ses mémoires, recueillis avec empressement dans les revues de différents pays et surtout d'Allemagne, il convient de citer ses *Recherches sur la formation des globules sanguins*, ses ouvrages sur l'*Ossification*, sur le *Mode de disparition de la corde dorsale chez les mammifères* — et en anatomie comparée, une suite de travaux sur *La Morphologie du Carpe et du Tarse dans toute la série des mammifères*.

Tels sont les titres de quelques unes des innombrables études dues à Monsieur Leboucq.

L'Académie royale de Médecine de Belgique l'a choisi comme membre effectif et en 1890 le Roi le nomma Chevalier de son ordre.

Malgré les exigences du professorat, Monsieur Leboucq assume avec un rare mérite les délicates fonctions de médecin-légiste, et ici de nouveau son talent d'artiste contribue puissamment à faciliter à la justice, l'accomplissement de sa tâche.

Cependant toutes ses occupations ne l'empêchent pas de s'intéresser aux Etudiants.

C'est avec un zèle et un dévouement admirable qu'il s'est consacré à l'œuvre de l'« Union des Anciens Etudiants » et qu'il remplit dans cette société le poste de trésorier perpétuel. Grâce à lui la Maison des Etudiants jouit annuellement d'un généreux subside, sans lequel l'existence de notre institution deviendrait bien précaire.

Enfin, jamais Monsieur Leboucq n'a décliné







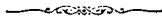


ANVERS IMP. G. MEYER.



l'invitation que nous lui faisons à prendre part à nos festivités. Il fait partie de ce noyau de professeurs que nous sommes fiers de voir s'associer à nous dans toutes nos manifestations et nous l'en remercions bien sincèrement.

Tel est l'homme qui sous des dehors simples et modestes, cache les plus grandes qualités de cœur et d'esprit. Nous sommes heureux de pouvoir lui rendre ici un faible hommage de notre profonde gratitude et notre bonheur se double de l'espoir que nous avons de le voir longtemps encore parmi nous.



## M. A. MACQUET

Directeur de l'Ecole des Mines de Mons

Il nous est particulièrement agréable, en cette occasion, de rendre un sincère hommage à l'une des personnalités les plus sympathiques et les plus talentueuses de l'Enseignement supérieur : j'ai nommé Monsieur A. Macquet.

Après avoir fait des études remarquables à l'Université de Liège, où il fut président de la Société des Etudiants libéraux, Monsieur Macquet débuta dans la carrière professorale à l'Ecole des Mines de Mons, qui, à cette époque, était encore à l'état embryonnaire.

Il y professa, pendant quelques années, le cours

de physique industrielle. Précis et méthodique, d'une grande clarté dans l'exposition, il sut donner à son cours un attrait tout particulier en simplifiant les difficultés de la matière tout en ne négligeant aucun des points de détail, si importants dans une science essentiellement pratique.

Ces grandes qualités, jointes à un esprit foncièrement large et généreux, lui conquirent rapidement chez ses élèves une attention soutenue et une estime réelle et bien justifiée.

Sa brillante réputation de professeur, la sympathie unanime dont il jouissait, le désignèrent naturellement pour remplacer Monsieur Devillez comme Directeur de l'Ecole des Mines. Celle-ci, qui avait végété pendant quelques temps prit, grâce à son autorité, un essor considérable et devint rapidement l'un des établissements les plus florissants du pays.

Travailleur infatigable, ne reculant devant aucune difficulté, devant aucun sacrifice pour mener à bien l'œuvre qu'il dirige avec tant de compétence, Monsieur Macquet s'occupe non seulement de la partie administrative, mais il s'est appliqué aussi à des créations nouvelles ; et c'est lui qui a institué la chaire d'électricité dont il est actuellement encore le titulaire.

Au surplus il a su s'entourer des professeurs les plus éminents et nous pouvons affirmer devoir à lui seul la prospérité, toujours croissante, de notre institut.

Très apprécié, comme de juste, par ses élèves,

Monsieur Macquet ne cache pas ses opinions politiques et affirme catégoriquement ses idées. Pour des motifs indépendants de sa volonté, il dut, l'année dernière, donner sa démission de président d'honneur de la Société des Etudiants libéraux, mais il reste et restera toujours de tout cœur avec nous.

Aussi le prions nous, en lui dédiant cet annuaire, d'accepter nos remerciements les plus sincères pour l'appui bienveillant qu'il nous a toujours prêté, pour le dévouement qu'il montre en toute circonstance à la cause estudiantine et pour le zèle infatigable avec lequel il dirige notre Ecole des Mines dans une voie toute de progrès et de prospérité.





# **Société Générale des Etudiants Libéraux**

DE L'UNIVERSITÉ DE GAND

Fondée le 17 décembre 1875

---

## **STATUTS & RÈGLEMENT**

Révisés en séance générale du 13 janvier 1902.

---

### **STATUTS**

ARTICLE PREMIER. — Une association est constituée sous le nom de Société générale des Etudiants libéraux de l'Université de Gand.

ART. 2. — Elle a pour but :

A) de grouper les étudiants qui acceptent les principes du libéralisme ; de leur faciliter l'étude du programme libéral et de leur permettre une action politique commune.

B) Elle a pour but conjointement d'établir entre ses membres des relations fraternelles.

ART. 3. — Ses moyens d'action sont :

A) 1<sup>o</sup> l'organisation de conférences politiques par

des personnalités en vue ; de causeries par les membres de la société — l'abonnement à des journaux et revues politiques — la création d'une bibliothèque de politique et de sociologie.

2° la contribution à la propagande générale du parti par la participation aux manifestations libérales, l'organisation de conférences populaires, etc.

B) L'établissement d'un lieu de réunion permanent.

L'organisation de tonneaux, concerts, bals, représentations théâtrales et fêtes de toute nature.

La création d'une bibliothèque littéraire et artistique.

ART. 4. -- L'assemblée générale est souveraine dans la limite de ces statuts et règlement.

---

## RÈGLEMENT

### CHAPITRE I. — Des membres.

ARTICLE PREMIER. — La Société se compose :

1° de membres effectifs ; 2° de membres honoraires ; 3° de membres d'honneur ; 4° de membres correspondants.

#### SECTION I. — Des membres effectifs.

ART. 2. — Les étudiants libéraux inscrits au rôle de l'Université de Gand peuvent seuls être reçus et appartenir comme membres effectifs à la Société.

ART. 3. — Tout étudiant voulant faire partie de la



Société doit signer le registre de présentation déposé au local. Cette signature implique adhésion aux présents statuts et engagement de se soumettre au règlement de la Société.

ART. 4. — Tout étudiant présenté, est agréé au ballottage par le comité dans les 8 jours de la présentation.

ART. 5. — Tout membre n'ayant pas donné sa démission avant le 15 novembre sera considéré comme faisant encore partie de la Société pour l'année académique courante et sera inscrit d'office par le secrétaire sur la liste des membres.

ART. 6. — Les membres effectifs ont seuls le droit d'introduire des étrangers, de voter dans les assemblées générales, de faire partie du Comité et de demander communication des procès-verbaux.

## SECTION II. — Des membres honoraires.

ART. 7. — Sont membres honoraires de droit les anciens étudiants de Gand ayant fait partie de la Société jusqu'à leur sortie de l'Université.

ART. 8. — Les étudiants qui ont quitté l'Université avant la création de la Société peuvent être reçus comme membres honoraires; toutefois la commission les soumettra préalablement au ballottage.

ART. 9. — Les membres honoraires ont les mêmes droits que les membres effectifs, sauf les restrictions résultant de l'art. 6.

ART. 10. — Ils payent une seule fois une cotisation de 10 francs.

Seront cependant dispensés de cette cotisation, ceux qui réunissant toutes les autres conditions pour être

membres honoraires, se seront fait inscrire à l'Union des Anciens Etudiants de l'Université de Gand.

### SECTION III. — Des membres d'honneur.

ART. 11.— Le titre de membre d'honneur sera conféré, sur la proposition du comité par l'assemblée générale, aux personnes qui ont bien mérité de la Société. Le nom des membres d'honneur sera inscrit sur un tableau spécial affiché au local.

### SECTION IV. — Des membres correspondants.

ART. 12. — Le titre de membre correspondant pourra être conféré par le comité aux étudiants étrangers qui en feront la demande.

## CHAPITRE II. — Des étrangers.

ART. 13.— Tout étranger sera admis au local sur la présentation d'un membre et inscrit sur un registre spécial.

ART. 14.— Toutefois l'entrée du local est interdite :  
1<sup>o</sup> aux dames sauf autorisation de l'assemblée ou du comité en cas d'urgence ; 2<sup>o</sup> aux étudiants de l'Université de Gand qui ne font pas partie de la société. Exceptionnellement le local sera accessible librement aux étudiants nouvellement inscrits au rôle jusqu'au 15 novembre.

ART. 15. — Les personnes étrangères à la Société ne peuvent assister aux assemblées générales ni aux séances du comité si elles n'y ont été autorisées ou invitées par l'assemblée ou le comité suivant la réunion dont il s'agit.

Les commissaires seuls sont chargés de l'exécution de cet article.

ART. 16. — Chaque membre est responsable des actes des personnes qu'il a introduites.

### CHAPITRE III. — Des Cotisations.

ART. 17. — La cotisation est fixée à 12 francs payables par anticipation en 3 termes, le 1<sup>er</sup> de 5 frs, le 2<sup>e</sup> de 4 frs et le 3<sup>e</sup> de 3 francs, payables respectivement dans la quinzaine qui suit les vacances de Toussaint, Noël et Pâques.

ART. 18. — Les paiements se font au local aux heures désignées par le Trésorier. Le tableau en sera affiché aux valves du local et de l'Université. A l'expiration de la quinzaine, les cotisations seront perçues à domicile aux frais du retardataire.

ART. 19. — Les noms des membres dont les quittances reviendront impayées seront affichés aux valves du local pendant un mois. Ce délai expiré, le comité, après un dernier avertissement, pourra prononcer l'exclusion de la Société contre les retardataires. L'exclusion sera affichée pendant 15 jours.

ART. 20. — Tout membre qui aura cessé de faire partie de la Société ne pourra y rentrer que moyennant un droit de rentrée de 5 francs.

### CHAPITRE IV. — De l'Administration.

#### SECTION I. — Du Comité.

ART. 21. — Le Comité est composé d'un président, d'un vice-président et de 11 membres choisis directement par l'assemblée.

ART. 21. — Les candidats à la présidence et à la vice-

présidence doivent être présentés par vingt membres effectifs au moins ; les candidats au Comité, par dix membres effectifs au moins.

Les listes de présentation doivent parvenir au bureau 24 heures avant l'élection.

ART. 23. — Le Comité est renouvelé tous les ans dans la première quinzaine de Juin. Les membres sortants sont rééligibles.

ART. 24. — Le nouveau Comité entre en fonction immédiatement après la séance de l'élection.

ART. 25. — Les cahiers de procès-verbaux, la correspondance et tous autres papiers et livres du Comité sortant, seront remis au nouveau Comité, dès son entrée en fonction.

L'ancien Comité sera tenu en outre de donner tous les renseignements nécessaires pour la reprise et la continuation de sa gestion.

ART. 26. — Le nouveau Comité, à son entrée en charge, accepte de droit les charges et obligations contractées par l'ancien.

ART. 27. — Le Comité choisit dans son sein un secrétaire, un secrétaire-adjoint, un trésorier, un trésorier-adjoint, un porte-drapeau, un bibliothécaire, un bibliothécaire-adjoint et un archiviste.

Le Comité désigne en outre deux de ses membres qui s'occuperont respectivement et sous leur responsabilité de l'organisation des conférences et de l'organisation des tonneaux-concerts.

ART. 28. — Les commissaires ont à tour de rôle la surveillance du local pendant une semaine ; le commissaire de semaine vérifie le registre des étrangers.

ART. 29. — Le Comité a pour mission :

1<sup>o</sup> de veiller à l'observation des statuts et à la mise en œuvre des moyens d'action qui y sont indiqués ; de veiller à l'application du présent règlement.

2<sup>o</sup> d'exécuter le budget et les décisions de l'assemblée générale ;

3<sup>o</sup> de veiller au maintien du bon ordre dans le local de la Société ;

4<sup>o</sup> de faire exécuter tous les travaux nécessaires à l'appropriation ou à l'entretien du local ;

5<sup>o</sup> de pourvoir à tous les actes de l'administration ordinaire.

ART. 30. — Les devoirs des commissaires et les attributions propres à chacun d'eux, qui ne sont pas déterminés par le présent règlement, seront développés et réglés par un règlement d'ordre intérieur, élaboré par le Comité et communiqué à l'assemblée.

ART. 31. — Tout commissaire démissionnaire sera remplacé dans la quinzaine ; le Comité convoquera à cet effet une assemblée générale.

Si un commissaire donne sa démission dans le courant de l'année, cette démission sera soumise au Comité.

ART. 32. — Le commissaire qui s'absente des séances du Comité à trois reprises consécutives, sans se faire excuser ou sans excuse suffisante, sera rayé d'office du Comité. L'élection de son remplaçant ne pourra avoir lieu que 8 jours au moins après qu'il aura reçu du Comité notification écrite de sa démission.

Il fera valoir avant le vote les observations qu'il aurait à présenter ; dans ce cas, l'assemblée avant de passer à l'élection, se prononcera sur le maintien de l'exclusion.

ART. 33. — Le commissaire ne remplissant pas ponctuellement ses fonctions, pourra faire l'objet d'une plainte du Comité auprès de l'assemblée ; celle-ci pourra prononcer contre le commissaire visé, soit le blâme, soit l'exclusion du Comité.

ART. 34. — Les séances du comité sont publiques ; toutefois le Comité, s'il le juge convenable, peut décréter le huis clos à la majorité des deux tiers des membres présents. Toute question personnelle est traitée à huis clos.

ART. 35. — Le Comité aura une séance hebdomadaire. Il pourra être convoqué en séance extraordinaire par le président ou le secrétaire à son défaut.

ART. 36. — Le Comité ne peut prendre aucune décision si la majorité de ses membres n'est pas présente.

Dans tous les cas, les membres présents à la 3<sup>e</sup> réunion, pourront prendre une décision quel que soit leur nombre.

ART. 37. — Toute résolution est prise à la majorité des votants. En cas de parité de voix, le président a voix prépondérante.

ART. 38. — La commission décide au scrutin secret et à la majorité des deux tiers des votants, s'il y a lieu de demander l'exclusion d'un membre à l'assemblée générale ; le Comité doit entendre, au préalable, les explications que le membre visé voudrait présenter.

ART. 39. — Le Comité lui adressera la plainte qu'il aura formée contre lui, huit jours au moins avant la séance fixée, pour l'entendre et pour statuer.

ART. 40. — Si pendant les vacances il se présente des affaires urgentes, les commissaires qui se trouvent en ville,

pourront prendre des décisions, sauf à les faire approuver par la commission dès qu'elle sera en nombre.

## SECTION II. — Du Président et du Vice-Président.

ART. 41. — Le président convoque la commission et les assemblées générales.

Il a la police des assemblées, accorde ou retire la parole, signe les procès-verbaux de délibérations, les mandats et tous les autres actes. Il est de droit premier scrutateur.

Le président aura le droit de permettre l'entrée du local aux étudiants étrangers se présentant en corps, sans remplir les formalités prévues par l'art. 13.

ART. 42. — L'assemblée générale a seule le droit de voter un blâme ou une motion quelconque relative à la conduite du président.

ART. 43. — Le président parle de droit au nom de la Société.

ART. 44. — Le vice-président remplace le président en cas d'absence ou par délégation.

ART. 45. — Si le président et le vice-président manquent à la séance, le plus âgé des membres présents de la commission présidera de droit l'assemblée.

## SECTION III. — De la Section des Conférences et de la Section des Fêtes

ART. 46. — Les membres du Comité désignés pour organiser les conférences et les tonneaux, concerts, par application de l'art. 27, pourront s'adjoindre les commissaires dont ils jugeront le concours utile.

Sur avis conforme du Comité, ils pourront faire appel

également, à des membres de l'assemblée pour exécuter leurs projets, de concert avec eux.

ART. 47. — Les groupements ainsi formés prendront le nom de Section des Conférences et Section des Fêtes.

Un même commissaire ne pourra être désigné contre son gré, pour appartenir aux deux sections à la fois.

ART. 48. — La Section des Conférences choisira et classera les sujets de celles-ci, de telle sorte qu'ils formeront un aperçu du programme libéral actuel.

Elle organisera en outre des causeries données par les membres de la société ; dans celles-ci seront analysés régulièrement les projets de lois les plus importants, déposés sur le bureau des Chambres ou votés par elles.

#### SECTION IV. — Des Secrétaires.

ART. 49. — Le premier secrétaire est chargé de la correspondance ; il rédige le texte des convocations, annonces et publications à faire au nom de la Société ; les rapports présentés à l'assemblée par la commission et les procès-verbaux des assemblées, Il a la signature des actes qui le concernent.

Il est de droit second scrutateur.

ART. 50. — Le secrétaire-adjoint rédige les procès-verbaux des séances du comité ; il est chargé de l'envoi des convocations à domicile ; il dépose ad valvas, les convocations par voie d'affiches.

En cas de vote au scrutin, il est tenu de délivrer des bulletins de vote à tous les membres.

Il remplace le premier secrétaire en cas d'absence de celui-ci.

ART. 51. — Le secrétaire-adjoint absent ou faisant



fonction de premier secrétaire, sera remplacé par le plus jeune des membres du comité. Si les deux secrétaires viennent à manquer, les deux plus jeunes les remplacent.

SECTION V. — Du Trésorier.

ART. 52. — Le trésorier tient les registres de la comptabilité. Il est chargé d'effectuer les recettes et d'acquitter les dépenses portées au budget et autorisées par le Comité.

ART. 53. — Aucune commande ne pourra être faite, aucun engagement entraînant des dépenses ne pourra être pris au nom de la Société, s'ils ne sont inscrits en double sur un registre à souches, appelé « Livre des dépenses ».

Le bon de commande remis au tiers fournisseur et le talon adhérent au registre doivent être signés par le président et le trésorier. Aucune note ne sera acceptée si elle n'est accompagnée du bon de commande.

ART. 54. — Tout engagement pris dans d'autres formes, restera à la charge de la personne qui aura contracté. S'il y a eu urgence, cette personne pourra se décharger en réclamant à la prochaine séance du comité, l'exécution des formalités omises.

ART. 55. — Le trésorier justifie des dépenses par la remise des pièces acquittées ; il est comptable de toutes les recettes décrétées ; il doit justifier, pièces à l'appui, des sommes qu'il n'a pu recouvrer.

ART. 56. — A la fin de chaque mois, le trésorier est tenu de présenter au comité un état de la situation de la caisse et de faire vérifier et approuver ses comptes par le président et le vice-président.

ART. 57. — Le même contrôle pourra s'effectuer en tout temps sur demande du président et de trois membres de la commission.

ART. 58. — Le rapport mensuel du trésorier sur l'état de la caisse, doit être affiché au local.

A la fin de l'année, le trésorier doit rendre compte de sa gestion en assemblée générale.

ART. 59. — Il doit élaborer et faire approuver par le Comité les projets de budget et de compte de fin d'année. Ces projets seront respectivement affichés au local dès le 1<sup>er</sup> novembre et dès le 1<sup>er</sup> juin. Ils seront discutés et votés avant le 15 novembre et le 15 juin.

Le vote et la discussion de ces projets ne pourront avoir lieu toutefois qu'une semaine après l'affichage prévu au § précédent.

ART. 60. — Le budget et le bilan approuvés resteront affichés pendant un mois après le vote.

ART. 61. — Le trésorier-adjoint écrit les quittances des cotisations. Il aide le trésorier dans sa besogne, sur sa réquisition. Il le remplace, lorsqu'il est absent ou empêché.

#### SECTION VI. — Des Bibliothécaires.

ART. 62. — Le bibliothécaire assumé le service de la bibliothèque : il veille à la conservation des livres et les délivre en lecture.

ART. 63. — A son entrée en charge il fait l'inventaire des livres existants. Cet inventaire vérifié par deux membres du Comité le rend responsable des livres qui s'y trouvent mentionnés.

ART. 64. — Il ne sera jamais délivré qu'un seul livre à la fois et moyennant reçu dûment signé. Aucun autre

livre ne pourra être obtenu avant la restitution du premier.

ART. 65. — Les livres ne pourront être gardés en lecture pendant plus de trois semaines. Si, ce délai expiré, ils n'ont pas été remis au bibliothécaire, celui-ci après avertissement, remplacera le volume emprunté aux frais du détenteur.

ART. 66. — Le bibliothécaire se tiendra à la disposition des membres deux fois par semaine au moins. Les jours et heures fixés seront affichés en permanence aux valves du local.

ART. 67. — Avant de remettre sa charge, le bibliothécaire est tenu de faire rentrer tous les livres donnés en lecture. Il justifiera de la présence de tous les livres renseignés dans l'inventaire dressé au début de l'année.

ART. 68. — Le bibliothécaire-adjoint aide le bibliothécaire à dresser l'inventaire de la bibliothèque.

A défaut du bibliothécaire, il peut être chargé par celui-ci, de délivrer les livres en lecture.

ART. 69. — Il est chargé de la surveillance des journaux et des brochures déposés en lecture au local.

ART. 70. — Avant d'être emportées du local, les publications quotidiennes devront y avoir séjourné pendant 8 jours au moins ; les publications hebdomadaires pendant 15 jours et les publications mensuelles pendant un mois.

ART. 71. — Le Comité désignera les publications qui devront être recueillies et versées à la bibliothèque. Le bibliothécaire-adjoint sera chargé de ce service.

## SECTION VII. — Du Drapeau et du Porte-Drapeau.

ART. 72. — Le drapeau doit assister aux cérémonies

d'enterrement des professeurs de l'Université et des membres de la Société.

Exceptionnellement et pour motifs spéciaux, le Comité pourra proposer à l'assemblée l'abstention du drapeau.

ART. 73. — Hors ce cas, l'assemblée générale détermine seul les circonstances comportant la présence du drapeau.

En cas d'urgence, ou pendant les vacances, le Comité en décidera, en se référant aux précédents. Il agira sous sa responsabilité.

ART. 74. — La garde et le soin du drapeau sont confiés au porte-drapeau qui en est responsable. Le drapeau et ses accessoires seront déposés au local en un endroit clos dont le porte-drapeau possédera seul la clef.

ART. 75. — En cas d'absence même momentanée, celui-ci remettra la dite clef à un membre du Comité qui assumera de ce chef la même responsabilité.

## CHAPITRE V. — Des assemblées générales.

ART. 76. — Les membres de la société seront convoqués en assemblée générale chaque fois que le Comité le jugera nécessaire. Celui-ci est tenu de convoquer une assemblée sur une demande motivée signée de vingt membres effectifs.

ART. 77. — La convocation doit être faite au moins 2 jours à l'avance sauf les cas d'urgence. Pour l'élection du Comité elle sera faite 8 jours à l'avance.

ART. 76. — L'assemblée générale dûment convoquée ne peut prendre une décision que si le cinquième des membres au moins est présent.

Par dérogation à cette disposition la présence du tiers des membres est nécessaire pour réviser le règlement,

pour voter le budget et pour statuer sur l'exclusion d'un membre. L'assemblée convoquée une seconde fois peut prendre toute décision, quelque soit le nombre des membres présents.

ART. 77. — L'assemblée ne peut statuer que sur les points inscrits à l'ordre du jour. Celui-ci sera affiché au local dans tout son développement, deux jours francs avant la séance.

Il pourra être dérogé à cette disposition lorsque l'urgence aura été déclarée par un vote de l'assemblée.

ART. 78. — Lorsqu'une question mise en discussion, fera l'objet de plusieurs ordres du jour, la séance sera suspendue momentanément après la clôture de la discussion et avant le vote. Dans l'intervalle les différents ordres du jour seront déposés et affichés.

A la reprise de la séance, la parole est donnée une seule et dernière fois à chaque promoteur d'un ordre du jour en finissant par celui dont la proposition est la plus radicale : l'ordre du jour pur et simple est toujours considéré comme tel.

ART. 79. — L'ordre du jour le plus radical a la priorité du vote.

ART. 80. — Les motions de blâme et les exclusions sont prononcées par l'assemblée seule qui statue sur rapport du Comité.

Les exclusions ne peuvent être prononcées qu'à la majorité des  $\frac{2}{3}$  des votants.

ART. 81. — L'assemblée seule décide des dépenses à faire en dehors du budget, hormis le cas où la dépense est imposée par le présent règlement.

ART. 82. — Le vote se fait personnellement ; il est

public ou secret. Le vote public se fait par assis et levé, par division de l'assemblée ou par appel nominal.

Le vote secret se fait au scrutin.

ART. 83. — Les élections — à moins que l'acclamation n'ait été décidée à l'unanimité — se font au scrutin.

Dans les autres cas, le comité, ou l'assemblée si elle en manifeste la volonté, décide du système de votation à employer. Toutefois l'appel nominal peut être exigé par un seul membre.

ART. 84. — Quand le vote se fait au scrutin chaque membre, à l'appel de son nom, dépose entre les mains du président, son bulletin fermé. Il est fait un second appel pour les membres n'ayant pas répondu au premier.

ART. 85. — Le secrétaire-adjoint et l'un des scrutateurs prennent chacun une liste du nombre des votants et constatent pendant le dépouillement le nombre des suffrages obtenus.

ART. 86. — Si le nombre des bulletins est plus grand que celui des votants, le vote est annulé.

ART. 87. — Sont nuls les bulletins dans lesquels le votant se fait connaître. Dans le ballottage d'une proposition, sont nuls également les bulletins portant autre chose que oui ou non. La majorité est fixée d'après le nombre de bulletins valables ; les bulletins blancs n'entrent pas en ligne de compte.

ART. 88. — En cas d'élection, sont valables, les bulletins contenant moins de noms que de candidats à élire. Tout bulletin qui en contient davantage est nul.

ART. 89. — Toute proposition pour être adoptée, tout candidat pour être élu, doit réunir la majorité absolue des voix.

ART. 90. — Si des candidats n'ont pas obtenu au premier tour de scrutin la majorité exigée, il y a un scrutin de ballottage entre ceux qui ont obtenu le plus de voix. Le nombre des candidats admis au ballottage étant le double de celui des mandats à conférer. Les suffrages ne pourront être donnés qu'à ces candidats ; ils sont élus à la pluralité des voix.

ART. 91. — Si deux ou plusieurs candidats réunissent au second tour de scrutiu le même nombre de voix, celui qui en a obtenu le plus au premier tour de scrutin est élu.

ART. 92. — Les membres du bureau rédigent séance tenante le procès-verbal du vote ou de l'élection. Immédiatement après les bulletins sont détruits.

ART. 93. — Avant de procéder à une élection ou au ballottage d'une proposition le président donne lecture des dispositions qui concernent cette opération.

## CHAPITRE VI. — Mesures d'ordre intérieur

ART. 94. — Toute personne qui emporte du local et sans autorisation un objet appartenant à la société verra cet objet remplacé à ses frais d'office ; de même toute personne commettant des dégâts, supportera les frais de réparation.

Elles seront passibles en outre du blâme ou de l'exclusion prononcés par l'assemblée sur la proposition du comité.

ART. 95. — Toute personne qui, au local de la société, aura adressé à un membre effectif ou honoraire, ou à un étranger des propos outrageants, des menaces par gestes ou paroles, se sera livré à desvoies de fait, ou aura commis des désordres quelconques, sera passible du blâme ou de l'exclusion.

ART. 96. — Les jeux de hasard proscrits par la loi sont interdits au local.

ART. 97. — On ne pourra exposer au local aucune affiche sans le consentement d'un commissaire, qui par là même en est responsable.

ART. 98. — Aucun chanteur ni artiste quelconque ne pourra se faire entendre au local de la société sans l'autorisation d'un commissaire.

ART. 99. — En l'absence des commissaires tout membre de la société a le droit de constater ou de réprimer les infractions au présent règlement.

## CHAPITRE VII. — Dispositions générales

ART. 100. — Le présent règlement est obligatoire pour tous les membres de la société, tant honoraires qu'effectifs, ainsi que pour les étrangers fréquentant le local. Tous sont censés le connaître.

ART. 101. — Les présents règlement et statuts seront affichés au local en permanence.

Les présents statuts et règlement ont été adoptés en assemblée générale spécialement convoquée à cet effet, le 13 janvier 1902.

(Signé) *Le Président,*

H. BOLLE.

A. LEMAIRE, E. LEQUEUX, V. RIGIDIOTTI, P. WILLAME,  
J. LEFÈVRE, J. MONARD, A. MOLITOR, J. COLINET, L. DUPONT,  
M. LASALLE, L. OUNGRE, M. DE GEYNST, A. DEVIGNE,  
E. VANDERSTEGEN, P. MARTIN, R. KÉON, CNAPELINCKX.





## Compte-rendu des Fêtes universitaires de l'année

—

### *A Nancy*

—

Quelques jours avant les vacances de Pâques dernières, nous recevions à la Société Générale des Etudiants Libéraux de Gand une invitation à prendre part aux fêtes organisées les 9, 10, 11, 12 et 13 avril, à Nancy, par la Société Générale des Etudiants, à l'occasion du 39<sup>m<sup>e</sup></sup> Congrès des Sociétés savantes.

Le comité de notre Générale, pressé par le temps, me nomma délégué officiel. Je partis seul de Gand le mercredi 10 avril dans la soirée, pour prendre à Bruxelles l'express Ostende-Bâle à 1 heure du matin.

Ayant deux heures à passer à Bruxelles, je me dirigeai vers les « Trois Suisses ».

J'y rencontrai, par le plus grand des hasards, quelques camarades gantois: Achille Bijl, Pierre Beyart, Votquenne, L. Dupont, E. André. Ils m'interrogent, je leur raconte que je pars pour Nancy, je leur montre le programme et leur vante les beautés du voyage; tout-à-coup Pierre s'écrie: Maurice, je m'en fiche de ce que l'on dira à Tubize, mais je t'accompagne; à peine a-t-il fini sa phrase

qu'Achille, Votquenne, Dupont et André s'écrient à l'unisson : nous partons avec vous. Aussitôt nous commandons des demis que nous vidons à fond en criant vive Nancy et vive Gand et je cours à la gare, lancer le télégramme suivant : « Arriverons demain, jeudi, à six gantois, à 4 h. 30 de l'après-midi. » La décision avait été si spontanée que bientôt de plus en plus convaincus de la nécessité du voyage nous disons : « Eh bien, oui, il nous faut aller à Nancy, on nous a invité, il est de notre devoir de nous y rendre, nous avons à entretenir les bonnes relations entre les diverses branches de la grande famille universitaire, etc., etc... »

Le trajet, très long, nous parut d'autant plus interminable qu'il faisait un temps détestable, le train s'arrêtait à toutes les stations (et je vous assure qu'il y en a bien une quarantaine). Enfin, sales, mal peignés, fatigués, nous arrivâmes à destination.

Nos camarades de Nancy étaient venus en grand nombre nous attendre à la gare, aussi lorsqu'ils nous aperçurent, ce furent des cris enthousiastes de vive Gand, vive la Belgique ; le camarade Pister entouré du comité vint à nous pour nous souhaiter la bienvenue, les présentations eurent lieu et de suite nous sentîmes que nous nous trouvions au milieu d'amis, ayant cette amabilité et cette gaieté françaises si caractéristiques. Le comité organisateur des fêtes avait désigné deux de ses membres pour nous servir de guides, ceux-ci nous conduisirent au « lycée » pour nous permettre de nous rafraîchir.

On nous y avait réservé un immense dortoir que nous partageâmes avec les délégués de l'Université de Lausanne... et un membre du Congrès qui y avait également fixé ses pénates.

Lorsque nous fûmes débarbouillés, nos guides vinrent nous reprendre (1) pour nous conduire au local de l'Association Générale des Etudiants de Nancy. Traversant les rues de la partie nouvellement construite de Nancy, qui est vraiment jolie et bien moderne, nous pûmes constater qu'un grand nombre de maisons était pavoisées. La ville, très animée, nous a laissé une excellente impression, l'aspect de la place Stanislas, où se trouve le vaste local de l'Association des Etudiants était féerique. La mairie à gauche, le théâtre et la maison des étudiants à droite étaient pavoisés et le soir illuminés, les drapeaux flottaient à toutes les fenêtres. Nous pûmes admirer les splendides grilles en fer forgé à l'entrée de la place et au fond la fontaine de Neptune, une des curiosités de la localité.

Après un repas des plus choisis, dont le comité nous fit les honneurs avec une grâce charmante, nous fûmes conviés à assister à une séance de projections à la lumière électrique, organisée en la salle Victor Poirel. Cette séance très intéressante, nous permit de voir les principales curiosités de Nancy, de la région de l'Est, puis des Vosges et quelques sujets militaires (Metz et Strasbourg).

Nous étions très fatigués du voyage, même le camarade Dupont s'endormit plusieurs fois malgré la causerie qui accompagnait chaque vue, le gros Achille se chargeait de le réveiller toutes les cinq minutes. Enfin n'y tenant plus, il partit se coucher. Nous fîmes alors une petite visite de nuit dans Nancy et même, d'après ce que l'on m'a certifié, j'aurais prononcé un discours épatant en « moedertaal »

---

(1) Ces guides, les camarades Lambert Aimé et Longprez furent avec nous d'une gentillesse, d'une prévenance si charmantes que je tiens ici à les remercier au nom des délégués gantois, c'est à eux que revient une part de l'inoubliable bon souvenir que nous avons conservé des fêtes de Nancy.

dans un des établissements les plus « chics » de Nancy. Je fus même félicité par les « consommateurs » présents !! Seulement je crois aujourd'hui qu'on a voulu me monter un bateau. La sortie nocturne se termina... le lendemain matin ce qui fit jurer Dupont que notre rentrée tardive arracha brusquement des bras de Morphée.

**Vendredi 12 avril. — 2<sup>e</sup> journée.**

Les xylostomes se réveillèrent vers 10 heures. Les guides étaient déjà au lycée pour nous conduire visiter Nancy. Je me levai précipitamment et je courus à la gare à la recherche de notre drapeau (j'avais télégraphié au camarade Walin de l'envoyer) — je revins annoncer tristement aux amis que rien encore n'était parvenu. De plus, nous n'avions que deux casquettes d'étudiant (nous avions prié Walin d'en joindre quatre à l'envoi). Lorsque nous fûmes tous habillés, nous partîmes de nouveau vers le bureau des marchandises, nous étions un peu gênés de notre situation, nous avions si peu l'air d'étudiants ! Heureusement j'avais pris l'écharpe présidentielle, qui fut, disons-le en passant, beaucoup admirée (!) Nous parcourûmes alors Nancy « dont le centre de la ville réunit un ensemble de monuments architecturaux des plus remarquables dont la célébrité est justifiée par la parfaite homogénéité du style qui est celui du XVIII<sup>e</sup> siècle dans toute sa pureté » (1).

Après avoir vidé force appétitifs, nous allâmes retrouver le restaurant. Nous avons d'ailleurs prononcé et entendu pas mal de discours de bienvenue et de remerciements à la séance de réception officielle qui avait eu lieu vers 11 heures du matin au local de l'Association des étudiants ; et cela nous avait affamé.

---

(1) Notice sur l'Université de Nancy, publiée par la Société des amis de l'Université.

Monsieur Leygues, ministre de l'instruction publique, sous la présidence duquel devait avoir lieu le 39<sup>e</sup> congrès des Sociétés savantes de France, avait annoncé sa visite pour le vendredi 12 avril ; empêché à la dernière heure, il se fit remplacer par son collègue Decrais, ministre des colonies.

Dans la matinée de vendredi des équipes d'employés avaient décoré la gare de trophées de drapeaux ; sur le sol du grand hall, des tapis avaient été posés, traçant un chemin depuis le premier quai jusqu'au trottoir de la place Thiers.

A une heure, les trois brigades de gendarmerie, en grande tenue et l'escadron de hussards, formant l'escorte, arrivent avec la musique du 79<sup>e</sup> sur la place Thiers. La cavalerie prend place dans la cour de la gare, la musique se place devant la statue du Libérateur du Territoire.

La foule commence à affluer, elle est maintenue facilement par les agents de police, de chaque côté de la porte centrale, de façon à dégager celle-ci.

A une heure et demi les autorités arrivent à la gare, précédées des délégations d'étudiants coiffés du béret. Les drapeaux des Universités de Nancy, Montpellier, Dijon et Lausanne sont portés par des étudiants (le drapeau de Gand n'était pas encore arrivé).

Sur le quai viennent se placer un grand nombre de personages plus chamarrés les uns que les autres.

Le train arrive à l'heure exacte (ce qui ne se passe pas toujours en Belgique). M. Decrais descend le premier du wagon. M. Friot, premier adjoint s'avance aussitôt et lui souhaite la bienvenue.

M. le préfet paraît ensuite, aussitôt des applaudissements se font entendre puis des cris de « Vive la République » et des cris plus nombreux : « Vive l'armée ».

M. le ministre gagne aussitôt sa voiture. Lorsqu'il apparaît sur la place Thiers, la musique du 79<sup>e</sup> joue la Marseillaise ; la foule pousse les cris de Vive l'armée et Vive la République.

Au moment où M. Liard, directeur de l'enseignement supé-

rieur, prend place dans le landau, les étudiants qui sortent de la gare, lui font une chaleureuse ovation.

A deux heures, le cortège parvient place Stanislas. Arrivée passablement pittoresque, grâce à une bande de gamins, courant devant les chevaux des gendarmes que précédaient toujours deux ou trois agents cyclistes.

Mais le spectacle devenait ensuite impressionnant, grâce à la chevauchée des gendarmes et des hussards de l'escorte ministérielle. Aussi leur apparition fut-elle saluée par de nouveaux cris nourris de « Vive l'armée » et Vive la République ».

Le cortège s'arrêta devant la préfecture, où le ministre entra.

Le même jour, dans la soirée, un punch fut offert à M. Decrais par l'Association générale des étudiants de Nancy. Le local de l'Association avait été décoré, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur avec le plus grand goût.

Dès huit heures, commencent à affluer de nombreux étudiants, les délégués de Lausanne, au pittoresque costume, sont très remarquables.

La Marseillaise, jouée par l'excellent orchestre de la société (qui comprend environ 40 exécutants, ce qui rendra Oungre jaloux) salue l'arrivée du ministre, accompagné de nouveau de bon nombre de personnages officiels abondamment chamarrés.

Dans la salle on note en outre la présence d'un groupe imposant de professeurs de l'Université et la plus grande partie des conseillers municipaux de Nancy.

M. Pister, président, aidés des membres du comité et d'aimables commissaires fait avec une infatigable bonne grâce, les honneurs de la réception et les présentations (je fus d'ailleurs du nombre des présentés... mince de chic...)(!!!)

Mais les autorités ont pris place à la table d'honneur.

Le camarade Pister adresse à M. Decrais un discours de bienvenue, lui disant les vœux de fraternité formés par la

jeunesse universitaire et l'espoir qu'elle a d'une grande concorde universelle.

Le ministre répond par une allocution très courte, d'un ton paisible, familier et simple ; il se fait une fois de plus l'interprète des regrets de M. Leygues ; il dit que les étudiants peuvent trouver dans le ministre des colonies « un ami à cheveux blancs, sincère et fidèle » il loue les Lorrains « placés à l'avant-garde, dignes fils de France » et il souhaite la plus entière prospérité à l'Association des Etudiants de Nancy.

Puis en quelques mots aimables, il décerne au milieu d'applaudissements les palmes académiques au camarade Pister.

Le champagne coule, l'orchestre joue.

Après une demande de toast à M. Leygues, faite par le ministre, le cortège quitte la salle. Les étudiants, au nombre d'environ 500, crient « Vive la République » ! ils font au passage diverses ovations à quelques uns des personnages chamarrés.

Sur la place Stanislas, noire de monde, l'escorte de hussards, sabre au clair, attend. La foule crie « Vive l'armée » et la voiture du ministre se dirige vers la salle Poirel à grande allure — nous eûmes, en effet, le soir, la joie d'assister à un concert brillant donné par l'orchestre du Conservatoire de Nancy, sous la direction du maestro Guy Ropartz. Ce fut un vrai régal musical que cette soirée dont le programme comportait notamment l'ouverture de « Léonore » de Beethoven et celle des « Maîtres chanteurs »

Toute la population « smart » de Nancy s'y était donné rendez-vous et nous pûmes admirer maints jolis minois qui ont contribué à rendre plus triste encore le moment de notre départ.

Après ce concert, une soirée intime nous fut offerte au local de la Générale par un orphéon bien stylé et par la Section de l'Art scénique universitaire, où dans le rôle de « Madame » de la « Peur des Coups » de Couteline, M<sup>lle</sup> Houmourir, du théâtre des Nullités hermaphrodites eût un

succès épatant et bien mérité. Pierre me souffla à l'oreille : Ne trouves-tu pas que c'est une belle femme ?... c'était un étudiant habilement déguisé. On nous servit aussi « l'Article 330 » du « camarade » déjà nommé, ce conflit judiciaire et tragique d'une nudité et du trottoir roulant. » Enfin, Monsieur de St Arrauman, nous dégoisa quelques monologues très spirituels.

La soirée se termina par une sortie et une visite à la « taverne viennoise » où tous les soirs s'exhibent des « lots » très gracieux, mais m'a-t-on dit « très chers ».

**Samedi 13 avril. — 3<sup>me</sup> journée.**

Cette journée fut charmante. Le temps s'était mis de la partie, des rayons de soleil depuis six heures du matin, pénétrant dans le dortoir étaient venus gaîment nous réveiller. Nous partîmes d'ailleurs vers 8 1/2 heures de Nancy, en train spécial pour Tantonville où nous allâmes visiter une des plus grandes brasserie de France, l'établissement Tourtel. Il ne s'agissait donc pas de faire la grasse matinée. Arrivés à la gare, on nous annonça que notre drapeau était arrivé, L. Dupont, reprenant ses fonctions, se chargea de le déballer et de le fixer à la hampe — on distribua les casquettes et nous vîmes retrouver nos amis de Nancy dans la salle d'attente où notre drapeau fut salué par les cris de vive Gand, vive la Belgique !

Le voyage fut agréable, chacun y alla de sa petite chanson et lorsqu'on s'arrêtait dans une gare, on chantait en chœur « il est cocu le chef de gare » et aussitôt on le voyait rentrer dans son bureau...

Nous eûmes le plaisir de visiter dans tous ses détails la brasserie Tourtel, qui occupe une superficie de vingt-neuf hectares et où l'on fabrique cent mille hectolitres de bière par an, c'est-à-dire quarante millions de bocks. Après la visite de la brasserie, un charmant déjeuner fut servi dans la salle de la mairie de Tantonville, M. Tourtel mit gracieusement quelques tonneaux à la disposition des convives.



Plusieurs d'entre nous, d'une capacité remarquable vidèrent pendant le repas environ une dizaine de « demis » pour contribuer à l'écoulement de quarante millions de bocks. Après le déjeuner on prit quelques photographies, quelques groupes et l'on parcourut le village. Il faisait un temps ravissant, la promenade fut délicieuse et joyeuse. Vers le soir, nous retournâmes à Nancy.

Le même jour, Soirée de gala à la salle Victor Poirel, à laquelle assista le ministre Decrais. Des artistes de la comédie française de Paris, interprétèrent de manière impeccable l'Épreuve, de Marivaux et l'Été de la Saint-Martin, de Meilhac et Halévy. Coquelin cadet se surpassa dans le rôle de « Blaise ».

La « journée » se termina par une excursion nocturne en ville et une visite à la viennoise.

#### **Dimanche 14 avril. — 4<sup>e</sup> journée.**

Les fêtes touchaient à leur fin. A midi eut lieu à l'hôtel de l'Europe un banquet merveilleux, d'une cordialité touchante, d'un entrain endiablé. Les délégués des diverses universités adressèrent leurs remerciements émus aux camarades de Nancy. J'y allai également de mon petit toast ; le président de l'association des étudiants en pharmacie de Paris remit au camarade Pister au nom des étrangers une superbe palme en brillants, les chefs de délégation furent nommés membres d'honneur de l'Association générale des étudiants de Nancy.

Après ce banquet inoubliable, servi dans les superbes salons de l'hôtel de l'Europe, nous allâmes chercher notre drapeau au local et nous préparer au départ, qui fut la plus sincère démonstration d'amitié et de franche camaraderie que nous ayons rencontrée dans des fêtes universitaires. Tous les amis de Nancy se trouvaient groupés sur le quai, ce n'était que poignées de mains et embrassades émues. De toutes nos forces nous poussions les cris de Vive Nancy, Vive la France et aussitôt, les Nancéens répondaient vive Gand, vive la Belgique, jamais je ne vis un tel délire, une telle animation.

Lorsque le train se mit en marche, les camarades de Nancy le suivirent en courant, jusqu'au bout du quai et toujours en criant « Vive Gand, vive la Belgique » — et aphones nous rentrâmes à Gand. .

\*  
\*\*

Je termine ici ce compte-rendu qui ne donnera qu'une faible idée de ce que furent ces fêtes mémorables. Je remercie nos hôtes qui nous ont consacré tout leur temps et ont si bien su remplir les devoirs de l'hospitalité pendant le séjour des camarades gantois à Nancy.

Au nom des délégués gantois, j'adresse à l'Association générale des étudiants de Nancy l'expression émue de nos sentiments de vive et profonde reconnaissance.

L'Ex.

---

## *A Bruxelles* (1)

DONNÉES A L'OCCASION DU V<sup>me</sup> ANNIVERSAIRE

---

**Mardi 19 novembre**

Grande activité dès le matin ; des ambassadeurs sont envoyés à tous les trains pour recevoir les délégués étrangers. Enfin à 5 heures, un cortège interminable part de la gare du Nord, et, au milieu de la curiosité des bourgeois, se rend après de longues déambulations, aux Trois Suisses. Devèze et Laude montent sur une table où ils font des efforts surhumains pour obtenir un silence relatif. Devèze prononce un discours de bienvenue, vibrant et chaleureux, puis les délégués étrangers se succèdent à la tribune pour remercier : Nava,

---

(1) Extrait du *Journal des Etudiants*,

représentant les étudiants de Pavie et de Turin; Mersch, représentant les étudiants hollandais et luxembourgeois d'Aix-la-Chapelle; Gutton, de Nancy; enfin un délégué de Cambridge. Les délégués d'Oxford ne sont pas encore arrivés. Puis Mouzin, Thilbert, Hallet, etc., parlent pour Gand, Liège, Mons, Gembloux, Anvers. Enfin Geuens se hisse à la tribune et fait l'éloge de Devèze, l'organisateur des fêtes. Ses paroles sont acclamées. Pendant ces discours, la munich coule à flots et l'Harmonie des Wallons joue les airs nationaux. Le bouquet : on fait monter un petit marchand de cigarettes et on le présente comme délégué russe ; on acclame, des chauvins crient : A bas le Tsar ! la musique joue l'hymne russe. On voit que la gaieté n'a pas abdiqué ses droits pendant les fêtes.

A 8 heures, le Théâtre des Variétés est rempli d'une foule enthousiaste. Parmi les personnages importants, nous remarquons MM. Dwelshauvers, Leclère, Cattier, P. Errera, Cornil, Cheval, L. Errera, P. Hymans, De Mot, etc. Tous les artistes sont très applaudis. Citons d'abord Millaud, qui, un fouet à la main, présente la troupe, puis récite de forts beaux vers de G. Heux ; Bobèche et Duvivier dans leur répertoire ; Poiry, très en voix et très applaudi dans les airs d'*Anacréon* et de *Philémon et Baucis* ; Dam, qui joue un morceau pour violoncelle de Catteau et le prélude du Déluge de Saint-Saëns enfin, et surtout, la charmante M<sup>lle</sup> Dinaty qui récite des vers des camarades Drapier et Sosset.

Que dire de *Noël de Pierrot*, qui n'ait déjà été dit de la *Mort de Pierrot* ? Ce sont les mêmes vers tendres, langoureux, las, qui passent subitement à la haine, à la rage, au meurtre, à l'agonie. Nous y avons trouvé une puissance qu'il n'y avait pas encore dans la *Mort de Pierrot* et qui montre que notre ami Devèze est en progrès. Décidément, le futur troisième Pierrot sera un chef d'œuvre. Inutile de dire que l'auteur, appelé en scène, a été très applaudi, ainsi que ses interprètes tous excellents : M<sup>lle</sup> Dinaty, Millaud, Delacre et Poiry.

*L'Affaire Lapeaux* d'Emilius Attax a certes été, pour le

gros public, le clou de la soirée ; elle restera au répertoire étudiantin cette fameuse affaire où le libre-examen est mis à une sauce tout à fait piquante et où la vertu des femmes des juges semble jouer un rôle que ne soupçonnait peut-être pas Salomon. De nouveau, interprétation excellente : Gaby, Dally, Navarre et François, sont absolument *tupés*. Immense succès.

*Les Culs de Fatte se suivent...* ont moins de valeur ; mais la bizarrerie des situations a tout sauvé. On a ri, c'est le principal.

Résultat général : un triomphe ; et, chose extraordinaire, on n'a pas dit de crasses.

### Mercredi 20 novembre

Les étudiants se réunissent, peu nombreux, à l'Université et vont en cortège (c'est le troisième) à l'Hôtel de ville ; en cours de route, beaucoup de retardaires rejoignent la colonne et deux cents étudiants environ pénètrent à 10 h. 1/4, dans la Salle gothique. Chacun a soigné sa toilette ; quelques uns sont en habit ; les délégués d'Oxford et de Cambridge font sensation avec leur hermine. Le bourgmestre et les échevins entrent. M. De Mot a arboré, pour la circonstance, sa plus vieille jaquette ; les échevins sont en redingote.

Devèze remercie l'Administration communale de la réception dont l'honneur s'adresse en réalité non à nous, mais à l'Université et à ses principes, basés sur le respect de la liberté de tous, de la science, de la liberté de conscience.

M. De Mot répond : il parle des services administratifs, des bâtiments de l'Hôtel-de-Ville, de 1830, des luttes de nos pères, etc.

Immédiatement après le lambic municipal... ne coule pas, les étudiants s'écouent par les vestibules et les escaliers, et le collège échevinal ainsi que ses services administratifs continuent à couler leur paisible existence.

Quatrième cortège : on se rend, en faisant de longs détours, à l'Université où a lieu une séance de congrès.

Après la constitution du bureau, l'assemblée vote une protestation contre les persécutions du Tsar contre la Finlande, persécutions qui ont empêché nos camarades d'Helsingfors d'être des nôtres.

THIBERT, de Liège, propose que le certificat d'études moyennes soit remplacé par un examen de sortie des athénées semblable à l'examen actuel du diplôme de sortie.

PERGAMENI préfère le rétablissement du graduat.

MODEL appuie THIBERT, tandis que SAND, CATTEAU, BOUCHÉ, DENIS, se déclarent partisans de l'examen d'entrée à l'université.

L'ordre du jour de SAND est adopté à l'unanimité. Il est ainsi conçu : « Le Congrès exprime le vœu qu'un examen d'entrée à l'Université, obligatoire pour tous indistinctement, soit établi.

SAND propose un vœu « en faveur de la réforme immédiate des études grecques et latines » Il est appuyé par PERGAMENI, BOUCHÉ, HICQUET, etc. Son vœu est adopté par acclamations.

DENIS propose de fêter le centième anniversaire de Victor Hugo. (Adopté).

DAM propose un vœu en faveur de l'internationalisation des diplômes universitaires. Actuellement on obtient qu'un diplôme belge soit rendu valable en Angleterre ; mais en France, c'est effrayamment (*sic*) difficile (Adopté).

Enfin DEVÈZE, avant de lever la séance, propose un ordre du jour proclamant la solidarité internationale dans l'amour de la liberté, la haine contre les préjugés de races et de sectes, enfin la nécessité de resserrer les liens entre les pays. Adopté avec acclamations enthousiastes.

\*  
\*\*

Réunion à la Grand'Place à 2 heures. Cinquième cortège, extraordinairement nombreux : c'est la Saint-Verhaegen.

Au pied de la statue, vibrant discours de M. Van Drunen, dont voici quelques extraits :

« Je suis heureux de vous voir dans cette Université *libre et libérale* (applaudissements) réunis au pied de cette statue qui se dresse au centre et devant notre *Alma Mater* comme un défi à l'outrage et à la calomnie.

« Cette image est pour nous un symbole ; c'est elle qui inspire notre enseignement, et c'est elle qui, pour nous, doit être le stimulant de l'enthousiasme dans un temps où règne l'hypocrisie des intérêts. »

M. le docteur Jacques prend ensuite la parole au nom des Anciens Etudiants, et Devèze au nom de l'A. G. Les délégués étrangers défilent devant la statue en acclamant selon leurs rites nationaux.

\* \* \*

Sixième cortège. On se rend à la réception des Wallons à la Presse. Cohue épouvantable. M. le professeur Rousseau, président d'honneur, remercie Masure et Devèze de leurs paroles de bienvenue. Il assure qu'il est absolument de cœur avec nous. De même que Chevreur s'intitulait le doyen des étudiants de France, il revendique le titre de doyen des étudiants wallons. Longues acclamations. La bière coule à flots et la musique joue les airs wallons ainsi qu'une fantaisie sur *Véronique*.

\* \* \*

Le soir, représentation à l'Alcazar. Au programme : « Lagourdette », « Par Politesse » et « le Chien du Commissaire ». Triomphe.

### **Jeu*di* 21 novembre**

Dans la matinée, excursion au Parc Léopold ; promenade matinale et champêtre excellente pour les xylostomes ; pour les autres, visite des Instituts sous la direction de MM. Héger et Waxweiler.

Pendant ce temps, l'Harmonie des Wallons joue ses valse les plus entraînantes ; des étudiants jouent au bouchon ; d'autres aux anneaux ; d'autres encore font un concours de grimaces ; ce n'était du reste pas difficile vu l'aspect maladif et gulo'ignesque de tous les visages.

\* \* \*

A 2 heures, au Cabaret du XVI<sup>e</sup> siècle, matinée offerte par la Section de Philosophie. Exposition d'œuvres estudiantines (ébouffantes) ; exposition des phénomènes estudiantins (époignants) parmi lesquels l'Etudiant à l'estomac d'autruche et l'Etudiant à la peau élastique font sensation. Puis défilent tous nos chanteurs, monologuistes, etc., tous fort applaudis. Citons surtout Poiry infatigable, Millaud imperturbable, Bobèche impayable, Delacre agréable, Navarre remarquable, Duvivier peu convenable, etc.

Félicitons Denis pour cette fête très réussie.

\* \* \*

A 5 1/2 heures, banquet aux Trois Suisses, 180 couverts. Enthousiasme délirant.

A la table d'honneur MM. Van Drunen, Lepage, Devèze, Jacques, Francotte, Behaeghel, P Hymans, Ad. Max, Tiberghien, Van Langenhove, Dr Kufferath, Dr De Smet, Waxweiler, Cattier, J. Demoor, Des Marez.

M. Van Drunen prend le premier la parole : il salue les fêtes organisées par l'A. G. comme les fêtes de la fraternité. « Les couleurs de vos drapeaux, s'écrie-t-il, s'identifient en une seule : c'est l'aurore dorée de la Fraternité. C'est vous, étudiants, qui donnez l'indice de cette ère nouvelle, clémente, généreuse et fraternelle.

« L'A. G. à un rôle important à l'Université. Elle vous enseigne que nous devons nous dévouer à la collectivité, et votre président, Albert Devèze, vous en donne depuis quelque temps un merveilleux exemple.

« Ces fêtes étendent dans toute la jeunesse l'union, la cohésion ; elles sont utiles au mouvement général que les étudiants poursuivent dans le domaine de la pensée.

« Au nom des professeurs, je vous exprime tout notre bonheur d'être vos hôtes ce soir, et je bois à l'union de la jeunesse internationale ». (Triple ban)

Devèze remercie ensuite le recteur, les professeurs, M. Lepage à qui l'on doit la réception à l'Hôtel de Ville, les Anciens Etudiants, la Presse, les Etudiants de Bruxelles, de province et de l'étranger. Il boit à l'Université et au Libre-Examen.

M. Lepage prend la parole. Il remercie Devèze de ses paroles aimables. « Quand on se présente à nous au nom de l'Université, dit-il, nous n'avons rien à refuser ; vous aviez d'avance cause gagnée.

« Il y a vingt-trois ans, j'étais président de l'Association Générale, et j'avais comme vice-président, votre recteur actuel, M. Van Drunen. C'est de cette époque que datent les meilleurs souvenirs et les amitiés les plus fidèles.

« Je suis heureux de constater la sympathie qui existe entre les anciens étudiants et les étudiants actuels, sympathie basée sur la libre discussion, sur le libre-examen. »

En terminant son discours, très applaudi, M. Lepage boit à l'Association et au Libre-Examen

M. le docteur Jacques se félicite de la prospérité de l'A. G. et se rappelle avec émotion les souvenirs agréables des années passées à l'Université. Il boit à l'A. G. et au comité.

M. Paul Hymans a la réputation d'être un improvisateur brillant. Aussi le réclame-t-on à grands cris. Il s'exécute enfin et prononce une magnifique allocution exaltant en termes élevés le libre-examen, le libéralisme, la vérité, la tolérance, le dévouement à la patrie. Son discours obtient un bruyant succès.

Au milieu d'un tumulte sans cesse grandissant, les délégués étrangers remercient de l'accueil qui leur a été fait. Hicguet obtient un moment de silence, et fait, aux acclamations de



toute l'assistance, l'éloge de Devèze, qu'il remercie de son dévouement au nom du Comité et de tous les étudiants.

L'enthousiasme est à son comble. M. Van Drunen s'empare d'un béret d'étudiant et s'en coiffe; immédiatement tous les professeurs imitent son exemple et se coiffent de casquettes variées. La table d'honneur a un aspect très pittoresque. MM. Lepage, Francotte et Kufferath se distinguent par leur manière élégante de porter la casquette.

La sortie, originale, à coup sûr, s'effectue au milieu d'une exubérance endiablée.

M. S.

\*  
\* \*

Quant au Bal, jamais la fraternité universitaire n'y éclata avec une telle vivacité, comme l'eut dit le camarade Manu.

Et tandis que les danses folles et les chahuts vertigineux allaient leur train — un train d'enfer — les punchistes en symbolique uniforme, étallaient dans le public bigarré des petites femmes costumées, la solennité de leurs bedons armoiriés, car jamais Bal étudiantin ne fut plus fourni en fait de gentes damoiselles aux minois réjouis, de grisettes pétillantes, de *professional beauties* escholières.

L'entrain diabolique fut à son comble lorsque les rituels punchistes versèrent à larges flots le punch attendu.

Oxford et Cambridge burent à pleins verres le breuvage des dieux et montrèrent une fois de plus toute leur sympathie pour les exubérants frères belges.

Mais rien ne fut remarquable extraordinairement si ce n'est celui de la création de cette « *Union Panlatine* » qui malgré bien des obstacles parvint à s'ériger fièrement. Et cependant combien de camarades ne protestèrent pas dans une pensée d'internationalisme ou bien comme Piston au nom de nos frères hollandais

Que dirent de ceux qui burent à la tempérance !

Que dire de certain Nancéen dont certain lobes cérébraux restaient obstusément fermés dans une xylostomie outrée.

Que dire enfin de l'heure matinale à laquelle d'aucuns purent seulement obtenir leur paletot dans un vestiaire où l'ordre le plus élémentaire avait cessé de régner.

Ce ne fut que le lendemain qu'on put juger de l'homérisme gargantuesque de cette soirée inoubliable.

D'ailleurs je déclare comme Michelet qu'on ne peut bien écrire l'histoire que quelques siècles après les événements.

Le compte-rendu sérieux du bal de l'A. G. ne sera bien écrit que par nos arrières petits fils. Alors seulement on pourra — peut-être — donner de ces festivités une relation sincèrement honnête et justement descriptive.

En attendant, sachez que ce fut un CHAUD BAL.

E. A. (1)

Enfin, vendredi matin le comité de l'A. G. offrait un porto aussi ultime qu'intime aux officiels étrangers. Fraternalisation, guindaille toasts encore, entre autres de Dam.

Notons en terminant ces paroles d'un délégué de Cambridge : « Il peut y avoir des différents entre les gouvernements, des hostilités entre les politiques ; il n'y en a pas, il n'y en aura jamais entre les étudiants ».

Nos fêtes ont été la magnifique consécration de ces paroles.

V.

---

(1) NOTES APRÈS COUP : Très remarqué, le Boustring-Club.  
Très chantée, l'ouverture du chant des Etudiants.  
Très occupée, l'une des buffetières.  
Très abimés, les verres.

## *A Mons*

---

Les 20-21 et 22 décembre derniers, les étudiants libéraux montois organisaient des fêtes universitaires à l'occasion du 25<sup>e</sup> anniversaire de la fondation de la Société Générale des Etudiants Libéraux de l'Ecole des Mines. Notre bonne Générale s'y fit représenter comme bien on pense par trois délégués des plus respectables et autant de porte-drapeaux (la Générale, la Médecine, la Wallonne, de plus, un malin, trouvant sans doute, à tort ou à raison, le prix de la participation un peu élevé, fut porteur d'une grande loque bleue attachée à une encombrante perche... avec quelque chose au bout dont il prenait un soin remarquable. Le porteur, très bruyant, n'était autre qu'un des plus brillants journalistes du monde universitaire, il devait absolument assister à une réunion de journalistes, à Mons. Cette réunion, m'a-t-on assuré, n'a pas eu lieu.

La délégation gantoise composait ainsi un petit groupe dont l'ensemble était assez satisfaisant ; nos camarades gantois avaient voulu montrer à leurs amis de Mons qu'ils étaient heureux de fraterniser avec eux pendant ces trois jours de fêtes. Ils avaient annoncé leur arrivée pour le Samedi à 5 heures du soir ; de plus, notre secrétaire, se conformant aux prescriptions d'un illustre docteur, dont je ne citerai pas le nom de crainte qu'il ne me passe son parapluie au travers du corps, avait eu soin d'envoyer la lettre par pli recommandé.

Aussi à notre arrivée, la vaste gare de Mons était noire de monde, si bien que dans la foule nous ne vîmes point

les nombreux étudiants montois qui étaient venus nous attendre, nous fûmes d'ailleurs obligés plus tard de présenter toutes nos excuses au comité qui daigna les accepter.

Que faire alors ? La neige tombait à gros flocons, un vent violent menaçait d'emporter la loque bleue et le porteur. Nous entrâmes, solution bien raisonnable, dans un café. Le patron eut la bonté de mettre son billard, ses cartes et de quoi nous rafraîchir le gosier, à notre disposition. C'était assez de distraction pour nous permettre d'attendre sans trop nous ennuyer l'arrivée de camarades montois qui devaient en cortège venir à la gare, recevoir les-délégués bruxellois et liégeois. Entretemps je courus vite au « Café Royal » local de la société, présenter nos regrets de ne point avoir aperçu nos amis dans la gare, les assurer de notre dévouement, leur dire combien nous étions malheureux d'être arrivés sans les camarades de Bruxelles et de Liege, rien n'y fit, les montois ont du caractère, ils restèrent inflexibles... et je retournai retrouver mes amis, toujours cantonnés aux environs de la gare, telle une caravane, au milieu du désert, au bord d'un oasis.

Le temps s'écoula rapidement, grâce au billard, aux cartes, aux demis, aux amers. Le porteur de la loque bleue s'étendit en longues récriminations, nous entendions les mots infects, dégoûtant, pas permis, camarades, comité organisateur, je n'ai jamais vu ça, fraternité, solidarité, nous venons de loin et puis on se fiche de nous; je le dirai dans mon journal. Son état d'excitation était aussi grand que celui de notre secrétaire qui péroraît comme son ami, j'entendis certains passages « je suis indigné, ce sont des pantins, il y a manque-d'organisation, c'est un mauvais comité, dire que j'ai mis un habit pour cela !

J'essayai de les calmer ; la tâche était mal aisée, j'étais moi-même bien près d'approuver leurs dires, je leur soufflais à l'oreille de temps en temps « ne criez pas si fort. »

Dans le lointain, on entendait une vague cacophonie, les fausses notes devinrent bientôt plus perceptibles. C'était le cortège des camarades montois. Nous étions sauvés croyez-vous ? Eh bien, non. La fanfare, qu'on nous a dit s'appeler le « Progrès » parce qu'elle en a beaucoup à faire encore, passa près de nous ainsi que les « amis » montois et bientôt l'on n'entendit plus que la vague cacophonie. Alors dans un beau mouvement, les gantois sortirent de leur retraite et allèrent à « l'hôtel des voyageurs » réclamer, sans billets de logement, sans cartes, sans bons, des chambres pour attendre le lendemain. Ils y rencontrèrent des membres du comité organisateur des fêtes, car il y avait un comité organisateur, qui présentèrent quelques timides excuses.

Le soir, le bourgmestre de Mons recevait les étudiants à l'hôtel de ville. La réception, cordiale, amicale, pleine d'entrain, les paroles chaleureuses de M. Saintelette nous firent passer partiellement l'éponge sur le malentendu et les gros mots de l'arrivée. Après la réception à l'hôtel de ville, le président Raoul Lechien, en un long et mémorable discours souhaita la bienvenue aux étrangers. Les délégués De Geynst de Gand, Higuët de Bruxelles, ainsi que le président de la Société générale des étudiants de Mons qui récita pour la première fois son petit discours de « A bas la calotte, » répondirent au brillant orateur dans la mesure de leurs faibles moyens. Après ce verbiage, l'on chanta et rigola.

Avant d'aller se lancer dans les bras de Morphée, les

camarades gantois se permirent une excursion en ville ; on nous a même dit qu'il s'était passé des choses qui, des choses que, des choses enfin dont il vaut mieux ne pas parler. Demandez plutôt des renseignements à Jean Fout, et à l'Ex.

Le lendemain dimanche, on manifesta d'abord en faveur du porto et puis l'après-dîner en faveur des idées libérales.

Les étudiants formaient la queue d'un long cortège de jeunes gardes libérales venues de tous les coins du pays.

On chanta, on dansa, on fit les ciseaux, on rigola.

Nous nous dirigeâmes ensuite à la salle de la Bourse, où un meeting eu lieu. Nous entendîmes MM. F. Masson échevin de la ville de Mons, P.-E. Janson et Dufrane-Friart député de Mons. Le succès des orateurs fut immense.

Après la nourriture intellectuelle, vint dans l'ordre logique la nourriture matérielle. A 7 heures, nous nous trouvions tous en la salle des Concerts et Redoutes où avait lieu le banquet qui fut le numéro le plus réussi du programme.

A la table d'honneur siégeaient le bourgmestre Saintelette, MM. Masson, Dufrane, Sohier, les chefs de délégation des différents cercles et le comité organisateur.

Le deuxième et troisième délégués avait le grand honneur de se trouver parmi leurs amis, c'était là une habitude toute nouvelle et que pour la première fois je rencontrai dans les fêtes universitaires. Mon ami L... toujours en habit, en fut vexé autant que moi, aussi chanta-t-il en signe de protestations, le refrain si populaire et si imposant de « Lekker sproot ».

J'allais oublier de dire que ni le Directeur ni MM. les

professeurs de l'« Ecole des Mines de Mons » n'étaient présents au banquet.

Je me souvins alors des fêtes universitaires à Gand, je revoyais la table d'honneur où parmi nous se trouvaient tous les professeurs libéraux de notre université. J'entendis à nouveau les mémorables discours de MM. Van Wetter et Thooris, je revis notre sympathique professeur M. Discailles, ému, nerveux, chantant la brabançonne libérale. J'avais devant les yeux l'aspect de la salle de l'Hôtel royal, l'enthousiasme de mes amis, et je quittai le banquet de Mons, attristé de voir ce calme, ce semblant d'indifférence, cette barrière que MM. les professeurs de l'Ecole des Mines, essentiellement libérale de Mons, mettent volontairement entre eux et leurs élèves.

Pendant le banquet, le président de la Société Générale des Etudiants de Mons récita pour la deuxième fois son petit discours de « A bas la calotte ».

Le lundi eu lieu le Congrès national des étudiants libéraux. Le soir, une représentation était organisée par nos camarades montois au théâtre. Nous entendîmes une bonne interprétation de « Carmen » et du « Monde où l'on s'ennuie ». Cette soirée nous permit de faire la connaissance de visu, de la jeunesse dorée de Mons.

Le spectacle commencé à 6 heures se termina à minuit ! Ouf ! Le comité nous offrit alors un verre de vin chaud et une petite soirée musicale. Le président, R. Lechien ne prononça pas de discours d'adieu et on se quitta sans trop de larmes.

Je me souviendrai des fêtes de Mons pendant longtemps car elles m'ont permis de revoir des amis de Mons, Anvers Liège, Bruxelles et Gembloux, et d'explorer la ville de Mons en compagnie de camarades gantois. De plus, elles

m'ont convaincu de cette idée qu'il ne suffit pas dans l'organisation des fêtes d'être bon garçon et de bonne volonté, mais qu'il faut encore joindre à ces qualités de l'initiative, de l'expérience et un esprit d'organisation.

L'Ex.









---

Partie Littéraire

---



## L'Aumône d'Amour

---

Dans le champ, au clair soleil de Mai, la belle fille coupait de la luzerne. La pousse déjà haute ceinturait ses reins ; elle s'était accroupie sur les genoux et, le buste ployé, circulairement manœuvrait la faucille. Un sang jeune et rouge gonflait ses bras nus ; sa bouche charnue s'ouvrait comme un cœur de pivoine ; elle avait la grâce forte et drue des créatures de la glèbe.

De l'aire sous elle montait une buée chaude, la sueur des terreaux mûrissants. Là-bas, loin dans la plaine, se massait le village ; un délicat brouillard, une vapeur bleue, pareille à la cornée glauque des bœufs, embrumait ses toits d'ardoises, le ronron de ses fermes dans la chaleur de ce matin printanier. Et un air très doux, une paix subtile flottait, comme une charité de la nature envers les hommes voués au labeur des sillons.

Un Pauvre passa, poudreux, chargé de sa besace.

Depuis l'aube, il cheminait, traînant ses pieds déchaux de hameau en hameau. Il avait marché par les prés humides d'aiguail ; le foin des meules était resté accroché à ses cheveux ; il ressemblait à l'homme des matins du monde, nomade et nu, buvant aux fontaines, nuitant dans les bois, frère des bêtes velues. Les huis, sur son passage, s'étaient déclo, odorant le lait et la miche fraîche. Il avait vu l'éveil de Noé dans son arche, il avait oui les paroles tendres et bourdonnantes qui montent de la chair reposée. Il n'en avait pas ressenti de rancune, fait au bonheur des autres, acceptant la vie telle qu'elle lui venait, au hasard de la route et de l'aventure.

Et le chemin derrière lui s'était allongé ; les étables et les maisons à mesure s'effaçaient, repa-raissaient dans la grande savane blonde ; un peu de poussière se levait sur ses pas et révélait seulement l'endroit où il avait passé. Ainsi en marche depuis le jour, ce fils primitif de la Terre allait du côté du ciel où toujours l'horizon recommence.

Le champ légèrement ondulait, courbe sous le grand ciel d'amour et ligné à sa base par un sentier où, tout à coup, passa le pèlerin des âges. Il entendit le crissement aigu du fer, leva la tête, vit la belle fille aux bras rouges comme une grande fleur épanouie au soleil. Ses poings entraient aux chevelures vertes que scalpait d'un mouvement régulier la faucille.

Elémentaire, mi-faune, les sens aiguisés d'animalité, il tendit la narine, discerna l'arome de la femme, et ses lèvres durcies par les famines se lubrifièrent. Il avait du pain dans sa besace ; mais le cœur du Pauvre est un désert où nul sourire ne sème la graine d'amour.

L'aride désert en l'homme remua, tressaillit à l'unisson du champ et du ciel, dans le matin vernal. Il se sentait pareil aux autres créatures de la terre, avec la faim et la soif d'une chair fraternelle.

Un pommier près du sentier avait poussé, une essence volontaire et sauvage comme lui. Il se coula jusqu'à son ombre, s'aplatit dans les herbes fraîches, sournois, d'un étirement heureux. Et, comme un vent léger balançait les branches, une floraison de pétales neigea : le printemps fit fête à ce passant des horizons.

La maigre échine à peine renflait la planitude du champ; il avait un peu haussé la tête et, muet, clandestin, savourait la vision rythmique apparue devant ses calamités.

La belle fille, cependant, ignorante du charme émané d'elle, continuait à se mouvoir, abattant sous la faucille, de songeste égal et mesuré comme un rite, de larges pans du champ.

Une sève de jeunesse fumait, montait en sueur de son corps vermeil, parmi l'évaporation des rosées. Du ras des herbes, il apercevait son dos musculeux, ses hanches cambrées de rude génisse vouée aux générations ; il ne connaissait pas son

visage. Mais, soudain, redressant son buste, toute droite au soleil, elle regarda le village au loin, un instant alanguie, prise peut-être à son tour du regret du mâle, sentant saigner en elle l'amour. Et il se dressa sur ses poings, absorba goulûment des yeux les saillies jeunes de son corsage.

Maintenant, comme un segment de lune, le profil de ses joues pleines lignait l'azur rosé, la coulée d'or ruisselée des espaces. Il la vit, toute moite de chaleur, ouvrir au frisson des brises ses aisselles, demeurer ainsi une minute, les bras ouverts comme une croix sur le passage. Mais, de nouveau, la bonne ouvrière rempoignait sa faucille, et le fer virevoltait parmi les luzernes grasses comme un vol d'ardents lampyres.

Une chanson aussi à présent bruissait à ses lèvres, un pauvre refrain des hameaux, triste et tendre, la complainte de deux amants que la vie séparait. Et la voix était très douce, monotone comme le crécellement des cigales dans les soirs.

Alors les mains du canapsa tremblèrent à l'égal du pommier bercé par le vent ; la fleur du désir, pour la première fois depuis de longues périodes, neigea, ce fut en lui comme la pluie embaumée des pétales tombée de l'arbre jusqu'à ses reins ; et il n'avait plus d'âge, toute misère s'en alla : il se sentit entrer en amour comme la terre, comme le pommier.

Une sœur blessée et plaintive se suscita de la

mélancolique chanson, espérablement se leva de la jeune varlette fauchant le champ comme la mort avait fauché son amour Et le Pauvre pleura; une rosée bruina de ses ans humiliés, des schistes de son désert d'amour où vainement sa peine avait bramé, où il avait marché nu, altéré, méprisé des femmes.

Il se rapprocha et, glissant sur le ventre, comme le lézard et la couleuvre, il pénétra dans les luzernes. Leurs touffes s'ouvraient, se refermaient : il ramait à brassées lentes, larges, à travers les ondes vertes, subtil, furtif, exercé à la ruse, aux guets, s'arrêtant quand cessait la chanson, continuant à tracer sa sente quand elle reprenait. Dans le lumineux silence, seules s'entendaient la morsure du fer et la petite cigale du chant, comme un appel. La distance s'accourcit : il eut bientôt sur les mains, à la face, le vent qui l'avait touchée et soufflait comme un peu d'elle.

La terre sous lui battait, palpait du même flux impétueux qui lui bourdonnait aux veines. Mais si près du rapt, des aigües délices de la possession, il pantela, retomba sur ses paumes. Et soudain, à travers le chaud d'une haleine, elle ouït comme le halètement d'une bête. La faucille s'arrêta, le chant expira aux joues de fruit mûr, aux pulpes juteuses de la bouche. Aussitôt, il redevint humble; elle n'aperçut plus que son grand sourire pitoyable de miséreux. Et il restait là, les yeux humides, toujours la regardant, dressé sur ses poings. Elle

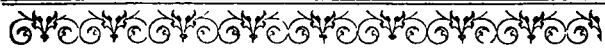
l'injuria ; il remua doucement la tête et de le voir si soumis, les prunelles pâles, les lèvres tremblantes, elle se mit à rire Il s'enhardit, osa frôler du bout des doigts sa peau papilleuse et blonde, et ensuite, en passant sa main sur l'estomac, il mimait son plaisir, un mets sapide, le goût d'une pêche onctueuse, maraudée à l'espalier. Mais cette fois, elle se fâcha, fit mine de le chasser, droite à présent, plantée en travers du champ.

De nouveau, le désert se fendit, une ondée vive monta aux yeux du Pauvre : il pleura sa peine et son espoir vains. Alors la servante des labours, la chair de bétail humain prit pitié du Pied-Poudreux : elle sentit leurs peines jumelles, les divines charités l'envahirent.

Voracement, un baiser lui mangeait les bras, il l'enlaça, et elle s'abandonnait, lui faisait l'aumône de son amour. Un souffle plus fort passa dans l'air et sur l'humble sacrifice dispersa la neige fleurie du pommier...

CAMILLE LEMONNIER.





## *Sur le banc du Village*

*Lorsque rentrent des alentours  
Tels soirs d'été, les attelages ;  
Les vieilles gens des vieux villages  
Se rassemblent aux carrefours.*

*Les plus anciens semblent descendre  
Du calvaire de leurs cent ans ;  
Leurs petits yeux sont clignotants  
Dans leur face, couleur de cendre.*

*Ils sont à bout de tant marcher ;  
Ils radottent, sourient et pleurent ;  
Puis se taisent, écoutant l'heure  
Casser le temps, à leur clocher.*

*Les aïeules se sont assises  
Sur les roses d'un coussinet ;  
Les deux brides de leur bonnet  
Tombent d'aplomb, sur leurs mains grises.*

*Les veilleuses du souvenir  
Brûlent, au coin de leurs mémoires,  
Leur menton mâche des histoires  
Longues à ne jamais finir.*

*La plus jeune passe à la ronde  
Quelques lambeaux d'un almanach ;  
Entre deux prises de tabac  
On discute la fin du monde.*

*On reparle de morts fauchés,  
Depuis quels temps — dieu s'en souviennne ! —  
« C'était quand l'école gardienne  
S'ouvrait encor au vieux marché »*

*On dit ses deuils et ses misères  
On se chamaille, el c'est à qui  
Traîne le plus dolent ennui,  
Vers les plus noirs anniversaires.*

*Tels sont jaloux de leurs douleurs :  
Défunt, leur fils ; morte, leur fille ;  
Les bœufs qui sont de la famille  
Captés, un soir, par des voleurs.*

*Et tous les maux que l'on endure  
Sans qu'on aille crier « merci » !  
Sève épuisée et sang moisi,  
Sous la chair flasque et la peau dure.*

*Ainsi causent les vieilles gens  
Les soirs d'été, dans les villages,  
Sur le chemin, les attelages  
Fleurent le foin, comme un encens.*

*Et jour à jour, les temps s'écartent ;  
Du lundi soir jusqu'au samedi,  
On resasse ce qu'on s'est dit  
Et le dimanche, on joue aux cartes.*

EMILE VERHAEREN.





## Le Premier Arbre de Noël

---

Et voici ce que j'ai lu, en feuilletant un vieux volume de la Vie des Saints.

\*  
\* \*

...Ce matin-là, le bienheureux saint Coloman quitta son monastère d'Anegray, situé aux extrémités de l'Austrasie, sur un pic désolé des monts Vosgiens et se dirigea vers la montagne voisine... Il portait, selon la coutume irlandaise, sa bible dans un bissac cousu à l'épaule ; un lourd chapelet ceignait ses reins ; ses pieds étaient enveloppés de brodequins grossiers, destinés à les garantir du contact mortel de la neige. Le saint avait la louable habitude de se séparer de ses disciples quelque temps avant les grandes fêtes et de se retirer dans les lieux les plus écartés de son désert, afin que, se trouvant seul avec Dieu, il pût, dans une pleine tranquillité d'esprit, s'occuper tout entier à l'Oraison.

Or, les délices de Noël étaient proches et bientôt,

dans toute l'étendue de l'univers chrétien, les peuples allaient célébrer la naissance du Sauveur.

Comment le bienheureux Colomban se trouvait-il exilé, en l'an de grâce 580, au fin fond de la Lorraine, loin de son pays natal ? L'histoire est touchante et vaut la peine d'être contée.

\*  
\* \*

Colomban était originaire d'une province d'Irlande. Il avait été élevé dès sa jeunesse dans l'étude des sciences humaines, auxquelles il s'était appliqué avec un extrême soin. Il y avait fait de grands progrès par le moyen du travail, qu'il joignait à une rare capacité de génie. Il n'en avait pas fait de moindres dans la piété, ayant reçu du ciel une haute inclination pour la vertu. Lorsqu'il se vit à la fin de ses études, il s'aperçut que la volupté lui tendait des pièges et que sa beauté et ses qualités corporelles étaient aussi, pour d'autres, des sujets de tentation.

Voulant en prévenir le danger, il résolut d'abandonner sa patrie. Sa mère s'y opposa de toutes ses forces, jusqu'à ce que, voyant ses raisons, ses prières et ses larmes inutiles, elle se coucha sur le seuil de la porte pour lui fermer le passage. Il n'hésita pas à franchir ce cher obstacle et, ayant de son mieux consolé la pauvre femme, il s'embarqua avec douze religieux pour les côtes d'Angleterre, et, de là, pour les rivages de France...

Ils allèrent devant eux, durant de longs mois, édifiant les populations par leur continence, par

leur sagesse, par la ferveur de leurs extases, par l'éloquence de leurs prières. Ils gagnèrent ainsi la ville de Metz, capitale du royaume d'Austrasie, où régnait Childebert, fils de Sigebert et de Brunehaut...

Childebert avait entendu parler des bons pèlerins. Il les manda à sa Cour, les reçut avec amitié, les interrogea dévotement. Il fut charmé par la douceur de Colomban et lui fit des dons magnifiques en le priant de ne pas sortir de ses Etats. Le saint lui répondit qu'il ne souhaitait point d'autres richesses que les moyens de pratiquer les préceptes de l'Evangile, qui étaient de renoncer à soi-même, de porter sa croix et de suivre Jésus-Christ. Le Roi lui offrit alors le vieux château d'Anegray, aux confins de la Lorraine et de l'Alsace, avec permission d'y fonder une pieuse maison. Colomban et ses compagnons s'y installèrent.

L'endroit était aride et sauvage.

Aucun arbre, à l'exception de quelques sapins, n'y prenait racine ; la terre n'y donnait point de légumes ni de fruits. Les solitaires durent se nourrir d'herbes cuites et d'écorces ; mais ils étaient soutenus par la grâce et résistèrent à cette épreuve... Bientôt leur réputation de sainteté s'accrut merveilleusement dans le pays. On amenait à Colomban des malades qu'il guérissait en leur imposant les mains ; d'autres, convertis par son exemple, demandaient à entrer dans les ordres et à servir Dieu sous sa discipline. Colomban les accueillait avec charité, les instruisait dans la foi chrétienne. Mais les soins de ce

gouvernement ne troublaient point le recueillement de sa vie intérieure. Et quand il jugeait nécessaire de méditer dans la solitude, il s'éloignait du couvent et se réfugiait en une grotte, caverne d'ours transformée en cellule, où nul de ses disciples ne venait le déranger.

\*  
\* \*

Or, ce jour-là, notre grand saint se sentait l'âme légère. Il foulait d'un pas allègre le tapis de neige et contemplait avec ravissement ce silencieux domaine, où il avait la faculté d'adorer et de prier le Seigneur. Colomban aimait la nature et la nature l'aimait. Les oiseaux sollicitaient ses caresses, les écureuils descendaient de leurs feuillages et grimpaient sur ses épaules familièrement ; les fleurs chétives de la montagne tournaient vers lui leurs corolles et le pâle soleil d'hiver le baignait de ses clartés... Il cheminait de la sorte, absorbé dans de douces réflexions, lorsqu'au détour d'un rocher il aperçut douze loups qui dardaient sur lui des yeux féroces.

Il s'arrêta et récita mentalement le verset *Deus in adiutorium*. Les loups s'approchèrent, touchèrent de leurs gueules ses vêtements et poursuivirent leur route. Un peu plus loin, Colomban entendit un bruit de voix humaines, et comprit, à l'accent étrange de ces voix, qu'il allait avoir affaire à une troupe de Germains, de la nation des Suèves, dangereux brigands qui menaçaient la contrée...

Déjà le saint s'avancait vers eux, résolu à sacrifier sa vie. Mais, au moment où il passait près d'un sapin géant, les branches s'abaissèrent d'elles-mêmes, formant autour de son corps un rideau impénétrable. Et les barbares défilèrent à deux pas de lui, sans soupçonner sa présence. Et Colomban comprit que la Providence venait de le tirer d'un grave péril, ayant encore dessein de l'employer à ses œuvres... Et, le cœur ému de reconnaissance, il coupa un des rameaux dont l'abri tutélaire l'avait sauvé, et résolut de le déposer, au prochain soir de Noël, dans la crèche de Jésus...

Ainsi fut fait... Le vingt-cinquième jour de décembre, le bienheureux réunit ses fidèles dans la chapelle du couvent. L'autel était paré d'une nappe éblouissante, seul luxe qui fût permis à ces pauvres religieux. Devant le tabernacle, était plantée la branche miraculeuse entre deux cierges de résine. Colomban célébra le divin sacrifice de la messe ; puis, se tournant vers ses ouailles, il leur conta sa surprenante aventure, comment le doigt de Dieu s'était étendu vers lui pour le garantir d'un trépas inévitable, et il lui rendit grâce publiquement, non pas d'avoir prolongé cette vie mortelle à laquelle le sage n'est point attaché, mais de l'avoir jugé digne de demeurer à son service et de semer en tous lieux le froment de sa doctrine. C'est au cours de ce sermon familial que furent prononcées ces admirables paroles dont le texte nous a été conservé :

« O vie humaine ! combien tu en as trompé,



» séduit, aveuglé ! Tu fuis et tu n'es rien ; tu appa-  
» rais et tu es une ombre. Tu montes et tu n'es  
» qu'une fumée. Ceux qui t'aiment ne te connaissent  
» pas, et ceux-là seuls te connaissent qui te mépri-  
» sent. Qu'es-tu donc, ô vie humaine ? Tu es la  
» voie des mortels et non leur vie. Tu commences  
» au péché et tu finis à la mort. Tu n'es qu'un  
» chemin, et inégal encore, long pour les uns, court  
» pour les autres, joyeux pour quelques-uns, triste  
» pour d'autres, mais pour tous également rapide  
» et sans retour. Il faut donc, ô misérable vie  
» humaine ! t'interroger, mais non se fier à toi. Il  
» faut te traverser sans séjourner. Nul ne demeure  
» sur un grand chemin ; on ne doit qu'y marcher  
» afin d'atteindre la patrie. »

Les disciples de Colomban se prosternèrent ; ils louèrent la bonté de Marie et de son fils et joignirent les mains devant le tendre rameau, emblème de leur puissance.

Ainsi fut consacré, en l'abbaye d'Anegray, au pays lorrain, le premier arbre de Noël de la chrétienté...

\* \* \*

Beaucoup d'années plus tard, saint Colomban s'éteignit à Bebbio, sur les rives du ruisseau de la Trébia. Sa mort fut édifiante comme avait été sa vie. Il poussa son dernier soupir en regardant la chaîne des Alpes qu'empourpraient les lueurs du crépuscule.

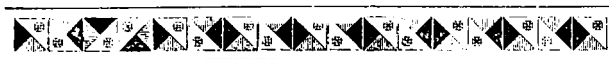
Il demanda qu'un sapin fût planté près de sa tombe, en mémoire de la protection surnaturelle que

Dieu avait, jadis, épanchée sur lui. Sa prière fut exaucée. On déposa sa dépouille sous un lit de sable, et deux novices furent chargés d'aller quérir un sapin sur la montagne... Mais, ô surprise, en passant près de la sépulture du bienheureux, ils aperçurent, le lendemain, un arbre superbe qui élevait jusqu'aux cieux ses panaches triomphants... Et ils jugèrent que le Seigneur venait d'accomplir un nouveau miracle.

Depuis ce temps, dès que tinte la cloche du jour de Noël, les grands et les petits enfants de ce monde se pressent autour du bel arbre vert qui porte, suspendus à ses branchettes, des objets si séduisants, symboles de nos joies fugitives et de nos fragiles espérances...

Adolphe BRISSON.





## *Le Bonheur ingénu*

—  
Toi par qu j'ai senti, pour des heures trop brèves  
Ma jeunesse renaître et mon cœur refléurir  
Sois bénie à jamais ! J'aime, je puis mourir :  
J'ai vécu le meilleur et le plus beau des rêves !

LECONTE DE LISLE.

*Mon âme tu n'es plus cette enfant délaissée,  
Cette pâle orpheline aux yeux mouillés de pleurs  
Qui suivait le fantôme obscur de sa pensée  
Sous un ciel sans clarté, dans un jardin sans fleurs.*

*Tu n'es plus la pensive amante du silence  
Qui fuyait le spectacle enchanté du matin  
Pour regarder mourir au fond de son enfance  
Le vague souvenir d'un bonheur incertain.*

*Les soirs tristes et froids, les mornes soirs d'automne  
Où tu venais encor dans les bois dépouillés,  
Les soirs ou s'éplorait ta plainte monotone  
Comme en songe, se sont un à un effeuillés.*

*Il ne te restera, de ces heures moroses  
Dont la mort offensait le cadran de tes jours  
Qu'un plus fervent désir de récolter des roses  
Pour Celle qui t'invite à de saintes amours.*

*Lève-toi : Tes chagrins son finis, ô mon âme,  
Les temps où tu pleurais se sont évanouis  
Regarde : Au seul baiser de l'Orient en flamme  
Tes grands lys ignorés se sont épanouis.*

*Brise ton vain sommeil et comme la jeune Eve  
Dans l'éblouissement du monde à son éveil  
Accueille en souriant la fleur du premier rêve  
Qui tend son urne d'or aux lèvres du soleil.*

*Les brumes de la nuit ont fait place aux féeries  
De l'Aube qui t'attend comme une blanche sœur  
Sur le seuil d'un beau temple ou ses gerbes fleuries  
Miraculeusement se dressent vers ton cœur.*

*Déjà l'hymne joyeux des lyres et des harpes  
Pour fêter ta venue éc!ate dans les bois  
Où des rayons vermeils s'enlacent aux écharpes  
Des Nymphes dont l'amour fait tressaillir la voix.*

*Tu vas pouvoir enfin saluer la lumière  
Puisée au clair foyer d'un pur sourire ailé,  
O toi, qui trop longtemps as trainé ta misère  
Dans les déserts sans fin d'un pays désolé.*

*Mon âme les beaux jours vont naître sous l'égide  
De cette simple enfant aux vœux immaculés :  
Tu suivras désormais ce noble et chaste guide  
Qui porte ton bonheur dans ses yeux étoilés.*

*Chante et recueille-toi : te voici fiancée  
A cet être ingénu qui recueillit tes pleurs  
Et fit se réveiller doucement ta pensée  
Sous un ciel lumineux, dans les jardins en fleurs.*

GEORGES MARLOW.





## *Chanson qui passe*

---

« Longue est la nuit du  
temps sans limites et rapide  
le rêve de la vie ».

SCHOPENHAUER.

Ils habitaient — tous deux — cette petite maison blanche, au bord du grand lac moiré.

Parfois, du pont des pyroscaphes qui glissent, rapides, par les belles journées lumineuses, sur l'étendue miroitante de l'eau, des étrangers, des promeneurs — de loin — la regardent et la trouvent jolie, la petite maison blanche, parmi ses orangers, ses verts cédrats au luisant feuillage, au fond de ses jardins en terrasses. Il ferait bon s'arrêter là !

Pourtant elle se lézarde un peu, car elle est vieille. Des lauriers roses ont poussé leurs tiges flexibles entre les marches disjointes de son escalier ; les pampres l'envahissent ; un grand rosier sauvage, enlacé à la balustrade de son perron, à laquelle il

manqué à présent des colonnettes, l'enguirlande de ses lianes fleuries ; et sa porte est close.

Et parmi les cailloux blonds du rivage, au pied de ses jardins en terrasses, les petites vagues soyeuses viennent, l'une après l'autre, mourir, en chantant leur éternelle chanson.

Ils vivaient là — à cette époque déjà lointaine.

Il s'appelait Memmi ; elle Pia.

Il était né à Venise, dans un vieux palais, un matin que le gai soleil d'été caressait les maisons antiques, les canaux glauques, épandant sa joie parmi les hommes, fardant de sa poussière d'or les ruines mélancoliques des choses.

Elle, avait ouvert ses yeux à la douce lumière, un soir, comme le couchant paisible dorait les feuillages des collines, à Sienne, la petite cité fière, jadis puissante, bruyante, rivale de Florence, devenue morne et presque morte, et pourtant rêvant encore de sa gloire passée parmi les débris de ses vieilles murailles.

Ils avaient été deux enfants joyeux, comme tous les enfants.

Ils avaient grandi, loin l'un de l'autre, confiants en l'avenir sans limites.

Puis ils s'étaient rencontrés, dans une ruelle — artère minuscule d'une petite ville italienne, perdue sur l'étendue de la terre vaste — et ils s'étaient aimés.

...Ils vivaient en cette maison blanche, aux mur-

mures de cette eau limpide, qui reflète les splendeurs du ciel changeant.

Durant les longs jours d'été, assis à l'ombre des pampres, ils regardaient les montagnes lointaines — que tant d'autres avant eux avaient vues — le grand lac miroitant, les mouettes blanches qui glissent, glissent sans trêve... Cette clarté, à la longue, faisait clignoter leurs paupières. Dans l'air chaud, tout odorant du parfum des fleurs, vibrait la chanson stridente des cigales. Et les heures coulaient.

Ils firent de longues promenades par les sentiers, sous les oliviers pâles, dans les bois. Ils s'égarèrent, riaient, cherchaient des mûres dans les buissons, s'arrêtaient aux carrefours des routes, devant les petits oratoires blonds où l'on voit, peintes sur la pierre, de blanches madones naïves, des figures vénérables de saints et de martyrs, tenant des palmes en leurs mains croisées, et puis, plus bas, dans les flammes rousses du Purgatoire, de pauvres âmes abandonnées, implorant la prière humaine. Et toujours elle disait, pour « ces pauvres gens » un *Pater* et un *Ave Maria*.

Et puis, ils erraient par leurs jardins, regardaient au loin les jolies couleurs changeantes des montagnes, se baignaient dans l'eau transparente, détachaient du rivage leur barque peinte et, la poussant au large, s'en allaient, là-bas, sur la grande étendue de l'eau qui miroitait.

Comme il faisait bon, le soir, quand la chaleur, peu à peu, s'apaisait, quand des petites brises pas-



saient, portant le parfum des fleurs ! Alors, quand ils étaient loin — bien seuls — ils s'arrêtaient, abandonnant les avirons, laissant flotter leur barque ; et ils chantaient tous deux en s'accompagnant sur leurs mandolines...

Mais, un soir, elle lui sembla moins gaie ; et il se sentit triste. Elle était pâle un peu ; durant la promenade dans leur gondole, elle avait causé moins que d'ordinaire — et l'on entendait seulement, par intervalles, le bruit des petites perles d'eau coulant des rames... — Ne l'aimait-elle plus ?.. Elle ne souffrait point, disait-elle. Ses mains étaient froides ; elle les lui donna pour qu'il les réchauffât... Et enfin, elle avoua que sa tête lui faisait bien mal.

Puis, le lendemain, paresseuse, elle voulut rester au lit, et qu'on ouvrit les deux fenêtres, afin qu'elle ne fût pas privée du plaisir de voir le beau ciel et d'entendre chanter les cigales.

Tout aussitôt il ouvrit les deux fenêtres et le soleil entra, vint jusqu'à elle, faisait danser, pour la distraire, de jolis atomes d'or sur les tapis de la chambre : et les cigales recommencèrent leur petite chanson stridente.

Mais rien, ce jour-là, ne pouvait l'amuser et ses yeux restaient tristes ; et comme il demeurait près d'elle, pensif, le front dans la main, elle l'attira vers elle, de ses deux bras enlacés à son cou, et elle l'embrassa — pleurant.

... Tout le jour, les cigales chantèrent, les fleurs se pâmèrent sous les baisers du soleil...

Vers le soir, le ciel devint tout en or. Et les cloches de l'église prochaine chantaient joyeusement la mort de la belle journée heureuse.

Dans son grand lit blanc, elle se taisait, triste. — Comme c'était beau, toutes ces choses !... — Et de nouveau, tandis que venait la nuit douce, elle se pencha vers lui, l'attira. — Il fallait qu'il l'embrassât bien fort, encore, qu'il l'aimât toujours.

Et elle soupira. Ses petites mains qu'il tenait avaient un frisson faible ; lentement elles se détendirent, cessèrent de répondre à sa main. Ses paupières s'étaient abaissées à demi, mettant sur ses joues pâles l'ombre de leurs longs cils arqués ; ses mains fines demeuraient immobiles, blanches et froides ; elles ne disait rien.

Et il sentit qu'il ne serait plus heureux jamais, que son cœur était brisé, qu'il ne battrait plus pour aucune autre, pour rien de ces belles choses de la vie qu'il avait tant aimées.

Longtemps il resta près d'elle immobile — près d'elle qui ne lui parlait plus, qui ne la regardait plus, qui semblait indifférente, heureuse pourtant auprès de lui.

Et, comme la nuit s'achevait, comme l'aube allait bientôt épandre dans le ciel sa lueur grise, il se leva, se pencha sur elle, baisa longuement ses lèvres froides. — Puis, la soulevant du lit, il la vêtit de sa longue robe blanche, et il la fit belle — oh ! comme autrefois, tout à fait. On eût dit qu'elle

allait sourire, parler, lui mettre encore ses bras autour du cou.

Et quand elle fut ainsi, par l'escalier de marbre, par les grands jardins endormis sous le regard scintillant des étoiles inconnues, il l'emporta, légère et blanche, il l'étendit sur les coussins de la barque; ils s'en allèrent...

Ils s'en allaient tous deux, comme autrefois — sur le grand lac tranquille, dans la nuit. Il avait pris sa mandoline à *Elle* — toute fleurie de rubans mauves et dont les cordes frêles avaient si souvent vibré sous ses doigts. Il chantait cette chanson qu'elle aimait tant !

... Puis l'aube lente, se leva ; les montagnes lointaines, comme chaque matin, se teintèrent de rose ; des moires blondes coururent sur l'eau et les mouettes blanches recommencèrent à glisser dans la limpidité de l'air...

... Vers le soir, des pêcheurs, qui passaient aux abords de l'île solitaire, épanouie au milieu de l'eau, furent surpris d'apercevoir parmi les grands saules gris et les lauriers roses, une barque abandonnée qui flottait. Et, s'étant approchés, ils virent, au fond de la barque, sur les coussins de soie, la belle Demoiselle blanche, qui semblait dormir, et, près d'elle, Memmi. L'un près de l'autre ; la main dans la main. Elle était pâle et souriante ; ses longs cheveux dénoués — blonds — lui faisaient une auréole ; sur sa robe blanche un mince ruisselet rouge s'était figé ; et dans la poitrine de Memmi, il y avait un stylet d'or...

Ce sont des choses anciennes, oubliées de beaucoup.

Cependant, sur le grand lac tranquille, parfois, dans le silence des belles nuits claires, deux voix s'élèvent harmonieuses, d'une douceur infinie — comme la voix du vent léger dans les lauriers roses — et des gens de là bas, qui souvent, dans leur enfance, entendirent conter cette histoire, reconnaissent bien la chanson de Memmi, les voix de ces deux amants, qui vécurent heureux, en la petite petite maison blanche, et moururent ensemble, un soir d'été.

JEAN LORÉDAN.





## GILLETTE

—

*Gillette a la bouche vermeille  
— Rampe le ver, vole l'abeille ! —  
Et j'ai pour elle, en mon jardin,  
Pillé les fleurs plus d'un matin.*

*Pour mieux distraire la follette,  
— Tremble le jonc, glisse l'ablette ! —  
Avec Gillette, j'ai vogué  
Sur la rivière, jusqu'au gué.*

*On court, tous deux, on rit, on cause,  
— Penche le lys, s'ouvre la rose ! —  
Et sur sa lèvre, certain jour,  
J'ai cueilli le gage d'amour.*

*Laissant l'aïeule qui s'embrouille  
— Tourne le fil, prend la quenouille ! —  
Elle m'a suivi dans les bois  
Pour manger la fraise à mes doigts.*

*Quand tombe le soir solitaire,  
— Souffle le bœuf, fume la terre ! —  
Près d'elle, j'ai, dans les sillons,  
Dormi, bercé par les grillons.*

*Mais bientôt ma mauvaise étoile  
— Saute le vent, tourne le voile ! —  
M'est apparue à l'horizon :  
En larmes finit ma chanson.*

*Comme il passait en beau costume,  
— Sonne l'acier, brille la plume ! —  
Elle a vu l'écuyer du roi  
Et n'a plus eu de cœur pour moi.*

*Au cabaret s'en vint seulette  
— Mousse le vin, cuit la galette ! —  
Son amoureux l'y rejoignit  
Et dans ses bras passa la nuit.*

*Mais demain il faudra qu'on sache  
— Pointe l'estoc, tranche la hache ! —  
Qui de moi-même ou du soudard  
Est venu trop tôt ou trop tard !*

*Si cependant c'est moi qui tombe,  
— Dorment les morts, creusez ma tombe ! —  
Qu'on grave sur ma pierre ainsi :  
« Il aime encor Gillette ici »*

Marc LEGRAND.



## LA LEÇON

---

Charreux est, aux confins du Condroz et de l'Ardenne, un gros bourg, situé dans un entonnoir de rochers et de verdure. Pour aller de Biesmes à Téroouanne, il faut passer par Charreux, où l'on trouve l'Ourthe. Biesmes se trouve sur le massif ardennais de la rive droite. La route qui le relie à Charreux court pendant une grosse lieue à travers des schistes affleurants où croissent quelques sapins maigres et quelques chênes aux branches convulsionnées. Ces arbres, battus par tous les vents du plateau, sont rôtis dès la mi-juillet et cinglés de pluie et de neige dès la mi-septembre ; le paysage désert est d'une désolation tragique pendant huit mois de l'année. Mais au cours de l'été, il trouve des sourires et des grâces : le soleil lui donne des fêtes, met des rossignols dans les boqueteaux, fleurit les haies de chèvre-feuilles et d'églantiers, plante des genêts odorants sur la déclivité des collines sèches, pareilles aux terrils des charbonnages. Dans l'herbe fine qui

pousse au bord des mares, le thym embaume, de son odeur musquée et pénétrante ; des lézards courent dans les cailloux, des écureuils se font des niches et se poursuivent la queue relevée en panache, avec une prestesse cabriolante et gaie.

Par l'après-midi caniculaire où commence l'histoire que je vous raconte, avant de prendre cette grande diablesse de route, sans une tache d'ombre, sans un souffle d'air, on réfléchit à deux fois. Pourtant de Biesmes, voici venir, dans la fine poussière blanche, une charrette attelée d'un chien, sous la conduite d'un homme que tous les gens du pays vous diront être le boucher Lambert, de Térouanne. La charrette revient à vide, le boucher ayant vendu à Biesmes la « demi-bête » qu'il a tuée hier chez lui. Lambert est saoul, il rit, en marchant, avec la goguenardise heureuse du pochard bon enfant. Cinquante ans au plus, sec comme un sarment, les épaules un peu rondes et voûtées sous le ballonnement du sarreau.

Le métier veut que Lambert soit saoul tous les jeudis. Ce jour-là, étant empli de genièvre et de « saison », quand il quitte Biesmes, il se dégrise entre Biesmes et Charreux, au grand air du plateau. A Charreux, il s'arrête encore, mais c'est pour se remettre tout-à fait ; il ne boit plus que de l'eau claire — car rentrer chez lui pochard, se montrer à sa femme avec le « Jeune homme » professionnel, voilà à quoi Lambert — ah ! fichtre non ! — n'ira pas se risquer !



Il est « soigné » aujourd'hui, Lambert, il est même « très soigné ». Il a posé les deux mains sur la planche qui, par derrière, ferme la charrette, et, de temps en temps, quand, en titubant il s'y accroche, le chien s'arrête et retourne la tête ; il ne repart pas avant d'avoir regardé son maître en face d'un air de lui dire : « Sapristi, tu ne peux donc pas marcher à côté de moi, au lieu de m'enrayer là, derrière ! »

\*  
\* \*

C'est un chien petit, ardent, maigre et noir : il en faudrait trois comme lui côte à côte pour remplir l'intervalle des brancards ; il flotte dans son harnachement de courroies lâchées jusqu'au dernier cran — et quand Lambert fait basculer la charrette en pesant trop fort, la sous-ventrière enlève le chien qui bat l'air de ses quatre pattes en se faisant lourd pour reprendre terrain.

L'équipage arrive ainsi à la descente de Charreux : Si Lambert était moins ivre et si le chien n'était pas ennuyé comme il l'est par Lambert, ils admireraient sans doute tous les deux, le paysage soudainement apparu : Charreux à cent mètres sous eux étalant dans son puisard, ses maisons en pierres grises, si jolies à l'œil, si fines de ton par ce grand soleil parmi les frondaisons de noyers et des ormes ; l'Ourthe, claire comme un fer d'épée, courant au milieu des prairies qu'elle fertilise ; les têtes de roches qui affleurent dans le lit de la rivière avec, autour d'elles, le bouillonnement cristallin des

courants éternellement et vainement acharnés à l'assaut. Ce n'est plus le même pays ; là haut c'était la fagne aride ; voici sans transition, le pays de rivière : là-bas, dans l'élargissement de la vallée, les blés balancent leurs têtes déjà lourdes ; ce n'est plus à travers les noirs sapins, c'est à travers des bois de hêtres géants et des coupes de bouleaux cuirassés d'argent neuf, que la route dégringole, en zigzaguant, du plateau dans la vallée.

A la descente, Lambert empoigne résolument l'arrière de la charrette, le corps renversé dans une position commode pour lui et utile pour le chien ; cette fois il retient de tout son poids. — « Allons, allons ! pense le chien, voilà qu'il est bon à quelque chose tout de même ! c'est égal, pas de mal qu'on arrive ! Il en fait une, de chaleur !... »

\*  
\* \*

Les voici dans Charreux : la rue du village rit dans la gaie lumière ; les façades de quelques maisons crépies à la chaux apparaissent d'une blancheur éclatante et crue ; les feuilles des pommiers qui débordent des murs des potagers sont comme vernissées sous une poussière impalpable ; le clocher, parmi les lierres en grappure, semble avoir été nettoyé du matin, remis à neuf par un grand coup de plumeau du bon Dieu.

Pas un paysan dans le village, car le temps est à souhait pour la fenaison. Mais, dans les jardins de l'hôtel Dossogne, quantité de citadins en villégiature :

les uns sont allongés sur les chaises ; les autres roulés comme des lézards sur la pelouse, assoupis par la grosse chaleur, dans le cercle d'ombre tracé par les accacias et les ormes ; quelques jeunes filles lisent, dans le berceau du fond, d'un air distrait, en sautant des pages.

Devant l'hôtel Dossogne Lambert s'est arrêté.

Mais — pourquoi, pourquoi, Seigneur Dieu ! — ce n'est pas de l'eau qu'il demande au comptoir, comme il en a l'habitude aux retours de Biesmes, c'est un grand verre de genièvre, un grand verre qu'il se jette d'un coup savant dans le fond du gosier, à la volée, hop là !

Le chien l'a vu et le chien pense : « Ça va être du propre ! Sans compter qu'on va m'oublier dans cette affaire ! Ce que je donnerais, pour lamper une écuelle d'eau claire... »

\*  
\* \*  
\*

Lambert s'inquiète bien de celà. Au seuil du cabaret de l'*Aigle blanc*, près du pont de pierre, ne voilà-t-il pas — pourquoi, pourquoi, sainte vierge ? — qu'il aperçoit Victor — Monsieur Victor, comme il dit — le commis voyageur de la maison Riguella frères et sœurs, de Herstal.

— V'là qu' vous passez sans entrer, Lambert ! C'est pas faire honnêteté...

Lambert connaît Monsieur Victor comme s'il l'avait fait : quand on bamboche avec lui, on sait bien quand ça commence...

Pourtant la salle basse du cabaret de l'*Aigle blanc* est invitante : la porte ouverte creuse un trou d'ombre dans la blancheur de la façade surchauffée ; il doit régner là-dedans une fraîcheur délicieuse : les volets clos font au soleil défense d'entrer ; seul un rais de lumière plonge par une coupure en biseau du volet droit, dans la pénombre, raide comme une perche obliquement fichée dans la rivière, et ce rais lumineux est plein de poussières giroyantes, de valse éperdues de vibrions. En titubant un peu, Lambert s'avance vers le seuil du cabaret, la bouche détendue par un rire :

— Monsieur Victor, je voudrais vous défaire ma casquette, mais je l'ai laissée dans la charrette.

Et il s'esclaffe, « la » trouvant très drôle. Puis, de l'air supérieur d'un homme plein de volonté, qui s'arrête quand il veut sur le chemin de la cuite :

— Je ne bois pas, vous savez ; je suis dans les affaires et quand on est dans les affaires... Faut que je rentre à Téroouanne.

Eh ! Victor le pousse dans le cabaret sans entendre et, à l'aubergiste :

— Deux chopes, s' v' plaît, noss' Dame !

Puis, à Lambert :

— J'attends la malle-poste qui va passer dans dix minutes. Il faut bien boire que'qu' chose quand on rencontre des amis.

— Du moment que vous prenez la malle-poste !  
Pourquoi, pourquoi, *bin âmés* sainte vierge,

fallait-il justement que M. Victor attendit la malle-poste ?

La porte se referme sur les deux hommes et le chien resté seul, lamentable grillade, à la merci du soleil, regarde avec inquiétude et pense : « Ça y est ! Tout à l'heure « nous » serons vraiment saouû !... »

\*  
\*  
\*

Pour sûr qu'il sera saouû, Lambert ! Maintenant il « fera » tous les cabarets de Charreux ! Monsieur Victor embarqué dans la malle-poste, Lambert paye chez Ougardy trois gouttes au cantonnier, puis il traverse avec lui la rue, entre en face chez Harzée, où le cantonnier l'abandonne après deux nouvelles chopes. Alors, tout seul zigzagant, buttant aux marches, s'effalant aux comptoirs, il va boire chez Flagottier, il va boire au café de l'« Amitié » où les deux belles filles du débitant rient de le voir avec un pareil « jeune homme » et lui font des farces ; il entre de même chez Chavanne avec qui il est brouillé depuis des mois ; des tournées copieuses de « plats-cous » arrosent la réconciliation inattendue et, vers 6 heures, ils échouent, Chavanne et lui, chez le bourrelier, un nouveau venu à Charreux, un qui provient, dit Chavanne, du côté de Griminster. On boit à la prospérité du commerce du bourrelier — et c'est la saouûlerie anarchiste, c'est l'ilotisme triomphant.

Le chien, dont Lambert ne s'inquiète plus,

traîne la charrette au seuil des successives chapelles, cherche des coins d'ombre, se couche en rond entre les larges brancards, sommeille entre ses pattes allongées, surveille de temps à autre le patron d'un œil philosophe qu'il referme aussitôt avec résignation. Et il essaie de se remettre à sommeiller et de se donner l'air de ne pas avoir vu, car il commence à rudement être honteux, le chien, d'être le chien d'un boucher qui donne un pareil scandale !... Et, il songe à autre chose aussi : c'est que tout-à-l'heure, à la sortie du village, et lui faudra grimper, sans que Lambert lui vienne en aide, le raidillon de Téroouanne, une montée de trois kilomètres, dont le milieu est si abrupte que même les chevaux de la malle-poste sont régulièrement mis au repos, avant de l'attaquer !

Et le chien pense : « Ce n'est pas que ce soit un méchant homme, seulement quand on a le vice qu'il a...! »

\*  
\* \*  
\*

Elle fut terrible, la montée ! Quand Lambert fut définitivement incapable de se tenir sur ses jambes, le bourrelier et Chavanne le jetèrent dans la charrette avec les mêmes précautions que lui-même y jetait sa « demi bête » — tandis que des femmes l'injuriaient et que des touristes protestaient indignés. Mais Lambert ne pouvait plus répondre. Il essaya à plusieurs reprises de claquer de la langue pour donner au chien le signal de prendre

le chemin de Téroouanne. Vainement, le chien finit par partir tout seul, en courant, pressé de soustraire le patron à la compassion, aux lazzi ou à la colère des assistants. Il fila d'un trait, au grand trot, jusqu'au tiers de la pente. Là, déjà, il tirait un pied de langue. Il faisait très chaud encore. Lambert, pesant de tout son poids sur l'avant, lui écrasait les reins. Un calvaire. L'œil injecté, hagard, les pattes grattant, tricotant, raides et obstinées, sur le macadam de la route, le petit chien s'enrageait, étourdi de l'effort, le gosier en feu — car vous aurez remarqué qu'on avait continué à oublier de le faire boire. — Par moment il piétinait sur place, ne démarrait plus qu'en obliquant à droite ou à gauche, puis reprenait le milieu de la route bandant tous ses muscles dans une tension désespérée.

\* \* \*

Vous croyez peut-être qu'il mourut de fatigue sur le chemin et que Lambert, dégrisé quelques heures après, le trouva, en se réveillant, mort d'épuisement au sommet du raidillon ? Que non pas ! D'abord parce qu'il n'en fût pas ainsi et qu'il nous importe avant tout de dire la vérité — ensuite que, en eût-il été ainsi, nous le cacherions car cette histoire serait trop triste et l'auteur paraîtrait avoir voulu apporter sa contribution à l'œuvre de propagande anti-alcoolique par le récit et par l'image — cette œuvre si méritoire qui fait de la si inutile besogne. — No. 1, le

chien gagna Téroouanne sans catastrophes; il arriva rendu, fourbu, exténué, mais il arriva ! Lambert fut ramassé dans la charrette ivre-mort, par les mains, plutôt brutales, d'une épouse justement courroucée. On le fourra dans la grange sur de la vieille paille hachée, tandis que le chien s'installa dans sa niche, sur de la belle paille fraîche.

Lambert s'éveilla le lendemain vers 8 heures ; il fut bien des minutes à reconstituer son après-midi de la veille. Quand ce fut fait et comme il avait l'esprit juste et le sentiment de la gratitude, il s'en fut tout de suite à la niche où le chien, étendu sur le dos, le ventre au soleil et les quatre pattes en l'air, étirait ses membres, encore endoloris de l'effort. Quand le chien le vit venir, il prit une position plus décente, en chien qui sait se conduire. Et lorsque Lambert, s'approchant avec la mine d'un homme qui va faire des excuses, voulut le caresser, le chien se recula d'un air digne, et — ceci, vous êtes libre de ne pas le croire, mais moi je ne le mets pas en doute, tant fut grande la sincérité avec laquelle Lambert me l'affirma vingt fois depuis — et le chien, oui, Monsieur et Madame, le chien prit la parole et dit à Lambert ces mots lapidaires : « Mon vieux, je t'avertis que la première fois que ça t'arrivera encore je te laisse à Charreux ! »

GEORGES GARNIR.





## **BANVILLE**

---

*Une fée aux beaux yeux a protégé sa vie.  
Il fut heureux. Sans doute un palais enchanté  
Où la pourpre et l'ivoire échangeaient leur clarté,  
Dans un rêve abrita sa jeunesse ravie.*

*Amis, ce préféré des Muses nous convie  
Au culte harmonieux de la pure Beauté.  
Le mal, ni la laideur ne l'ont pas attristé ;  
Le bouvreuil le jalouse et la rose l'envie.*

*Mais pourquoi cette plainte et pourquoi cet adieu ?  
Il n'est point mort, l'Aède aimé, le jeune dieu ;  
Ne l'entendez-vous pas qui glisse dans la brise ?*

*Vous viendrez boire encore à ses lèvres de miel :  
C'est son âme, divine et de splendeur éprise,  
Qui parfume les fleurs et chante dans le ciel.*

Valère GILLE.



## VIGNY

—

*Ne franchis pas le seuil de cette sombre allée  
A l'heure où le soleil, en ce funèbre endroit,  
Dans les ifs, de sépulcre en sépulcre décroît,  
Il revient, Ombre altière et toujours désolée.*

*Il est là. Mais la paix de la nuit étoilée,  
N'apaise point son cœur orgueilleux, à l'étroit  
Sous cette pierre, il gît, fier, dédaigneux et froid,  
Comme un jeune héros tombé dans la mêlée.*

*Nul ne l'a deviné. Fuché sur un tréteau,  
Il n'a pas, à la foule entr'ouvrant son manteau,  
Montré la plaie intime et sombre de son âme.*

*Sans un pleur, sans un cri d'espoir ou de regret,  
N'ayant rien au passant dévoilé de son drame,  
Il mourut, et la tombe a gardé son secret.*

Valère GILLE.



## La Banqueroute de l'Épithète

---

Nous avons appris en classe que l'épithète doit ajouter quelque chose au substantif auquel elle est accolée. Il y a des épithètes banales et fongibles, comme il en est de distinguées et recherchées ; il en est de « rares », très demandées pour les besoins de l'« écriture artiste » et, aujourd'hui, à la portée du premier gendelette venu ; elles pendent au décrochez-moi-ça du vocabulaire, et les mites voraces en font leur festin dans la pénombre ; elles plaisent encore pourtant à quelques esthètes dont l'ignorance foncière s'empanache de prétention désarmante et je n'aurai pas la cruauté de troubler le bonheur, rond comme la bêtise et rond comme la terre, de ces esthètes : la contemplation de la bêtise est l'une des meilleures raisons de vivre. Je désire uniquement montrer qu'il se fait des épithètes, louangeuses ou péjoratives, un abus constant et singulier et que cet abus les a plongées peu à peu, et abimées, dans les sables mouvants de l'indifférence et du mépris.

Ni vous, ni moi ne sommes en communauté d'idées sur tous les points, avec tout le monde. Si les opinions de la planète Terre étaient coulées dans le même moule quant aux questions politiques, philosophiques, esthétiques, littéraires, religieuses et sociales, il n'y aurait plus ni conversations, ni polémiques, ni discussions, ni raisonnements, ni pétilllements et entrecroisements des intelligences; il n'y aurait même plus de journaux, ce qui serait la suprême catastrophe, et la planète Terre en deviendrait inhabitable ; il ne nous resterait qu'à plier bagages et émigrer vers Mars, puisque cette planète nous trace des signaux lumineux d'appel, d'après la conjecture de quelques astronomes.

La divergence des opinions est l'un des facteurs primordiaux de notre vie intellectuelle. J'opine blanc, tu opines bleu, il opine rouge, c'est affaire de cerveau ou de daltonisme cérébral.

Mais, selon qu'on opine rouge, bleu ou blanc, l'opinion se peut défendre par une dialectique dont dont les arguments se trouvent aux antipodes.

L'opinion instruite et courtoise recherche les précédents, ou, comme disent les Anglais, les « rétroactes » ; ferme autant qu'aimable, elle s'attache à développer sa thèse, tout en rétorquant celle de l'adversaire; elle déploie son raisonnement avec un calme sûr de soi-même, espérant trouver devant soi pareille courtoisie et syllogismes pareils. Souvent elle s'illusionne et l'autre opinion

lui donne promptement à connaître qu'elle s'est fourvoyée.

L'autre opinion n'a cure de logique ou de politesse. Elle se carre les poings sur les hanches, comme la fille de M<sup>me</sup> Angot, présentement installée, par ordre impérial, à l'Opéra de Berlin ; et elle recourt à des procédés de conviction dont ne se fût avisée aucune harengère

Elle s'incarne en quelques publicistes trop notoires pour qu'il faille citer leurs noms.

Ils ne sont jamais de sang-froid ; ils vivent une vie tumultueuse et trénétique et ils s'expriment dans un langage de fureur. Ils ne soupçonnent pas la nuance et la demi-teinte ; ils n'aiment que la couleur, la couleur de chromo, la couleur criarde lourdement étalée en placards de vermillon ou de sang. Quand le lecteur achète le journal de ces publicistes-là, il connaît par avance la qualité de la marchandise ; il sait qu'elle sera violente et relevée d'épices et appropriée à la bassesse de ses propres instincts ; il déguste cette littérature d'assommer chez le mastroquet voisin, dans la puanteur de l'absinthe et des blasphèmes.

Et, par un phénomène à noter, chacun de ces polémistes furibonds s'escorte de satellites qui gravitent dans son orbe et se sont assimilés sa manière ; lorsque le Maître est absent, il y a dans la maison une demi-douzaine de comparses capables de se hausser jusqu'à la maîtrise, c'est-à-dire de remuer avec art et méthode la fange des épithètes

ordurières. Le lecteur, malgré le flair que lui a donné l'habitude, y est pris parfois : c'était si beau que, n'était la signature, il eût attribué l'article au Maître lui-même ; et, en son âme ignoble, il songe avec délices que, même quand le Maître aura disparu, il aura toujours, lui, électeur et lecteur, sa pitance quotidienne d'ignominie.

Seulement, les palais se blasent à la longue sur la virulence des condiments et des ragoûts ; les adjectifs les mieux munis de picrate et de vitriol s'émoussent et s'éteignent par suite de l'abus qui s'en fait ; nul n'y accorde plus la moindre attention ; à peine quelques yeux suivent-ils indolemment leur trajectoire ; on est rassuré sur les résultats de leur explosion bénigne ; on attend qu'ils touchent le sol, inertes et sans vertu.

Si les épithètes de grossièreté ont perdu toute pertinence, il en va de même des épithètes d'approbation, de flatterie et d'apothéose.

L'épithète de « sérieux » est décidément par trop galvaudée. La chose est rare, le mot s'étale partout. On désire reprendre un commerce sérieux d'aunages ; on veut remettre, pour cause de santé, une distillerie sérieuse, on demande une « fille à tout faire » sérieuse ; on désire emprunter 20,000 francs à des conditions sérieuses, sans préciser le point de savoir pour lequel des deux elles le seront, du prêteur ou de l'emprunteur ; on offre des appointements sérieux à des agents sérieux qui placeront de sérieuses marques de vin de Champagne. Voilà qui n'est pas

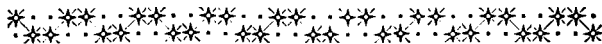
gai, sapristi, mais l'épithète, comme la multitude, est tyrannique.

Récemment, j'ai lu dans les gazettes l'annonce de l'ouverture solennelle d'un cours de comptabilité. Rossini, Meyerbeer, Gounod et d'autres, ont composé, en diverses circonstances, des « ouvertures solennelles » ; une Exposition, un Salon de peinture, même un Parlement peuvent s'ouvrir avec solennité, mais un cours de comptabilité n'est pas d'une solennisation aisée à concevoir, et, sans offense à la méritante corporation des comptables, je me figure difficilement par quel artifice la solennité sera introduite dans l'enseignement du « doit et avoir » et dans les mystères du « grand livre ».

Semblablement, « distingué » est un ornement qui n'orne plus personne, « sympathique » tombe sous la plume pour qualifier les individus qui n'ont pas affronté la police correctionnelle ; « intelligent et sympathique » marque un échelon plus élevé dans l'échelle de l'admiration ; les directeurs de théâtres et de cafés-concerts sont tous intelligents et sympathiques ; « excellent » coule à pleins bords et entraîne tout dans l'ampleur de son flux ; chacun est excellent, bien peu excellent ; là est la nuance.

En sorte que, aux pôles de l'éloge et de l'injure, les épithètes, florissantes jadis et significatives, sont présentement ternies et flétries ; elles ont perdu leur parfum et leur valeur et nous les foulons d'un pied dédaigneux.

FRANZ MAHUTTE.



## Le Miroir

A CH. BAUDELAIRE.

*Alcove aux lourds parfums où de doctes Lesbiennes,  
Sous la molle langueur des nocturnes cieux clairs,  
Couvrent éperdument leurs frissonnantes chairs  
Du lubrique tissu des carresses anciennes ;*

*Hôpital blême et morne, au silence cassé  
Par la toux, les soupirs, les hoquets et les râles,  
Où la prière, et la douceur des soleils pâles  
Raffermissent parfois le pauvre cœur lassé ;*

*Cité de sang, cité d'ennui, cité de fange  
Où le vice se vautre à chaque carrefour,  
Tandis que pour sonner la diane du jour  
Bée en l'immensité la trompette de l'ange ;*

*Ton livre, ô génial poète, est le miroir  
Reflétant à nos yeux, race chue aux abîmes,  
L'orgueil de nos péchés, la pourpre de nos crimes,  
— Tel un couchant tragique en l'eau triste du soir.*

Auguste VIERSET.





## Les Coquilles d'œufs

---

La veille au soir, revenant de sa promenade quotidienne sur la grand'route — où ses yeux surnois aiment à surprendre les couples musant le long des peupliers — Madame Pirot a découvert à l'entrée du bourg, juste au pied d'une haie, quelques coquilles d'œufs éparses sur un vague tas d'ordures.

Jardins et champs étaient déserts, et pas une âme sur la route ; vite Madame Pirot s'est accroupie, a empilé fébrilement dans son tablier les coques brisées, puis a regagné le logis d'un pas pressé afin d'éviter toute rencontre et de pouvoir cacher sa trouvaille en un coin de cuisine avant que son homme ne rentre du cabaret.

Et maintenant en cette chaude après-midi de juin, debout sur le pas de sa porte, elle inspecte à droite, puis à gauche, avec une lenteur dissimulatrice la rue silencieuse où le soleil découpe une étroite bande d'ombre devant les maisons d'en face.

Pas un passant, personne sur les seuils, nul voisin dans les potagers. Tous ceux qui ne sont point aux

champs font leur sieste, ou dans la fraîcheur de l'arrière-chambre attendent pour prendre l'air un instant plus propice. Et la rue entière semblerait morte, n'étaient les récitations monotones des enfants qui de l'école proche parviennent confusément par la fenêtre ouverte jusqu'à Madame Pirot.

Celle-ci rentre un instant et l'oreille aux aguets s'assied à la table de bois blanc sur laquelle se trouvent préparées les coquilles d'œufs qu'un lavage sommaire a débarrassées des tâches de boue.

Dans les flots de soleil qui s'engouffrent par la porte béante, des mouches par milliers vibrent et bourdonnent, tachettent panneaux et murailles de leurs incessants picotements, agacent le cou, les mains et les joues moites de Madame Pirot. Mais, toute aux écoutes, elle les sent à peine et sans fin, les chasse d'un même geste machinal.

Au dehors, tout-à-coup un bruit de pas s'est fait entendre.

Madame Pirot se redresse et palpitante va reprendre son poste ; un faneur attardé s'avance, pipe à la bouche et faux luisante sur l'épaule.

La mine enjouée de Madame Pirot se renfroge ; mais là-bas, au bout de la rue, ses petits yeux perçants que protège sa main en visière ont aperçu la haute et maigre silhouette, cimée d'un chapeau de paille à larges bords, du notaire que la notairesse accompagne, projetant sur le pavé le petit cercle d'ombre de sa rotondité massive.

Madame Pirot s'épanouit : courant à la table,

elle raffe hâtivement les coquilles dans son tablier dont elle tient d'une main les deux cornes. La voilà prête ; elle tend l'oreille pour mieux se rendre compte de l'approche des promeneurs.

Le pas lourd et cadencé du faneur a résonné plus fort devant la porte ouverte...

« Ils doivent être près du jardin Roufflard » pense Madame Pirot... « Ils passent devant l'école... »

Cette fois, elle perçoit distinctement le rythme inégal de leur marche.

Voilà l'instant.

Madame Pirot se rapproche de la porte, guette par la fenêtre aux rideaux de mousseline l'arrivée du couple, et juste au moment précis où le notaire et sa femme vont passer devant sa maison, elle se montre sur le seuil, comme par hasard, salue d'un sourire qui sous son nez crochu étire en grimace ses lèvres minces, et d'un geste négligent — en ménagère chez qui les hécatombes d'œufs sont chose familière — épand sur la chaussée les coquilles qui s'éparpillent et roulent avec un bruit sonore sur les pavés inégaux.

Auguste VIERSET.

(de Madame PIROT, roman en préparation).



## M A R S

—

*Du haut d'un ciel moins gris, l'Hiver lance à poignées,  
Comme un adieu gamin, ses blanches giboulées.*

*Déjà les livres chers que fatiguaient nos mains  
Gisent sur le divan, près du feu qui s'éteint.*

*Au timide soleil dorant les Dieux de marbre  
Le rire du Printemps s'éveille dans les arbres.*

*Des aurores d'opâle éclairent nos boudoirs  
Où des couchants plus beaux solennisent les soirs.*

*Dans la neige qui fond tremblent des primevères  
Et notre âme se sent joyeuse et plus légère,*

*Ferme tes grands albums et l'antique clavier  
Où tes doigts réveillaient les lieder familiers.*

*L'amour frileux languit dans un décor de givre.  
Les lilas vont fleurir ! Notre amour va revivre !*

*Viens ! Coupons des rameaux symboliques de buis  
Pour verdir le chevet des maigres crucifix.*

— *Plus discrets qu'un boudoir clos de tentures sombres  
Je sais des coins du parc tout pleins de fleurs et d'ombre.*

*Nous irons y cueillir les prémices d'Avril  
Pour étoiler la nuit de tes cheveux subtils.*

R. SÉRASQUIER.





## HONEY MOON

---

*Nos premiers soirs d'amour fervent et puéril,  
Ces lointains soirs d'amour, chère, t'en souvient-il ?  
— Sur le banc somptueux de l'antique terrasse  
Allongée en tes mousselines, souple et lasse,  
Tu déroulais sur moi tes lourds cheveux subtils ; —  
J'enfouissais mon front dans leur cascade sombre ;  
Leur parfum me grisait, et complice de l'ombre  
Extasiait les vers que je disais pour toi...  
— Une brume d'argent se déchirait aux toits  
Des chaumières rêvant au flanc de la colline ;  
La lune s'allumait, indulgente, opaline,  
Et se penchait sur la rivière en frissonnant ;  
Aux longs cris des bergers, les troupeaux bondissants  
S'éloignaient lentement, là-bas, entre les arbres...  
La nuit imprécisait La Diane de marbre,  
Blanche qui s'érigeait parmi les boulingrins ;  
Le jet d'eau s'éplorant, frileux, dans son bassin,*

*Semait des gemmes grelottantes sur la mousse...  
Des espaliers prochains montaient des senteurs douces...  
Et, le lièvre à nos pieds roulé sur les toisons,  
Je couvrais de baisers, de roses à foison*

*Tes chères mains, ton front et tes cheveux aimés...  
— Nous nous taisions... Un chant s'élevait dans les  
Et la brise du soir, en flocons parfumés, [feuilles,  
Faisait neiger sur toi les fleurs des chèvre feuilles.*

R. SÉRASQUIER.





## Confiteor

—

*Je viens vers vous, vierge aux yeux clairs, petite amie,  
Très las d'avoir connu le mensonge et la vie,  
Pèlerin d'Idéal dont la route est finie...*

*J'ai cherché le Bonheur, et ne l'ai pas trouvé ;  
J'ai supplié le Rêve, et je n'ai pas rêvé ;  
J'ai conçu le Poëme, et n'ai pas achevé...*

*Quand l'Amour m'a tendu ses lèvres enivrées,  
J'ai bu dans son baiser les angoisses sacrées,  
Mais je n'ai pas vécu les heures espérées...*

*Et sans avoir connu le véritable amour,  
J'ai voulu l'âpre orgueil de mentir à mon tour...  
Peut-être faudra-t-il me repentir un jour.*

*Puis j'ai compris le ciel fermé, l'ombre épandue ;  
Mon regard s'est voilé ; ma jeunesse s'est tue ;  
Mon cœur agonisait quand vous êtes venue...*



*Mais vous êtes venue, et vous m'avez donné  
Le renouveau fleuri de mon printemps fané...  
Si j'ai beaucoup souffert, j'ai beaucoup pardonné.*

*Car grisé d'infini depuis l'heure trop brève,  
Devant cette clarté d'aurore qui se lève  
Je ne suis qu'un enfant qui frissonne et qui rêve...*

Albert DEVÈZE.





## Vision claire

---

Toutes ces choses pensent par moi, ou  
je pense par ces choses.

CH. BAUDELAIRE.

Dans l'herbe humide encore, elle avança et sa présence illumina la plaine comme la joie vive d'un rayon de soleil sur les étangs herbeux.

La nature se fit coquette. Les coudriers humbles furent soudain ornés de gemmes de rosée.

Au long de la traînée claire du ruisseau, la longue ligne fuyante des peupliers chuchotèrent enjoleurs. Les buissons d'aubépine se fleurirent de sourires roses et l'on eut dit que pour lui plaire les bouleaux avaient aiguisé l'éclat de leurs plaques d'argent.

Sur son passage, en arches triomphales, se joignirent les viornes, les prunelliers.

Les chèvre-feuilles scandèrent les gestes larges des thuriféraires, tandis que comme un encens, vers elle, montaient les parfums.

Elle sourit à cette joie inconsciente et vigoureuse,

tout en lustrant de ses mains lentes, les branches souples des osiers qui venaient la caresser.

Puis, dans l'ombre mobile des arbres, avec un étirement des bras, elle laissa soudain glisser la tunique qui l'enveloppait.

Sur le fond des feuillages, avec une sculpturale précision, se découpa le clair mystère de sa nudité. Et devant le rythme orgueilleux de ses seins, l'orbe féconde de ses hanches, une ferveur passa sur la plaine.

Des ardeurs occultes s'affirmèrent, toutes les vigueurs, les vitalités indécises, éparées, semblèrent se préciser vers une pensée de Volupté et de Force.

Des gestes ébauchés, sans but, parurent prendre un sens déterminé et fatidique ; partout s'érigeaient en démente, des élancements phalliques.

Et tandis qu'aux creux des écorces suintaient les sèves regorgeantes, qu'au fond des calices distillaient de lourdes essences, les trembles tressaillirent de désirs ; au bord des mares les sureaux blancs mirèrent à l'eau les morbides palpitations de leurs bras noueux ; les seigles, les avoines se couchèrent haletant ; des érotismes fous crispèrent les saillies au tronc des chênes, comme des muscles en effort. Des mélèzes semblaient haussés pour mieux la voir, et les sapins même avaient ému leur austérité en de lentes inclinaisons.

Puis là bas, au fond de l'horizon, s'éleva un frisson ; comme un prélude vibrant sous un archet magique ; le murmure s'étendit de proche en proche,

semblable aux sons prolongés d'une harpe, en de chromatiques progressions la vague sonore roula, s'amplifia, s'augmentant dans les frondaisons de la vie intense de la forêt, les cadences des branches, le chant des tiges courbées d'amour, les bruissements des feuilles en folie.

Et soudain éclata la clameur de joie immense, des fanfares fastueuses de puissance, des orgues merveilleuses et formidables.

Et pendant qu'en tourbillons affolants palpitaient les parfums de luxure, en un hymne d'ivresse, en un plain-chant grandiose, Eux, les Mouvants, les Sans-Forme, chantèrent au Soleil la gloire et l'absolu de la Beauté.

A. DE CALONNE.





## J'IRAI VERS CEUX... (1)

—

A ELLE.

*J'irais vers ceux, tous ceux qui L'aurait pu connaître,  
Et qui de ses grands yeux rencontrés par hasard  
Auraient senti, parmi leur âme triste, naître  
Le souvenir d'un éternel et pur regard.*

*... Vers ceux que sa magie et sa furté secrète  
Ont fait rêver parfois d'un bonheur inoui,  
Et qui sans le savoir — tant Elle était discrète —  
Sont devenus meilleurs d'un songe évanoui.*

*J'irais à eux et leur dirais :*

— « Parlez-moi d'Elle,

*Oh ! parlez-moi ! Car la nature m'est cruelle :  
Les champs ne me l'ont pas rendue, et sont sans voix  
Aux cris de ma prière et de mes sourds effrois.  
Et je veux cependant, sur cette aride terre,*

---

(1) D'un volume à paraître prochainement : « Si tu étais morte... »

*Où régna comme un lis sa fraîcheur éphémère,  
Je veux glaner tout ce qui reste d'Elle encor,  
— Fleurs éparses dans l'ombre et qu'oublia la mort,—  
Pour m'en faire un bouquet de fleurs inviolées,  
Et pouvoir lui créer une survie ailée  
De leurs parfums...*

*... Parlez moi d'Elle avec douceur :*

*Elle était douce, au fonds des bois consolateurs ;  
Oh ! douce comme un rêve et comme une espérance !  
Parlez bien bas pour L'attirer dans ce silence  
Où l'âme des défunts revient autour de nous...  
Voyez je vous supplie et suis à vos genoux !  
Vous savez bien que je n'ai plus rien d'Elle au monde  
Si ce n'est le trésor de ma douleur profonde,  
Et tous mes souvenirs et vous qu'Elle a charmés...  
Oh ! parlez-moi ! vos cœurs en sont tout parfumés...*

*Ayez pitié de son destin : Elle était belle,  
Elle était jeune, et sa bonté m'était fidèle ;  
Je voyais dans ses yeux briller le ciel d'amour,  
Et mes yeux éblouis s'y perdaient sans retour,  
Et Dieu nous souriait derrière les étoiles ;  
Et l'Infini, dans le symbole de ses voiles,  
Descendait vers son front nuptial et serein.  
... Elle est morte à présent et le ciel n'est plus rien,  
Et les briscs sans Elle ont perdu leur clémence,*

*Et les bois sont vieillis de toute ma souffrance ..  
Elle n'emporte de ma vie et de mon deuil  
Qu'une larme égarée aux plis de son linceul ;  
Et dans cet exil froid qui L'étrangle, muette,  
Et dont l'éternité fera d'Elle un squelette,  
J'entends frémir son corps en combats épuisés  
Et les vers sur sa joue effaçant mes baisers .. »*

*J'irais vers ceux, tous ceux qui L'auraient pu connaître,  
Et qui de ses grands yeux rencontrés par hasard  
Auraient senti, parmi leur âme triste, naître  
Le souvenir d'un éternel et pur regard ..*

Emile GÉRARD.





## *L'âme des Jeunes filles*

—

### **Lendemain d'une entrée dans le monde.**

—

Le plein jour du dehors se tamisait d'ombre par le store baissé et dans la chambre gaie et virginale, aux chaises couvertes des atours du bal d'hier, sous les rideaux blancs, ouverts, reposait la jeune fille blonde. Elle fut la gloire de cette fête, la joie des lustres, qui réfléchissaient toute leur lumière égayée dans l'or de ses cheveux, sur toute la blancheur de sa personne et les roses de son corsage. Lassée, fort emmi la douce langueur et sa tête fléchie sur son bras, elle songe les yeux mis-clos aux choses douces que lui ont dites ses cavaliers dans l'intervalle si court de deux danses et aux quelques mots murmurés dans le tourbillon et l'ivresse de la valse. Oui ses cavaliers, les officiers au bel uniforme aux épaulettes d'or, aux moustaches conquérantes, et aussi les habits noirs, qu'elle a tachés de décorations et de petits rubans multicolores ! Oh ces rubans suspendant des petits grelots ! joyeu-



sement elle les leur épingla pour tous les bouquets recueillis.

Il y en a bien huit ou dix, de ces bouquets aux tiges emmaillotées de papier d'argent et qui languissent là sur la table ; oui certes, le petit voisin qui si souvent la guigne, caché derrière la haie de son jardin, lui en a pour sa part déjà donné deux....

Il dansait bien, la faisant tourbillonner éperdûment, sans que leur valse folle ne heurtât d'autres couples ; et cependant il lui causait, lui redisait les tendres aphorismes recueillis dans ses lectures romantiques, disant la louange des femmes et la beauté de l'amour. Et tout celà lui plaisait, la faisait doucement sourire, heureuse et quelque peu fière, d'être femme, d'être belle et d'être adulée.

Et longtemps sa rêverie les reprit ces phrases gentilles qui l'avaient accueillie à son entrée dans le monde, qui dans toute leur gaieté n'avaient pasterni la vision ensoleillée que lui offrait l'aurore de sa vie, n'avaient pas démenti son rêve juvénile qui lui faisait présenter l'existence douce et bonne, remplie de tendresses à en mourir, et les hommes l'adorant en une foi profonde et mystique...

Ami, et moi aussi j'en ai rencontré à leur premier bal, de ces jeunes filles qui faisaient leur entrée dans le monde et je ne leur ai pas toujours assez caché l'amertume de toutes les illusions que la vie a déjà rancies en moi, je ne leur ai pas assez dit de ces mots dorés qui les font sourire et les rendent joyeuses, et par un tendre hommage, je ne leur ai pas souvent

assez laissé leur naïve confiance en cette vie, et leurs fraîches visions intactes. J'en ai pourtant rencontré de ces pauvres âmes, meurtries par la grossièreté de l'homme, tristes quelque peu sous leur joie apprêtée, et je ne leur ai pas souvent assez fait cette aumône de poésie et mérité le remerciement qu'un soir pourtant une de ces pauvres jeunes filles me fit et qui me déchira le cœur. J'ai cet immense regret, regret stérile, car il me faudrait pour que mon âme vibre encore à l'unisson de la leur, qu'elle redevienne un jour, chose impossible hélas, aussi simple que celle d'un enfant.

TEDESCO.





## LA FIN D'UN DRAME

---

C'était le dernier jour de l'an. Tandis que les magasins et les grands cafés s'allumaient, allongeant sur les trottoirs humides les rouges reflets de leurs devantures, des passants allaient et venaient par les boulevards, avec des sourires satisfaits, donnant une dernière pensée joyeuse à l'année finissante.

Claudine, très préoccupée, allant tout droit et très vite, marchait comme hypnotisée, inconsciente et aveugle, au milieu des groupes, qui jetaient çà et là de vagues tâches noires, dans la blancheur indécise d'un décembre froid.

Souvent quelqu'un l'appelait, souvent aussi un lazzi banal et vulgaire provoquait un large éclat de rire, qui fendait l'air calme de Paris mourant, de Paris engourdi, de Paris plus tranquille enfin subissant l'hiver. Mais elle allait toujours de son pas de rêve ou d'obsession. Elle suivait le trottoir, rasant les maisons de ce boulevard Rochechouart, dont elle était hélas si connue, et, toujours devant

elle, toujours droit et toujours, ses yeux perçant la brume, qui s'apaisissait encore, elle continuait sa route vers l'incertain, de son pas saccadé de folle !

Elle arriva au Square de la République, désert et triste, dont les quelques réverbères semblaient pleurer dans la nuit, et, soit vaincue par la fatigue soit anéantie par la terrible nervosité qui la pourchassait depuis une heure, elle s'écroula sur un banc. Le brouillard et le froid emprisonnaient ses tempes et les étreignaient comme dans un étau. Le sang lui battait la figure comme d'un knout, et son front était si martelé de toute une vie surabondante et misérable, qu'elle se prit la tête dans les mains d'un geste de suprême prière :... par la nuit brumeuse, tout son passé défila, dans une étonnante netteté, devant son esprit délirant !... C'était la maison paternelle perdue tout là-bas dans ce village d'Ardennes, aux chaumes brodés de mousse, encombré d'arbres et dont quelques toits d'ardoises ombrayaient légèrement la tendre verdure des forêts. C'étaient les longues journées passées en plein air, au bord de la rivière, sous les saules antiques, ou dans les montagnes escarpées ; les courses folles à travers les sentiers enjolivés de coquelicots, de bleuets, de marguerites. Insoucieuse alors, elle n'obéissait qu'à sa fantaisie ; les mains pleines de fleurs des champs, elle marchait au hasard de son caprice, ivre de chansons, d'air pur, de ciel bleu !... C'étaient encore les

soirées rêveuses par les allées des grand bois ; en haut les frondaisons se pressaient en une immense douve, tandis qu'une brise molle, inclinant les branches légères, faisait entendre un murmure laudatif !...

Puis la réalité brutale : la mort du père changeant tout, gâtant tout ; et la mère, jeune encore se remariant, introduisant chez elle un étranger qui devait tout détruire !...

Claudine avait alors quinze ans. Chacun admirait déjà sa grâce légère et son pas amoureusement rythmé. Son sourire, parfois si mélancolique, rendait sa beauté moins enfantine, et malgré soi on se retournait sur son passage, pour admirer la courbe onduleuse d'une pure ligne serpentine, allant de sa chevelure ébouriffée à ses petits pieds mignons. Déjà, elle était l'aube du matin dont on rêve le soir ! ..

Quelques années passèrent calmes mais sans joie. La mère vieillissait et le beau père, trop plein de prévenances pour la jeune fille, dépensant plus que les modestes revenus, conduisait à la ruine ce que dix ans de peines avaient su ériger.

Un souvenir charmant se rattachait à cette époque de la jeunesse de Claudine. Par un brun soir d'automne, un brave garçon, simple dans sa mise et dans son allure, son Charlot, comme elle l'appelait, l'avait rencontrée sur la route blanchâtre et avait éveillé son cœur de vierge. Oh ! ces longues heures passées ensemble, les mains dans les mains, assis sur quelque chêne déraciné par les

tempêtes du dernier hiver. Et ces mots si doux, et ces baisers si longs où leurs deux âmes s'unissaient en un idéal d'angelique pureté ! Pour Claudine, ce fut le temps du suprême bonheur, tout plein d'avenir et d'illusions ; alors que sur ses lèvres se jouait un sourire triomphant et que dans son cœur chantait l'éternel poème des vingt ans.

Mais sa vie ne tarda pas à changer de face. L'homme qui dormait sous le même toit l'obsédait. Et bientôt elle s'expliqua la répulsion qu'elle avait toujours eue pour le mari de sa mère. Un soir qu'elle était seule, il rentra demi-ivre, les yeux égarés, la figure congestionnée. Caressant, les sens éveillés par les gracieux appâts de cette fille de dix-huit ans à peine, il s'approcha d'elle, lui murmurant, la voix coupée de hoquets, des choses qu'elle ne comprenait pas... Claudine s'était d'abord reculée tremblante... Mais tout son être se révolta, un tel dégoût lui monta à la gorge, devant ce lâche aux yeux hagards, qu'elle le souffleta violemment. Lui, ricana, subissant l'outrage, mais s'avançant toujours, ne voyant que cette gorge gonflée et ces hanches cambrées dans une attitude d'attente énergique !... D'un bond, comme le fauve sur sa proie, avant qu'elle eut pu se défendre encore, il l'avait saisie, la pressait à la briser contre sa poitrine, et de sa bouche, puant l'alcool, souillait les lèvres fraîches de la malheureuse ! Lutte inégale ! lutte terrible ! où elle s'épuisait en vain, tandis que des désirs plus ardents,

décuplaient les forces du misérable ! Quelques spasmes encore, une dernière secousse machinale et ce fut tout : il l'avait jetée sur le lit, le corsage dégrafé dans la lutte, les seins mis à nus, ses beaux cheveux noirs ombrant ses blanches épaules; puis il s'était rué sur ce corps sans force,... quand, tout-à-coup, la porte s'ouvrit laissant passer la mère. Claudine s'était relevée blafarde; l'autre, dans l'attitude piteuse du chien battu, attendait tête baissée. La mère tourna toute sa colère contre sa fille; elle emplit la maison de ses cris et fut prise d'un tel accès de jalousie, que sans explication aucune elle chassa son enfant et le lendemain trouva assez d'infamie pour répandre le bruit que sa fille s'était donnée !

Bientôt, la vie au village était devenue impossible à Claudine. Les gamins lui lançaient de la boue, on chuchotait sur son passage, ses anciennes amies se détournaient. Cherchant Charlot, elle l'avait enfin rencontré, mais lui l'avait écrasée de son dédain. Lui aussi croyait... Et sans attendre sa réponse ou sa prière, il s'en était allé, au travers des broussailles, les mains dans les poches, le regard méprisant. Ce fut le dernier coup, la suprême injure et dans un errement de son esprit, elle s'était enfuie, rassemblant ses hardes et son peu d'argent, et était tombée sur le trottoir de Paris, il y a bien des années par un soir pluvieux de 31 décembre ! ..

A ce moment Claudine eut un sanglot. C'était

l'écho de ce passé qui lui était si cher, la vision des choses perdues, défigurées ou mortes...

A Paris, l'histoire commune fut la sienne. Son inexpérience précipita sa chute. La misère, la faim, le froid, la forcèrent à prendre un premier amant. L'homme l'abandonna quand elle fut enceinte. Trainant son existence quelques mois encore, dissimulant sa grossesse, puis, n'en pouvant plus, elle était entrée à la maternité. L'enfant était mort en naissant... Quand la mère avait quitté la salle blanchie à la chaux, où s'aligeaient les petits lits de fer dissimulés sous les rideaux blancs, elle s'était regardée dans la glace, s'était revue jolie et avait dit : « Pourquoi pas ? ! »

Maintenant, le souvenir des dernières années, dont bien des détails, auxquels elle n'avait plus pensé, lui apparaissaient dans la netteté du moment, la faisait souffrir. Tout lui repassait : les nuits d'orgie en compagnie de quelques autres de son espèce ; toute une lyre de saletés qui la dégoûtaient aujourd'hui. Des années entières, où elle s'était livrée à toutes les souillures au fond de mille alcoves ; son corps qui était devenu le corps de tous ; ses lèvres, ses belles lèvres de jadis, qui commençaient à se fâner après s'être prêtées à tant de luxures ; ses seins dont elle avait fait réclame ; sa chaire frémissante et jeune qu'elle avait jetée sur le marché des viveurs ; ses propos obscènes qui avaient fait sa gloire ; tout ce cortège de hontes défilait devant ses yeux, ses grands yeux



noirs, qu'agrandissait encore le cercle de bistre qui les entourait et qui disait sa vie !

A l'évocation de la sarabande de tant de débauches, sa nervosité de tantôt reprit Claudine. Ses lèvres la brûlaient, comme au souvenir des baisers vendus ; sa tête s'égarait, comme jadis en l'ivresse, quand pâmée, elle croulait par terre entraînant dans sa chute, le mâle ivre comme elle. La vie lui pesait, ne lui laissant plus que remords et amers dégoûts. Elle se trouvait seule, avec un sentiment de déchéance, une sensation d'écoeurement qui lui rendait les jours insupportables. Autrefois si elle avait souffert, c'était la faute des autres, et dans son for intérieur, elle avait conservé l'estime d'elle même ; maintenant elle avait honte, car elle s'était avilie diminuée à plaisir ; il n'y avait plus rien en elle qui ne fut désolé et desséché !...

Brusquement, elle se leva et reprit sa course échevelée, comme chassée par le remords de tant de crimes !... Finie la vie, murmura-t-elle, la voix brisée de sanglots, finies mes illusions de jeune fille, finis mes rêves d'enfant !... Pourquoi continuer à croupir dans pareille fange ? A quoi sert ma vie ? Pas même à endurer quelque lourde pénitence pour une faute commise ! — Une faute ! qui l'a commise cette faute ? — s'écria-t-elle, avec un ricanement lugubre, comme si elle se raillait de penser encore à ces choses, qui ne lui apportaient que des redoublements d'amertumes !...

Machinalement elle tourna la tête de côté et se

mira dans la glace d'un grand café, comme lorsqu'elle avait quitté l'hôpital. Trop tard ajouta-t-elle, je suis vieille aujourd'hui et un sourire d'une infinie tristesse erra longuement sur ses lèvres pâlies.

En glissant elle faillit tomber. Cette secousse fit sonner quelques pièces de monnaie qu'elle possédait encore. Juste à ce moment, un aveugle, guidé par son caniche, faisait une dernière fois la ronde des cafés, malgré le froid, ses longs cheveux blancs buvant la brume.

Claudine s'en approcha et sans bruit glissa entre ses mains les piécettes blanches, puis, très à l'aise, sans attendre des remerciements, elle se remit à suivre à petits pas, le trottoir, comme si elle voulait encore s'offrir au passant attardé.

Au loin, un grand bruit de grelots s'approchait en cadence. Claudine s'arrêta pensive, le front plissé. Puis, comme si elle eut enfin trouvé une chose cherchée depuis longtemps, un vague sourire éclaira son visage, et elle se remit à marcher plus posément.

Le tintement des clochettes se rapprochait toujours. Bientôt on distingua le trot de plusieurs chevaux et à vingt mètres se dessina un de ces gros et lourds omnibus qui vont bien avant dans la banlieue.

Froidement, Claudine le regarda s'approcher, quitta le trottoir, certaine de n'être pas vue encore et s'élança sous les sabots des chevaux. Il y eut un craquement sinistre mais pas un cri. Jurant et maugréant, le cocher arrêta l'attelage, expliquant d'un ton bourru ce qu'il avait vu trop tard.

Le corps se trouvait sous la lourde voiture, horriblement mutilé, la poitrine défoncée d'un coup de sabot, les reins broyés par une roue. Seul la figure intacte conservait son sourire. Tout de suite, il y eut rassemblement. Tout ce que le boulevard contenait d'attardé forma cercle autour du cadavre.

Des agents firent circuler la foule, qui s'écoula lentement. Seul un jeune homme, le collet relevé, le monocle à l'œil, le cigare aux lèvres, allant sans doute à quelque réveillon, lui jeta encore un dernier regard de dédain et partit en murmurant : « Pouffiassé »

Au loin, les douze coups de minuit se répercutaient joyeux, annonçant l'éveil d'une année nouvelle pleine d'illusions et de rêves dorés pour les cœurs de vingt ans !

A. LEMAIRE.





## La Tirade des Crânes <sup>(1)</sup>

---

Extrait de la *Revue estudiantine* « EDUCATION DE PRINS » représentée pour la dernière fois à Bruxelles au Théâtre de l'Alcazar, le 21 mars 1901.

LE COMPÈRE

*(s'approchant du professeur que la plus dévastatrice Alopecie désole et que nous ne nommons point par respect.)*

Vous, vous avez un crâne, heu, très chauve.

LE PROFESSEUR *(carré.)*

Oui très.

LE COMPÈRE *(riant.)*

Ha !

LE PROFESSEUR *(imperturbable.)*

C'est tout !

LE COMPÈRE

Mais...

---

(1) Il est inutile de dire que ce passage a inspiré M. Rostand dans la Tirade du Nez de Cyrano.

## LE PROFESSEUR

Ah ! non ! .c'est un peu court, jeune homme.  
On pouvait dire, oh Dieu !, bien des choses en somme.  
En variant le ton, par exemple : Très bref :  
Monsieur le professeur, si j'avais un tel chef  
Il faudrait sur le champ qu'on le guillotinasse !  
Amical : Faites-vous fabriquer une tasse  
Avec cet occiput à nul autre pareil.  
Descriptif : C'est un lac qui reluit au soleil,  
Que dis-je c'est un lac, c'est une mer entière !  
Curieux : De quoi sert ce brillant hémisphère  
Ou de cloche à fromage ou de vase de nuit ?  
Gracieux : Aimez-vous à ce point les souris  
Que paternellement vous vous préoccupâtes  
De livrer ce Hollande à leurs petites pattes.  
Truculant : Ça Monsieur lorsque vous pétenez  
Pourquoi, dites-le moi, ne pas utiliser  
Ce crâne pour fourneau de pipe... calcinée ?  
Elégant : Quelle femme n'est pas fascinée  
Par ce crâne brillant comme le girasol.  
Tendre : Faites lui faire un petit parasol  
De peur que sa couleur au soleil ne se fane.  
Pédant : Le travail seul, monsieur, d'Aristophane  
*(Que nous dénommerons, si l'on veut, Trick-Allais.)* (1)  
A dégarnir un crâne aussi grand suffirait.  
Cavalier : Quoi ! l'ami ! ce citron est de mode  
Pour manger des Burnhams c'est vraiment fort commode!

---

(1) Aristophane Trick-Allais, gendre de l'humoriste bien connu, humoriste lui-même, auteur de divers travaux intéressants, notamment sur le Trumeau Bissextile et l'Alopécie des Fauteuils de Théâtre.

Emphatique : Quel est le Régénérateur  
 Qui pourrait regarnir ce crâne professeur ?  
 Dramatique : Ta coupole, ô sainte Sophie !!!  
 Médical : Ce sont les cheveux qui s'ossifient.  
 Admiratif : Ah ! quelle enseigne pour Toulet.  
 Naïf : Est-ce un fort de la Meuse s'il vous plaît ?  
 Lubrique : J'aime bien Monsieur qu'on vous salue,  
 Lorsque vous répondez on voit des choses nues.  
 Campagnard : Hé ardé ! C'est-il un' tiess' ? nanain !  
 C'est un' cloche à melon ou bien queuqu' meul' de foin !  
 Militaire : Mettez les boulets en bombarde !  
 Cuisinier : Voulez-vous Monsieur qu'on l'entrelarde ?  
 Pratique : Exhibez-vous à l'Exposition ?  
 On verra la Lune et sa population.  
 Enfin, parodiant Mirabeau spasmodique  
 Soutiens ma tête, c'est... la plus chauve en Belgique

Voilà ce qu'à peu près mon cher vous m'auriez dit  
 Si vous aviez un peu de lettres ou d'esprit,  
 Mais d'esprit, ô le plus lamentable des êtres  
 Vous n'en eûtes jamais un atôme, et de lettres  
 Vous n'avez que les 3 qui forment le mot : Sot

. . . . .

EMILIUS ATTAX.



# Aux Backfisch !

HOMMAGE ÉMU

Salut ! ô vous, jeunes pousses graciles des pelouses citadines ! Salut, vous qui, d'un joli geste inconsciemment voluptueux, soulevez vos jupes naissantes, soi-disant pour les garantir contre l'immonde souillure de la boue, en réalité pour embraser dans les cœurs novices des potaches les étincelles avant-coureuses des estudiantines ardeurs ! C'est d'un œil charmé que je vous suis lorsque, vos bouquins sous le bras, vous sautillez en bandes menues et jacasantes par les rues qui, à votre approche, semblent s'illuminer d'un rayon de gaieté et de joie ! Vos rires perlent en délicieuses fusées sur vos lèvres vermeilles et à chaque instant vos jeunes têtes charmantes se trémoussent fébrilement et s'auroleotent d'un fouillis soyeux qui se répand sur les épaules en flots dorés !

Le bon moine rabelaisien à la face rubiconde sent, à votre aspect, se réveiller derrière le rempart de sa

panse rebondie, une sève nouvelle ; son œil s'allume de lubriques désirs et peut s'en faut que je ne le voie, le bas de sa soutane transformé en pattes de bouc velues, vous poursuivre haletant jusqu'aux bosquets propices !

Les odalisques olympiennes qui se hâtent vers je ne sais quelles louches et frelatées rencontres, traçant derrière elles un sillage écœurant de senteurs équivoques, jettent en passant un regard d'envie sur vos chairs fraîches et veloutées, vierges encore des étreintes malsaines !

Les potaches qui arborent sur leurs poires de Gavroche des feuilles de chou prématurées, vous poursuivent en bandes tumultueuses et s'essayent aux premiers tâtonnements amoureux, avec une maladresse cocasse à la fois et touchante !

Et les passants aux ardeurs moribondes, les vieux marcheurs aux paupières fripées, les pédagogues ramollis et vannés par d'innombrables veillées bouquinières, les nonnes bouffies de graisse dont la virginité chagrine s'exaspère en vain, tous s'arrêtent pour contempler ce spectacle charmant des prémices de l'amour jeune, sain à la fois et voluptueux, que vous leur offrez, ô vous ! backfisch à l'âme fleurie !

## UN JEUNE MARCHEUR.





## Rencontre

---

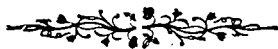
*Deux petits enfants sont venus,  
Petits yeux bleus, petits pieds nus,  
Petites bouches curieuses ;  
Ils sont venus par le chemin,  
Graves, en se donnant la main,  
Avec des mines sérieuses...*

*Je me suis arrêté près d'eux :  
J'aime les petits et les vieux,  
Têtes blondes et têtes blanches ;  
Et je crois que, soudain touchés,  
Les grands arbres se sont penchés  
Pour les bénir avec leurs branches...*

*Je ne sais pas ce qu'ils m'ont dit ;  
Le plus grand était si petit  
Qu'ils ne le savent pas sans doute...  
Pourtant j'avais le cœur grisé  
De soleil clair et de baisers  
Quand je me suis remis en route...*

*Car il m'a semblé... — N'est-ce pas ?  
Je puis vous l'avouer tout bas,  
Et vous pardonnerez, ma mie... —  
Qu'en cet instant exquis et doux,  
Les petits enfants, c'était nous,  
Et la route, c'était la vie...*

ALBERT DEVÈZE.





## RÉVEILLE-MATIN

**ou l'hygiénique façon d'arriver au cours à 8 h.**

---

Au risque de me faire conspuer, j'écris cet article malpropre.

Depuis longtemps je rêvais de livrer au monde étudiantin le fruit de mes pensées au sujet de cette question palpitante d'intérêt :

« Comment un étudiant qui se couche à quatre heures du matin peut-il faire en sorte qu'il soit éveillé à sept heures pour pouvoir assister au cours à huit heures ? »

Je vois bien des fronts se plisser à cette question et bien des souvenirs repasser derrière ces mêmes fronts qui font revivre dans l'imagination les froids matins de trichalgie et de xylostomie.

Ces deux termes ne doivent rien avoir qui vous effraie : ils indiquent bénévolement l'état dans lequel se trouve l'étudiant qui sort de la noce pour se jeter dans l'étude.

Ceci pour le profane.

Comment résoudre ce problème ?

Certes j'ai reçu au sujet de cette question les commentaires les plus variés et les solutions les plus hétéroclites, après l'insertion des données du problème dans le courageux organe qui porte le titre déaavant de

« *Courrier de la Seine* »

« *et de quelques autres fleuves bruxellois* ».

Qu'il me suffise rappeler les réponses de quelques médecins, hygiénistes, empiriques, travailleurs du bois, posticheurs et schampooinguistes distingués : « lotions à l'eau froide, antipyrine, vomitorium romain, chatouillement ambidigital, extraction des grosses molaires et de quelques incisives, ammoniaque, crayon-migraine, etc , etc.

L'Almanach tout entier ne suffirait pas à l'insertion de tous les remèdes proposés.

Ces points étant posés, je crois pouvoir aborder la question avec franchise, calme et sérénité.

« Comment un étudiant etc., etc. cf. plus haut »

Ah ! voilà !

Mais c'est ici que gît tout l'intérêt de ma thèse. En conseiller la lecture aux familles calvinistes ou catholiques serait peut-être le fait d'un monsieur qui en a de l'aplomb. Ça m'est par-fai-te-ment-é-gal.

Je pénètre au sein profond de mon sujet.

Connaissez-vous le sel anglais, le sel de Carlsbad, le sel uloïde les pilules laxatives D... (pas de réclame n'est-ce-pas ?) la tisane T... (idem) l'eau d'H. J. (id.) le thé C. (idem) ?

Oui, n'est-ce-pas ?

Vous savez donc quel effet bienfaisant ces drogues opèrent sur nos corps parfois trop longtemps échauffés ?

.....

Si je continue sur ce ton là, le comité de rédaction de l'Almanach refusera avec la dernière énergie l'insertion de cet article médical. Mais en vertu des immortels principes du Libre Examen je continue malgré les on-dit à exposer cette thèse thérapeutique.

.....

Parmi ces drogues il en est qui agissent au bout de fort peu de temps : prenons trois heures.

Dès lors la question se présente à nous avec une lucidité étonnante.

Je rentre à quatre heures du matin. Ou plutôt, *Vous* rentrez à quatre heures du matin (car j'ai déjà une réputation suffisamment noctambulesque comme ça).

Vous avez pendant toute la nuit sacrifié à l'une ou l'autre de ces divinités païennes qui finissent toujours en *us* et vous n'avez plus la lucidité qui caractérise l'homme en possession de tous ses moyens.

Vous vous précipitez vers votre table de nuit et vous y trouvez une boîte... prenons de pilules D... (idem)... vous en avalez deux (c'est la dose) et vous vous couchez béatement.

Un sommeil bienfaisant s'empare de vos moindres membres : c'est le repos réparateur.

A sept heures vous êtes éveillé brusquement par de formidables borborygmes abdominaux. Vous vous

levez en hâte et vous . . . . .  
.  
[ *Passage censuré par le Comité de lecture* ] . . . . .  
.

De cette façon vous avez été éveillé à 7 heures et vous avez pu après une nuit fatigante assister avec la tête légère et l'estomac dégagé à ce cours de huit heures du matin qui présente le palpitant intérêt d'actualité que vous savez.

EMILIUS ATTAX.





## A V E U

*Dis, n'est-ce pas l'Amour que cette folle ivresse  
Qui fait vibrer le cœur et trouble la raison  
Quand un baiser, reçu sur notre lèvre, laisse  
Une trace de feu et un désir profond ?*

*Oh ! ce baiser divin a le pouvoir magique  
Des philtres d'autrefois ; et, lorsque je ressens  
Ses effets enchanteurs, un monde magnifique  
Se lève devant moi et vient charmer mes sens.*

*Mes yeux sont éblouis. Ta clarté radieuse  
Resplendit en moi-même, et de ses purs rayons  
Dissipe les soucis de mon âme rêveuse  
Et la remplit de joie, de parfums, de chansons !*

*Car tu es tout pour moi. Tu es mon Espérance.  
Mon rêve d'Idéal est en toi. Je le sens  
S'échapper quand tu fuis, et, pendant ton absence  
Tout mon espoir se meurt ; c'est la Nuit qui descend.*

*Mais tu es la lueur bienfaisante et brillante . .  
Dont mon âme a besoin pour retrouver sa foi.  
Pardonne mon aveu, sois douce, bienveillante  
Et l'Univers entier pour moi, ce sera Toi.*

A. LORIMOT.







## LES PÊCHEURS DE COXYDE

—  
à Mlle L. B.

*Sur leurs grands chevaux, les pêcheurs, le soir,  
Gravissent lentement la sombre dune ;  
Leurs larges filets forment un trou noir,  
Et sublimes, ils vont dans la nuit brune.*

*Mais sur les filets brillent des lueurs.  
La lune, déchirant du ciel les voiles,  
Jette ses feux sur ces noirs travailleurs  
Et l'on dirait une pêche d'étoiles.*

*Ils descendent des firmaments lointains,  
Brillants, dorés, venant d'une victoire,  
Ils vont dans la Nuit, pêcheurs surhumains,  
La lune leur donne un semblant de gloire.*

LUDWIG.



# L'Appel

CHANT DES ÉTUDIANTS LIBÉRAUX GANTOIS

Composé à l'occasion des Fêtes universitaires du 15-16 mars 1891.

Paroles de A. LOINPONT.

Musique de LÉON RINSKOPF.

---

*O jeunes, o libres pensées...  
Étudiants, drilles joyeux,  
Groupez-vous en masses pressées  
Autour de nos vieux drapeaux bleus !  
C'est pour la lutte de l'idée,  
La lutte aux larges dénouements  
Celle où la palme est accordée  
A la grandeur des dévouements.*

*Pour triompher et pour renaître,  
Marchons à de nouveaux combats,  
La foi des braves nous pénètre,  
Amis, nous ne faillirons pas !  
Suivons la tous, notre bannière,*

*Et nous la suivrons le front haut.  
Debout, jeunesse à l'âme fière,  
Debout !... c'est l'heure de l'assaut.*

*Restons unis, c'est la victoire,  
Restons unis, c'est l'avenir.  
Car on redira notre histoire  
Aux camarades à venir.  
Il nous en faut, des jours moins sombres !  
Déjà le chemin est tracé...  
Que nous importent les décombres,  
Ils ne seront que le passé.*

REFRAIN :

*Venez à nous, nous sommes la jeunesse !  
Venez, venez, nous sommes le printemps !  
A l'œuvre tous !... Et qu'on le reconnaisse  
Ce feu sacré des soldats de vingt ans.  
Venez à nous, venez à nous, venez à nous .. venez*





G A L E R I E  
DES  
P O I R E S E S T U D I A N T I N E S

---

BRUXELLES

---

**Albert Devèze**

Nous remontions la rue des Palais.

» Albert, fais bien attention à tout ce que je te demande car à partir de cet instant tu es un homme interviewé.

» Est-ce que tu as fini de te payer ma g...orge ?

» Rien n'est plus exact, je t'interview.

» Pour le compte de qui ?

» Pour le compte de la seule publication vraiment littéraire, artistique, convenable et digne.

» Je ne comprends pas, mais ça fait rien, continue, tu m'intéresses.

» Quel âge as-tu ?

» Je suis né en 81.

» Ça ne me dit pas ton âge.

» Au contraire, puisque j'ai 20 ans.

» Bien, admettons. Comptes-tu vivre encore longtemps ?

- » Jusqu'à présent je ne me suis pas encore fixé de terme.
- » Quel terme ?
- » Ta bouche.
- » Ta vie présente-t-elle des moments remarquables ?
- » Je n'en sais rien. Je t'en fais juge.
- » Quelles sont les heures les plus douces de ton existence ?
- » Ah ! ça c'est toute une histoire. Mais je crois te l'avoir déjà racontée. C'est la perte de... parfaitement... dans les fortifs de l'enceinte termondoise.
- » Ah ? et puis.
- » Et puis : l'heure du Banquet de la St-Verhaegen. Tu sais bien, quand Paul Hymans a dit : ...
- » Oui oui, parfaitement : « Il ira loin ce garçon là ».
- » Et bien mon petit tu ne te mouches pas du pied.
- » Mais à part ça quelles sont tes idées sur certaines questions : la recherche de la paternité par exemple.
- » Partisan oui oui, pas précisément pour moi, mais chaud partisan.
- » Je vois, le fond de ton caractère c'est l'égoïsme le plus étroit ! (1)
- » Ça mon petit tu peux mieux en juger que moi et puis d'ailleurs si nous prenions le tram.

Nous prîmes le tram. La conversation ne continua point pour le motif qu'une jolie personne minaudait agréablement sur la plate-forme. Aussitôt Albert lâchant l'interview se mit à lancer de ces œillades dont Procope parle dans l'histoire des Galates et auxquelles César fait une discrète allusion dans ses commentaires.

Au bout de cinq minutes il se tourna vers moi disant :

« *Ego puto istam feminam mecum coire volere* ».

Ce qui voulait dire : Je crois que cette gentille personne répond à mes œillades et désirerait entrer en plus étroites relations.

---

(1) Je tombe sous le coup de l'art ??? du Code Pénal pour diffamation et calomnie.

Je lui répondis aussitôt :

« *N'es-tu pas content d' pouvoir la contempler* ».

— Aie aie aïe, fit Albert, un vers de treize pieds et toi ça fait quatorze.

*La contempler encor, c'est tout ce que je veux à la bonne heure!*

Car sachez-le, ô masses estudiantines, Albert ne supporte pas qu'on fasse un vers de treize pieds; il ne supporte pas qu'on fasse un calembour bon, n'appréciant que les à-peu-près scabreux; il ne peut pas voir une femme sans aussitôt en tenter l'assaut.

Et voilà de quel individu je devrais faire la biographie.

Je tâcherai d'être bref.

Voici quelques uns de ses titres : Etudiant en droit; Streep-Docteur en droit; Président de l'Association générale des Etudiants de l'Université libre de Bruxelles (un chic titre qui remplit toute une carte de visite); R : : FF. Tsar de la Fédération internationale des Etudiants Gulolignes; Membre Correspondant de l'Anastomose; Président du Cercle Tabarin; Rédacteur au *Journal des Etudiants*; Homme de Lettres et d'Esprit.

Ça ne sont que les titres officiels. Il en est bien d'autres parmi lesquels je citerai : Mon petit Don Juan; le gros chouchou à sa Loulou; le petit beguin à ièiète; le chéri à sa lilice; le coq-en-pâte à la petite dèdèle; le co-locataire linéaire (ça c'est un secret); etc., etc., etc.

Voilà l'homme public.

Dans l'intimité Albert change. Sa gaîté devient mélancolie; le discoureur politique devient le doux poète de la « Mort de Pierrot »; le président infatigable devient l'ami triste qui a besoin d'une affection qui le console.

Dévoué comme pas un à ses rares amis, c'est le cœur le plus simple et l'âme la plus enfantine qu'on put trouver. Doué d'une énergie sauvage on voit toute cette volonté sombrer en un abîme de sensiblerie lorsqu'il cause à son ami, lorsqu'il s'ouvre l'âme pour se consoler des détresses. Est souvent désespéré à tout jamais et croit que plus aucune

issue n'est possible. Fait alors de grandiloquentes phrases avec du sentimentalisme plein la bouche et reprend son calme très lentement sous l'impulsion d'un sien ami qui le fait revenir de ses idées baroques. Ça, c'est la crise. Alors il écrit des vers à n'en pas finir.

Et c'est bien heureux pour nous qui les lisons.

Dois-je ajouter un mot au sujet de sa présidence ? Non. Qu'on sache que le nombre des membres de l'A G. a triplé grâce à sa réorganisation.

Au reste ceux qui firent les fêtes de Bruxelles l'ont vu à l'œuvre.

Il est une heure. Je m'en vais dîner Je *finis vite ici* comme disait Jules César.

NOTE. — Albert me demande de parler de son « home ».

Soit. Ça sent mauvais dans l'escalier parce que c'est une pâtisserie d'abord et que le système n'est pas anglais ensuite.

Son poêle ne chauffe pas. Son bureau est en désordre. Ses murs sont remplis de photos de tous genres. Dans un coin un buste représentant la musique ou l'agriculture, je ne sais plus au juste ; dans un autre coin un drapeau. C'est tout. Ça ne valait pas la peine d'en parler.

Mais il a un balcon superbe ! et une pipe en celluloïd !

MORALITÉ. — *Vive la Générale !* C'est la devèsc des étudiants.

EMILIE NNE D'ACALEÇON.

### Gaby

*Signalement* : Gaby, nez particulier ; bouche en chose de gallinacé ; menton comme des arracheurs de dents ; œil lubrique ; cheveux huileux ; doigts bien articulés ; membre... de l'Anastomose.

C'est le pornologue le plus distingué d'entre tous les pornologues.

Ses histoires de chats et de minctes sont inénarables.



Lefèvre





de Sélys



Lequenz



Georges Walin

C'est lui qui par esprit de veulerie alla casser une vitrine où l'enseigne suivante se lisait :

CA FÉ

ESTA MINET

BIFTECK AUX POMMES A TOUTE HEURE

Il brisa la partie de la vitrine qui portait Ca-Esta-Bifteck aux pommes, et s'en alla en rigolant comme un fauve.

Ses actes, d'ailleurs, donnent une suffisante réplique à ses paroles. « Gaby ne fait pas le moine. »

Chanteur épatant, il nous rase de ses ineptes cal-coneries avec un parapluie sous le bras et un chapeau prude sur la tête.

Vice président de l'A. G., il n'a jamais fait qu'un seule discours : c'était pour remercier le président de son dévouement ; et c'était très habilement dire ; Moi, je n'ai rien fait, je ne me foule pas la rate, je ne la foulerai jamais davantage, je suis heureux mon cher président que vous ayez réellement présidé, de cette façon ma vice-présidence est la plus sinécure et la plus glorieuse fonction de l'A. G.

Heureux Gaby !

A joué avec un brio intarissable le rôle de *Lapeaux* lors des fêtes internationales de Bruxelles. S'est taillé là dedans un succès fou. Voudrait que la section dramatique de l'A. G. devint la première du monde étudiantin et rêve des tournées en province.

Au demeurant, Gaby, dit Gabriel Hicquet, est le plus chaud camarade que je sache.

Il pose d'honnêtes lapins, mais se repent avec bonhomic. Bon type, ce Gaby !

NONCE QUETANA duc HULOT.

### Maurice Sand

Le Sandwich — fils de Sand — est le modèle des Modesties surannées.

Aussi se refuse-t-il avec l'énergie du dernier des Apaches

sur le sentier rempli d'ivraie, à livrer à la postérité l'image de ses traits.

Le dessinateur habile qui mit en lieu et place du faciès de Maurice cette inscription :

#### DÉFENSE D'Y VOIR

voulut par une méchante allusion signifier que le modèle pianiste avait des dents comme des défenses d'ivoire. Au fait c'est vrai (1) Et c'est à cela que l'on reconnaîtra Maurice des autres Maurice et Sand des autres Sand.

Car les Sand sont nombreux ; sans compter Georges qui se fit un nom dans les lettres, il y a Maurice qui se fera un nom dans les notes ; il y a aussi des Sand de police, des Sand de de lit, etc., etc., etc. (Eh bien Sand, rions ! Eh bien, Sand riez !)

Original au possible, Maurice recherche en musique où il est d'une force incroyable (1<sup>er</sup> prix avec je ne sais quelle hyperbolique distinction, du conservatoire) des effets nouveaux et inattendus, fidèle à sa devise.

« Sois, Sand, neuf ! »

D'ailleurs il est l'O. P. M. de toutes les fêtes de l'Association Générale ; c'est-à-dire l'Organisateur de la Partie Musicale.

Quand Poiry chante, Maurice l'accompagne et quand Sand pianote, Edgard chantonne.

Il rêve d'avoir un orchestre symphonique composé exclusivement d'étudiants. Et n'êûmes-nous pas, grâce à lui, des Revues qui avaient un orchestre splendide et une musique quasi-wagnérienne ; « Tannants-Airs » — Le « Trumeau-Bissextil ? »

— Dans la vie « privée » constitue le meilleur camarade — mais très réservé — le joueur acharné de billard, le buveur imperturbable de laits, grogs, etc., chauds. Ne rentre jamais avant deux heures du matin — par sport.

---

(1) C'est une affaire que je lui cherche.

— Dans la vie « publique » constitue un administrateur étonnant du *Journal des Etudiants*. Ferait suer de l'argent par les moindres pores des pavés, récolte des annonces épolantes et fait des articles à tour de bras.

Intègre secrétaire de la *Revue de l'Université*, il s'adonne à de scientifiques études dans un grand bureau — sis place de l'Université — au milieu de sévères ouvrages anglais, germaniques, scandinaves et hindous.

Membre actif de la section des fêtes, prône toujours le piano à queue et le violon.

« Compositeur » de la Fédération Internationale des Etudiants Gulolignes, il est l'auteur de la Cantate Panlatine: « Fino le bale »

*Avant-Dernière heure* : Maurice vient de nous communiquer un portrait fait à l'âge de 5 ans. Il est absolument méconnaissable, aussi ne jugeons nous pas utile de le publier.

*Dernière heure* : Maurice s'oppose à ce qu'on parle de lui dans l'Almanach. Malheureusement le livre est sous presse. Il est trop tard.

G LATIRE COMTE LE MUR.

### Edgard Poiry

Qui donc a dit qu'Edgard fut soprano aigu à la Chapelle sextine et que par suite d'une conduite déréglée son timbre de voix baissa au point d'en faire la plus noble basse chantante qu'oncques ouït un public estudiantin ?

Toujours est-il qu'Edgard chante et que jamais il ne s'est fait prier lorsqu'on désirait entendre sa voix. Chose étonnante entre toutes : il ne prétexte jamais le rhume que tout chanteur invoque aux heures d'exécution.

— Au demeurant le meilleur camarade, le plus serviable et le plus somptueusement logé. Songez-y : un hôtel en blanche pierre de taille dont il est rudement fier.

— Possède un paletot délirant et distribue des cigares détestables.

— Il a pour toutes les petites fafemmes le béguin le plus cordial et le désir le plus rubicond : car son teint reluit et vermillonne de façon carminée.

— Une confiance : pour le moment il ne songe plus qu'à une chose : voir et se taire. A bon entendeur...

— Possède des titres nombreux :

2<sup>e</sup> vice-président de l'A. G.

42<sup>e</sup> porte-sceptre-adjoint (DRAP :) de la Fédération internationale des Gulolignes.

Rédacteur de l'*Etudiant libéral*.

Trésorier du Comité de Propagande à la Ligue libérale.

Bibliothécaire du Cercle des Etudiants libéraux.

Chanteur attiré de toutes nos fêtes.

Buveur outrageant de Vastes Cratères de Brune.

— Voilà quelques titres suffisants à la gloire.

N. OMBRILAMFOR, médecin.

---

## ANVERS

---

### **Eudore-Gaston Lefèvre-Moran**

E. G. Lefèvre est wallon dans l'âme mais aussi français de cœur ; il fit ses études moyennes au lycée de Besançon et nous arriva bachelier ès un tas de choses.

Dès son entrée à l'Institut supérieur de Commerce, Lefèvre fut attiré par les choses estudiantines, aussi quelques temps après fut-il nommé bibliothécaire de l'A. G. en même temps qu'il s'occupait activement de l'organe de notre Association Actuellement encore les nouveaux camarades ont l'occasion de lire sa prose.

C'était évidemment l'homme qu'il fallait pour diriger une société de l'importance de l'A. G. Il fut élu en juillet 1900 ; son discours d'ouverture est resté célèbre.

C'est au zèle et au dévouement du camarade Gaston Lefèvre que les étudiants d'Anvers doivent la grandeur et la prospérité de l'A. G. Aussi les étudiants reconnaissants l'ont-ils nommé membre d'honneur à la fin de son mandat.

Non content d'avoir remis sur pied l'A. G., Lefèvre a prouvé que s'il pouvait présider une Société dans laquelle la distraction des membres est le but principal, il savait aussi s'occuper de choses exclusivement sérieuses. Il est actuellement président de la Société générale des Etudiants libéraux de l'Institut et le devint sur l'instance de ses camarades, certains de trouver en lui, un ardent défenseur de leurs principes.

Il me semble inutile de faire le portrait du camarade Lefèvre, vous le connaissez tous, son titre de correspondant des «Nébuleux» (dont il est très fier) le prouve suffisamment. Je veux cependant vous remettre en mémoire son brillant toupet et les pointes soigneusement cosmétiquées de ses moustaches ; toujours très élégant, tiré à quatre épingles, il possède un cachet particulier pour la confection du nœud de ses cravates.

Si Tonton jouit d'une grande popularité à l'Institut, ses succès près du beau sexe sont incalculables, son toupet, ses moustaches, sa langue qu'il parle fort bien... contribuent à le rendre le béguin de toutes les petites femmes ..

Demandez lui plutôt, quand vous le verrez, la permission d'admirer l'intérieur de sa casquette blanche ; toutes les Saintes y ont je vous l'assure, envoyé des déléguées, depuis Ste-Mieke jusqu'à Ste-Jenny, en passant par Ste-Gretchen et Ste-Carmen y compris des saintes congolaises et annamites.

Quand Lefèvre quittera Anvers il emportera, ainsi que son titre de licencié du degré supérieur en sciences commerciales, consulaires et coloniales, l'estime et la reconnaissance de tous les Etudiants.



*Signes particuliers.* — S'appelle Tonton pour les intimes ; fume des « Khédives » qu'il n'achète pas toujours ; boit de temps en temps une ou plusieurs purées ; flemmard incorrigible.

G. R.

---

## LIÈGE

### Hector De Selys

Grand, yeux pleins de vie, barbe noire, bien bâti, le nouveau président des Etudiants Libéraux Unis se promène... Le long de la Meuse, il va, aux grés de sa fantaisie, roulant dans son esprit des rêves de régénération sociale. Et ainsi, du matin au soir, les eaux du fleuve liégeois reflètent l'image du beau garçon qu'est de Selys. Le camarade se promène... C'est que, amoureux de la vie campagnarde, il veut respirer à pleines goulées l'air mosan, et que ses bronches se refusent à l'atmosphère souillée de la ville. Hector de Selys se promène... C'est vous dire, bons escholiers, mes frères, que déambuler le plus loin possible de la cité d'André Dumont et de M. Joseph Halkin est la « marotte » de notre nouveau président.

Mais, voilà qu'il s'arrête ! Approchons-nous du copain et causons avec lui. Vous vous apercevrez vite que, affable, sans morgue aucune, cœur d'or, profondément intelligent, notre ami présente un type parfait du bon garçonisme. Chez lui, point de miel dans le verbe. Toujours prêt à prendre en mains les intérêts de la démocratie et de la justice, — la nouvelle association des Etudiants en droit en sait quelque chose — sa franchise n'égale que sa modestie.

Appelé à la présidence des Libéraux à l'unanimité des suffrages, il dépense largement son activité à nos idées de liberté et de progrès. Il s'est révélé, l'an dernier, au Congrès de Gand, orateur de premier rang, sachant donner à ses paroles de la beauté, de la vibrance et de la profondeur.

Il est en outre le membre le plus dévoué du Cercle des Etudiants antialcooliques, cercle qui fut créé, il y a deux ans, sous son initiative. Buveur d'eau, il fait mentir l'adage qui veut que les méchants sont buveurs d'aqua pura. Mais, à toute règle, il y a des exceptions.

Côté amour : a des théories qui paraîtront pour certains d'un puritanisme excessif. Se refusant aux amours faciles, il attend son très lointain mariage pour... comment dirais-je, sainte Agathe ! pour ne pas heurter la pudeur du journal d'en face pour... consommer le sacrifice ( Littérature ! pardonne-moi, mais l'opportunité le veut ) de la chair. Et pourtant, c'est un amant de la Beauté, c'est un fervent de la Forme que notre ami. Mais sa théorie est inflexible, et vous pouvez passer souriantes, charmeuses égayées, petites couturières et gentes modistes, vous n'accrocherez pas, en chemin, le cœur du bon camarade.

En philosophie et en littérature, a deux dieux, Jean-Jacques Rousseau et Victor Hugo, l' « Emile » et « les Misérables ».

Correspondant du « Journal des Etudiants » de Bruxelles, écrivant par ci par là, il dénote un écrivain correct et mordant.

Enfin, est le plus charmant des amis, toujours prêt à rendre service.

Son rêve : mourir sur une barricade.

FRANÇOIS-JACQUES.

## Antoine !

... Et dans nos mémoires s'évoque la délicate vision du petit carabin égotiste, errant d'un petit pas méthodique au long des trottoirs au carré, perdu dans l'ombre d'un large sombrero, la pélerine du manteau relevée, pour dégager les bras.

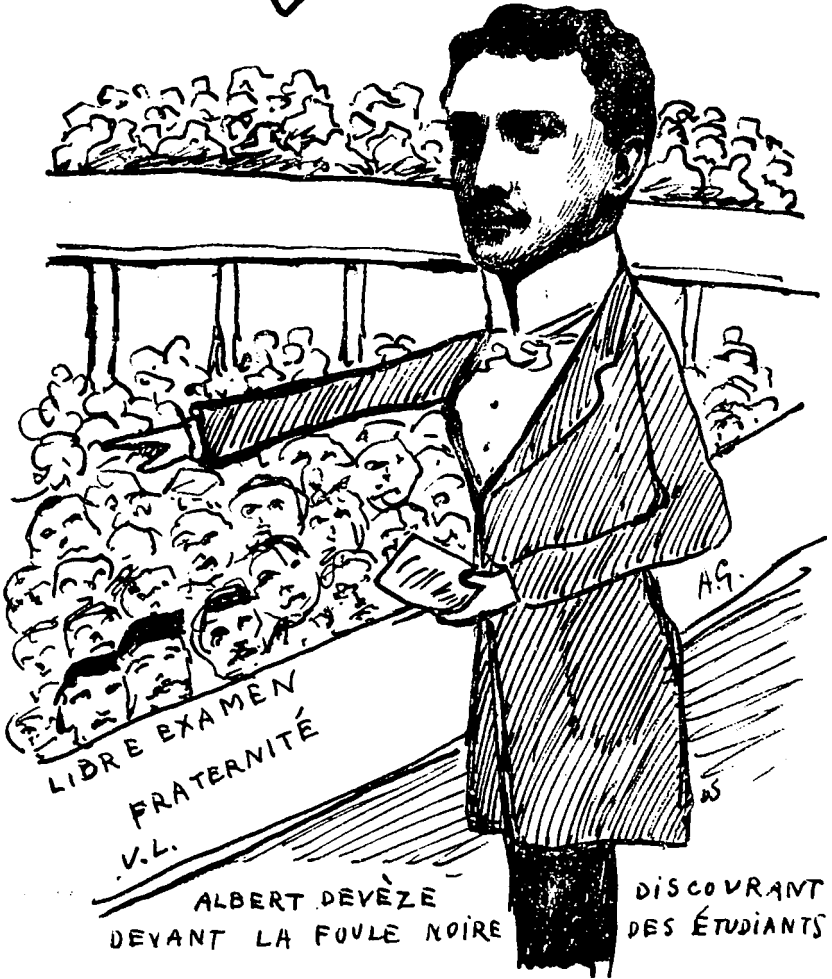
La peau rèche, vermillonnée d'un hâle vigoureux, se plisse près des yeux ; parmi la broussaille des sourcils s'aperçoivent de petits yeux perçants, luisant d'un éclat sec et bizarre. Antoine ne rit jamais et toujours ricane.

Antoine, par principe, ne croit à rien. S'il vous demande l'heure, soyez persuadé qu'il s'est dit d'avance que vous alliez le tromper ; aussi, tandis que vous tirez votre montre fixera-t-il sur vous son petit regard inquiétant, tandis que sa lèvre ébauchera le traditionnel sourire sarcastique.

Cet heureux scepticisme a été développé par les bonnes lectures : Antoine est un des rares étudiants qui a lu complètement l'œuvre de Max Stirner. Aussi, hasardez-vous à lui parler d'honneur, de devoir, de morale et autre, « spectres ». Le bon libertaire ébauchera un précieux petit geste vieillot, comme en ont les « vieux pastels mis sous verre », son regard errera vers le ciel, tandis que d'une petite voix blanche et tranchante, il laissera tomber le seul mot : « Crétin ! ».

Accueillant pour ceux qui veulent étudier, il les conduira chez lui pour faire lire LA RAISON, LE RÉVEIL DES TRAVAILLEURS, LE LIBERTAIRE OU LES TEMPS NOUVEAUX. Mais, prenez garde de déranger la belle ordonnance de sa chambre. Son esprit méthodique se rebiffera, il se fâchera ( ça lui arrive très rarement, il est vrai ) et poussera des petits cris de panthère des plus réjouissants.

Au point de vue amoureux, Antoine n'admet que la



LIBRE EXAMEN  
FRATERNITÉ  
V.L.

ALBERT DEVÈZE  
DEVANT LA FOULE NOIRE

DISCOVRANT  
DES ÉTUDIANTS

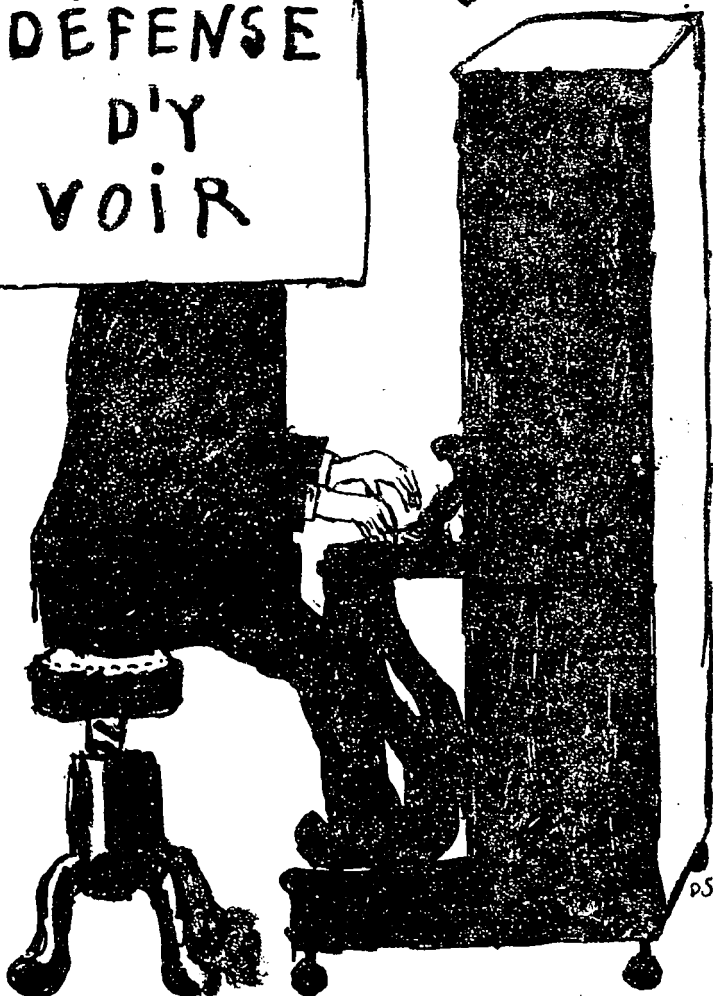
Ma mère m'a mariée  
Young, Young, Young & Elderly  
Ma mère m'a mariée  
Au fils d'un avocat  
Ah! Ah!



G.A. DENIS  
14/12 01

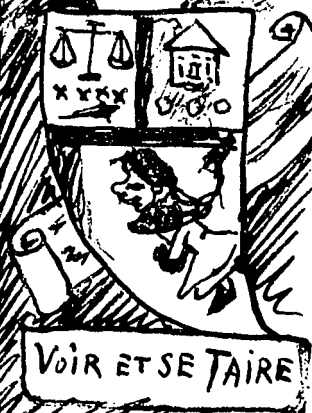
D.S.

DÉFENSE  
D'Y  
VOIR



MAURICE SAND REFUSANT DE LIVRER  
SA TÊTE À LA PUBLICITÉ SUR L'AIR DE:  
"LAISSEMOI..... (FAUST)

G.A. DENIS  
14/12 01



DS

connaissance... biblique. Il s'étonne d'être traité d'idiot par une femme à qui deux heures durant il a démontré l'inanité des religions.

Enfin, a un culte particulier pour Saint-Just et Urbain Gohier.

D'aucuns prétendent qu'Antoine le fait à la pose, vise à l'outrance, est excessif jusqu'à refuser la main à des camarades gantés. Ceux-là sont de vils envieux : qu'ils sachent donc que si Antoine ne craignait pas de déroger à lui-même en prenant une devise (la bonne superstition !), il aurait inscrit au frontispice de sa vie « Medio tutissimus », n'est-ce pas bon Antoine ?

J'oubliais de noter qu'il a fait des études au petit séminaire de St-Trond et qu'il s'adonne maintenant à la bactériologie.

Il va ronchonner, des heures durant sur cet article, à cause de l'attitude à prendre envers moi : opposera-t-il le mépris silencieux, ou bien son « déterminisme » lui fera-t-il chercher les causes premières qui l'ont motivé ?

N'empêche qu'à tout le monde il murmurerà, les yeux en l'air, les épaules haussées, de sa voix impassible : « Au fond, ce que je m'en fous... »

*Signes particuliers* : Méprisant la banale tradition héréditaire, Antoine a oublié son nom de famille. Aussi, se fait-il indifféremment appeler de quelqu'une des dénominations suivantes : Saint-Antoine, le Suave, Ronchon, le Carminé, le Rougeaud, Phœbus ou Phoibos et enfin Urbain Gohier.

J. D'H.



## GAND

**Emile** — Ce n'est pas un être ordinaire que notre ami Emile.. Cédant aux nécessités banales, il vit l'existence de tous, mais il y a telles heures où ses attitudes inquiètent et déroutent. Son visage, à certains moments, prend le rictus d'un cadavre que l'on galvanise, puis tout-à-coup se fend en un rire immensément large.

Né au bord de cette Meuse, dont les flots argentins viennent battre furieusement les flancs des rochers abrupts, son caractère a la dureté du roc, sa nature la fougue des vagues.

Petit, nargueux, grincheux, il vous foudroie de regards farouches, crie, tempête, vous traite de polichinelle, mais aussitôt c'est oublié, car au fond il n'est pas méchant pour deux liards. Très original : sort en costume de débardeur, fourre son poing tout entier dans la bouche, affecte un amour démesuré pour la démocratie, pleure sur le sort de l'ouvrier, a obtenu ses petites et ses grandes entrées dans certains cafés comme chef de claque.

En bon Dinantais et en digne citoyen de l'antique cité des batteurs de cuivre, il a dans son testament demandé à être enterré à l'ombre du rocher Bayard.

Ses exploits sont trop nombreux pour être cités, ses qualités de même, ses défauts surtout. Rappelons cependant qu'il a juré de conserver sa virginité et d'en arborer la fleur à son chapeau lorsqu'il se marierait. Hélas ! il ne faut jurer de rien, comme dit ce bon M. de Musset ; car un soir, il faillit manquer à sa parole. Que voulez-vous, l'herbe tendre... Enfin oyez :

Un soir de carnaval, je le rencontrai affairé comme toujours :

— Tu viens au cirque Emile ?

— Non je bloque, et il partit.

Une heure après, je me promenais mélancoliquement dans la vaste arène du cirque, où des centaines de femmes suaves pirouettaient et gambadaient au son du fifre et des violons, quand j'entendis une voix, bien connue, m'appeler. Je me

retourne tâchant de mettre un nom sur les masques qui m'entourent. Peine perdue. Je continue ma ballade, cris, même jeu. Enfin dans un groupe formé d'un mignon petit clown et d'un incommensurable domino noir, je reconnais notre ami accompagné de la fille de sa patronne, sorte de cheval de retour se reposant paisiblement dans les amours pures après bien des campagnes... Après qu'ils eurent prolongé pendant plus d'une heure, l'illusoire liberté de leur errance à travers le cirque, le couple s'esquiva ; mais sitôt dans la rue, une discussion ne tarda pas à surgir.

— Pourquoi partir si tôt, je prétends que tu vas rester.

— Non mon ami, répondait une voix douce, tu sais que ma mère m'a dit de ne pas rentrer trop tard.

— Ça je m'en fous de ta mère.

— Allons Emile sois raisonnable, rentrons.

— Soit, mais à une condition, et s'approchant tout près, bien près du domino, il lui chuchota quelques mots à l'oreille...

— Mais c'est impossible, répartit la belle, paraissant plus effarouchée qu'elle ne l'était en réalité.

— Comment impossible ? Il y a assez longtemps que tu me traînes. Tu me l'as promis du reste, et aujourd'hui l'occasion est trouvée. Si tu crois que je vais te piloter toute l'année pour...

— Tu n'es pas sérieux, Emile, tu m'avais juré de ne plus me parler de ces choses.

Mais déjà sa voix fléchissait. Lui l'avait saisie par la taille et la serrait contre sa poitrine. Les yeux dans les yeux, il lui murmurait des mots bien doux, l'embrassant de petits baisers, dans la nuque, sur la joue, sur la bouche, partout, si bien que sa gentille compagne ne tarda pas à être complètement convaincue.

Déjà elle se penchait langoureusement vers lui ; ils marchaient hâtifs, silencieux maintenant, gardant le clair espoir que tantôt ils atteindraient la solitude troublée des nuits lascives. Précipitant leurs pas, ils allaient furtifs et légers, irrésistiblement attirés par des visions troublantes.

Pressés, ils marchaient dans la nuit vers le bonheur... Enfin ils arrivèrent ! ..

— Pas de bruit alors, murmura la femme, pas de bruit pour que maman n'entende pas... doucement... mais va doucement donc ! . .

Ils rentrèrent à pas de loup, mais à peine arrivés au dessus de l'escalier, la mère, sorte de petite vieille revêche et renfrognée, apparut :

— Ah vous voilà, ce n'est pas trop tôt.

— Mince alors, s'écria Emile d'une voix rageuse, c'est toujours ainsi. Il n'y a qu'à moi que ces choses là arrivent. Malheur de malheur. (Et le pauvre s'exaltait en malédictions sans fin). Ecoute, dit-il en s'adressant à sa compagne, j'en ai assez et puisque c'est ainsi, demain je serai pendu ! !..

Et il ferma sa porte avec violence, sur la mère qui ne comprenait rien, et sur la fille qui souriait connaissant le caractère irascible de son cavalier galant.

. . . . .

Le lendemain comme sept heures sonnaient, la bonne vieille qui se levait, aperçut se balançant tristement à un clou d'un sommier de la cuisine, le corps d'un homme.

D'un bond elle fut dans la chambre de sa fille :

« Emile est pendu, Emile est pendu ! !.. »

Celle-ci eut une crise, la vieille se mit à sangloter, les sous locataires se relevèrent, un bon commissionnaire, qui couchait sous les combles, apparut sur le toit criant : « Au feu » ; le veilleur de nuit, effaré, menaçait d'enfoncer la porte et... au dessus de l'escalier, Emile, en chemise puisque ses vêtements habillaient le mannequin de la cuisine, se tordait, pris d'un fou rire !..

### **Le Petit Vieux**

Ni gros, ni maigre, plutôt grand, hableur atroce, racontant avec une rare désinvolture et un fouillis de détails des évènements qu'il a vus de ses propres yeux et dont le

premier mot est déjà faux, (il est d'ailleurs un peu Gascon, ce qu'il voudrait sans doute être tout-à-fait, si Gand n'avait pas sa triple et surtout quelque chose ou quelqu'un qui lui tient fortement au cœur) le Petit Vieux — pourquoi ce surnom ? — est un drôle de type. Après avoir pérégriné dans un nombre passablement raisonnable d'établissements d'instruction moyenne où on ne tenait pas à le voir deux années de suite, il arriva un beau jour à Gand après un stage de deux ou trois mois à l'école de Commerce.

Jadis, il y en a qui le prétendent encore maintenant, jadis il avait une façon très singulière de suivre les cours. Régulièrement le matin on pouvait le voir, ses bouquins sous le bras, arpenter à grands pas les rues qui mènent au bahut, pénétrer gravement dans le porche mais ressortir aussitôt de l'autre côté. Passa néanmoins à force de culot ses deux premiers examens, souffla quelque temps pour le troisième et s'acharne actuellement avec une rare énergie sur les Pandectes.

Certaines mauvaises langues insinuent que ses matinées se passaient à la Fleur de Blé, mais je puis affirmer le contraire ; car éclectiste convaincu, il se cherche le bon un peu partout et comme il ne tient pas à ce que tout le monde sache où vont ses pas, il décore les établissements qu'il visite du nom de « domes » et c'est au dome Potentiel, au dome Tonitruant, au dome Méridional et finalement au dome Circulaire, que notre ami se désaltère.

Outre l'amour très peu platonique qu'il a pour la triple, le Petit Vieux adore le théâtre. Ne croyez pas que c'est pour la musique ; il n'en connaît rien, mais il va y rêver aux voluptés que réccèlent les maillots roses du corps du ballet et dont il doit, sans aucun doute, avoir une notion des plus exactes.

Sans soulever le voile de sa vie absolument intime, ce serait je crois un peu scabreux, je puis toutefois relater de fréquents voyages qu'il faisait le soir avec un sien ami, dans les environs du Marché-aux-Grains. Il a prétendu que c'était pour fraterniser avec les étudiants brasseurs qui avaient leur local près de là ; mais AU PREMIER était-ce aussi le local des étudiants au milieu du friselis des tutus et des maillots couleur de chair ?

Je voudrais bien ajouter autre chose, mais diable, il pourrait la trouver mauvaise et le désagréable souvenir qu'il a remporté récemment de Gembloux, l'a rendu très irritable, ce qu'il était déjà passablement avant.

Dirais-je que le Petit Vieux possède une voix claironnante qui lui permet d'avoir raison en hurlant plus fort que les autres (demandez-le au maître Das) qu'il discute sur tout et toujours, qu'il parle une dialecte fleuri émaillé de Millo Dios retentissants et nombreux qui troublent le silence des nuits, tout cela est chose connue, même des paisibles bourgeois qu'il tire brusquement de leur sommeil et des allumeurs et éteigneurs de réverbères qui lui ont voué une haine mortelle.

J'ajouterai pour terminer qu'en furetant un jour dans un vieux bouquin de la Bibliothèque de l'Université, il découvrit un homonyme illustré en la personne de Georges Wallin, archevêque d'Upsal, et que du coup il en fit le point de départ de sa généalogie ; toutefois le blason de notre ami (il est Prince de Bucçon) n'est pas précisément le même, car «portant pocule de cervise et saltante rose sur champ de gueule de bois» un archevêque n'aurait pas pu récemment se payer un pareil écu.

Le Petit Vieux, quoique se rangeant petit à petit est un bon copain, évidemment toujours gai, et auquel, pour

le plus grand bonheur de l'Université, je voudrais voir tout le monde.

Espérons qu'il réussira plus tard au Barreau, où le tonnerre et la vitesse de sa parole, abassourdiront les juges au point de les faire « mat » du premier coup.

BAL.

### Schoen (Heinrich)

Il serait très difficile, chers lecteurs, de vous tracer ici un portrait de l'illustre individu en question. Je ne saurai tout au plus que vous esquisser en quelques lignes, le personnage dont vous avez tous sûrement entendu parler. Il y a un peu plus de quatre lustres, naquit à Gand, le numéro un de la longue série des Schoen ; les parents, en vrais allemands, baptisèrent aussitôt leur premier rejeton du nom de Heinrich, le second devant être Zweirich, etc. Dès sa naissance, il avait déjà le tête complètement déformée par toutes les bosses caractéristiques du cerveau des génies. Passons rapidement sur les premières années de sa jeunesse, pendant lesquelles il ne cessa de s'imprégner de gloire et de renommée et reprenons-le au moment de se lancer corps et âme dans ses études universitaires. Je ne tenterai même pas d'énumérer tous les succès remportés, toutes les dignités glorieusement remplies par notre jeune phénomène ; ce serait par trop mettre sa modestie à l'épreuve. Je ne l'envisagerai donc, ni comme préparateur aux cours de botanique, d'anatomie, etc., ni comme interne des hôpitaux de Gand, etc., ni comme aide de clinique aux cours d'accouchements, etc., etc.

Je ne prendrai Schoen qu'en tant qu'étudiant et camarade.

Sous les dehors d'un bloqueur, (il a déjà six cahiers de notes prises à la polyclinique médicale) Schoen cache

l'âme d'un vrai étudiant en médecine. A peine a-t-il essuyé avec une patience en somme admirable, le Sheffield de quelques heures de cours, qu'on le voit d'un pas rapide, franchir les deux marches du Cercle, pour se plonger dans les délices d'interminables parties de Schafskopf. Après le microscope, c'est son dada, le Schafskopf, jeu de filous et d'allemands, qu'il a réussi à introduire avec le plus grand succès parmi les étudiants.

J'ai parlé tantôt du Cercle ; c'est en effet le lieu de prédilection de notre grand homme, qui y passe ses quelques rares moments de répit. De méchantes langues prétendent que c'est pour avoir avec sa triple, encore du la...hem ! hem ! mais je n'en crois rien. Mijnheer Harry n'a pas le temps de s'occuper de ces bêtises là !

Pour ce qui regarde les femmes, il est d'une froideur déconcertante ; un vrai glaçon, qu'une température sénégalienne ne parvient même pas à fondre. C'est à peine s'il comprend l'amour platonique. On ne s'en douterait pas en lisant ses nombreux travaux, n'est-ce pas ?

A propos, ses « Œuvres complètes » sont en vente dans toutes les bonnes librairies ; ne l'oubliez pas !

Malgré ses multiples occupations, ce brave Schoen trouve encore le moyen de s'occuper assidûment des sociétés d'étudiants. Il fut en effet président de la Médecine, et à ce titre, porta d'une façon tout-à-fait distinguée la peau de chat, emblème de ses pouvoirs. Ici, comme partout ailleurs, il montra sa supériorité en tapageant et en buvant comme dix ; mais loin de lui envier cette supériorité si évidente, tout le monde l'en aime davantage, et après les séances de la Médecine, pour avoir le bonheur d'être cinq minutes plus longtemps avec leur cher président, les camarades le reconduisaient souvent jusqu'à la



PARADOXE

PARADOXE

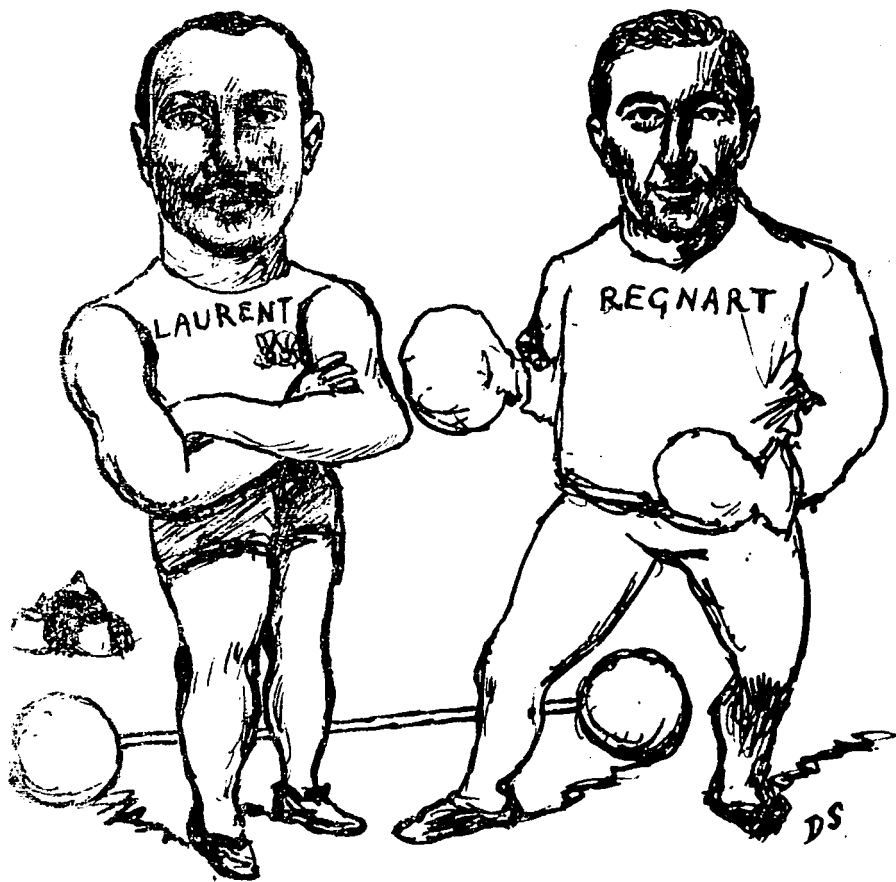
PARADOXE

PARADOXE

Ache

DS





porte de sa maison. Il est cependant déjà arrivé, qu'il aurait su rentrer tout seul.

Bouc.

### Boucq

C'est en 1880 que la ville de Gand eut le bonheur de voir naître un jeune Boucq, tout beau, tout gentil, tel qu'on n'en avait jamais vu. L'histoire ne dit pas si à cette époque il portait des cornes mais ses amis vous diront tous qu'actuellement son front est tout ce qu'il y a de plus lisse.

Le jeune Boucq en question est d'un caractère doux et aimable, mais jamais on ne vit pareil esprit de contradiction ; quand les autres décident de se diriger vers le nord, lui se décide pour le midi, et quand les autres veulent circuler, lui reste en place.

De bonne heure il s'amusa à rechercher la petite bête et y réussit si bien qu'actuellement il est docteur (en petites bêtes bien entendu).

Il est avant tout l'homme des laboratoires ; les histologistes et les zoologues se le disputent tour à tour. Je ne saurais passer sous silence la façon magistrale dont il dirigea les travaux de ses camarades, au laboratoire d'histologie. Ses explications s'adressaient indifféremment aux deux sexes, peut-être cependant de préférence au moins laid des deux.

Pour lui, passer deux ou trois examens par année, n'est qu'un jeu, pourtant en toutes circonstances nous le voyons paraître au milieu des Etudiants.

Il fut un membre assidu du comité de la Médecine où son éloquence put se donner libre carrière. Tour à tour persuasif ou belliqueux, ironique ou indigné, il compte parmi les orateurs les plus remarquables de notre Société.

J'allais oublier de dire qu'il a en réserve un stock de plus de 3000 calembourgs et qu'il en fabrique en moyenne une douzaine par jour.

Inutile de dire qu'avec tous ces talents il sert de point de mire à moult beaux regards brillants et caressants. Non content des succès immenses remportés par lui en sa ville natale, pourtant déjà vaste, il a, m'a-t-on dit, ravagé le pays jusqu'à 55 kilomètres à la ronde.

Mais je n'insisterai pas plus longtemps sur ce chapitre, de crainte de blesser sa modestie. Je rappellerai seulement pour terminer, que, naturellement généreux, il tient à faire partager par ses amis ses plaisirs et ses joies ; j'évoquerai, en passant, le souvenir du tirage au sort et plus récemment celui du tonneau que ce fameux Docteur offrit à la Médecine.

A. V. C.

### **Fernand Rognart**

C'est à l'Entre-Sambre et Meuse, ancienne pépinière des vieux grognards de Napoléon, que nous devons ce grand bougre âgé de 22 ans, mesurant 1<sup>m</sup> 87 et pesant 90 kilos.

Une ossature noueuse mais bien charpentée ; pas de graisse, rien que des muscles ; un torse et des biceps d'athlète ; un cou de taureau, surmonté d'une tête au visage pourtant calme et serein. Voilà le lion beaumontois, le tombeur des Pennes !

La première fois que je vis ce grand dévergondé, c'était, il y a trois ans, lors des fêtes des calotins. Durant trois jours, sans repos et sans trêve, la cause libérale trouva en lui un acharné propagandiste, non par la parole, mais par le fait ou plutôt par voies de fait. Et nombreux furent

les jeunes éliacins qui demeurèrent confondus sous la force de ses arguments !

Il promettait bien, ce bleu ! Ses premières armes lui taillèrent parmi nous une popularité qu'il se chargea d'augmenter dans la suite.

Une fréquentation assidue de cette dangereuse créature (ce qui n'est pas précisément un éloge pour moi !) me vaut, aujourd'hui, le plaisir de l'éreinter sous le couvert de l'anonymat et en même temps d'adresser au Comité mes félicitations pour le goût délicat qu'il met dans la sélection des *poires (!)* pour la galerie estudiantine de son Almanach.

Dans la nature, « Force et Douceur » est un axiôme. Mais les dieux me perdent si ce long brise-lames ne possède pas au plus haut degré les qualités (!) nécessaires à un chef de bande pour se faire craindre sur les fortifs ! Rognart, grincheux, hargneux, brutal, querelleur, batailleur : voilà le personnage. Oui, j'en appelle à votre témoignage, braves et diligents Wookers, et en passant, je vous fais part de ma sympathique estime et vous adresse mes bien sincères condoléances !! — Mais, revenons-en à notre grand diable. Il est de toutes les vadrouilles, de toutes les sorties, de toutes les manifestations ; tantôt avant-garde, tantôt arrière-garde, cherchant les moindres occasions de susciter une discussion, d'envenimer une querelle, de provoquer une bagarre. Confiant en lui-même (en ces biceps, bien entendu !), il adore se fourrer au milieu d'une mêlée où il n'a que faire et bientôt ce grand moulin à vent fait tourner ses ailes sinistres en distribuant force horions à ceux qui l'entourent. Le respect pour la force est incompatible avec son naturel fruste et primitif. Mais, que voulez-vous ? Pour lui, lecteur du « Biceps », admirateur fanatique des Constant

le Boucher, Omer de Bouillon et consorts, la raison du plus fort est toujours la meilleure. Une petite indiscretion me permet de dire qu'au prochain tournoi athlétique à Gand, nous le verrons descendre dans l'arène pour y défendre les couleurs de notre Université.

. . . . .  
. . . . .

Mais pourtant, les pectoraux de ce colosse cachent un cœur excellent. Très expansif, franc et loyal dans ses amitiés, obligeant et serviable, il est pour ses copains d'une sollicitude toute paternelle ; volontiers il met à leur disposition cette force déjà si prodigieuse et qu'il développe encore assidûment au gymnase.

J'aime à le « rouler » au billard ; j'aime à être son partenaire au jeu de couïon. J'aime à le voir rire d'un grand rire large et bon enfant lorsque la chance le favorise, mais que la « rogne » ne lui survienne pas car... le naturel revient au galop !

Il fréquente les séances de la Générale d'une façon suivie, n'y demandant la parole que pour défendre un ami pris à partie, pour soutenir son co-locataire Benoit (!) ou bien... pour réclamer un jeu de vogelpik.

Il est le porte-drapeau de la Wallonne et nul mieux que lui n'est digne de ce poste de confiance. Il est aussi cerbère à la cuisine du Punch.

· Un dernier détail: sait boire beaucoup, sait dormir tard.  
· J'ai lancé ma dernière balle. Pourvu qu'elle ne me soit pas par lui « rechussée » avec l'adresse qui l'a fait porter aux nues par les sportmen sur les « ballodromes » de son pays.

JEAN SANS PEUR.

## Jean s'en F... ichtre ; autrement Jean Sans-Peur

On a de ces aubaines : voici qu'il m'est donné de comprendre sur le corps d'un copain, une vérité démographique profonde : la pureté et partant l'idée même des races sont niaiserie dont les travaux scientifiques modernes se sont bernés ; puissé-je par cette humble monographie contribuer à la vérité et à l'éclat de cette belle cause ; car ce qu'il s'agit d'établir, c'est que le rapprochement des sexes jeunes et beaux fut incoercible de tout temps ; que l'amour n'a jamais arrêté ses jolis jeux aux humaines et sottes frontières, enfin qu'il est le plus antique et le plus éclatant plaidoyer en faveur de l'Internationalisme : bien.

Nous ne nous attarderons pas à rappeler les Sabines qui désarmèrent leurs pères et leurs époux : le cas très précis et très certain qui s'est révélé à nous est bien plus émouvant dans sa simplicité sublime. Or donc, aux temps lointains où nos pères tremblaient dans leurs bragues devant les aigles romaines, un légionnaire enfant de Corse dissipa sa nostalgie dans les bras aimants d'une druidesse sauvageonne. Les Ardennes profondes et ténébreuses cachèrent cette idylle touchante et ils eurent beaucoup d'enfants (Un peu gâteaux ?)

Veine pour notre pays car les croisements fortifient les populations et la nôtre retira tout au moins de l'ère romaine l'avantage de posséder une lignée d'hommes petits, rablés musclés, portant les cheveux parfaitement plats pour se conformer au manuel du parfait Corse, écrit plus tard en vers connus par M. Barbier, poète illustre.

A l'heure sonnante, Jehan s'en Fichtre ou Sans Peur est le rejeton le plus curieux et le plus réussi de cette antique famille corso-éburonne.

Cette recherche généalogique de Jean, Martin et moi,

nous sommes écervelés à la faire ; écervèlement compréhensible. Mais il y eut naturellement des gens superficiels pour tâcher de discréditer nos travaux et soumettre au public select qui s'intéresse à cette question, les énormités les plus invraisemblables. Fons et Patje notamment, pauvres abrutis, ont soutenu de leur côté l'origine corse de Jean, parce qu'on en retrouvait en lui *le Corse* : abominablement idiot n'est-ce pas ?

Elevons-nous donc au dessus de ces inepties ; Jean Foutre est un prodige d'atavisme : son physique à ce point de vue est irréprochable ; c'est le sosie de Ficaja, le plus ferme soutien de la Belgique libérale, aussi bien que de Bonaparte et de tous les corses un peu connus. Cela le pose en voyage : car Jean Foutre, faut-il le dire, a hérité la manie des migrations de son ancêtre le légionnaire romain (les légionnaires romains, les plus anciens globe-trotters). Testis miser écrit Julius Petronius Panifex. Voici donc l'histoire : non celle de Petrone car elle n'est plus inédite mais celle... où s'étale le prestige qui s'attache aux pas de Jean Foutre à raison de son aspect corse. » Jean déambulait dans les galeries de Versailles piloté par un guide, vieux soudard à impériale, dont les pieds avaient été gelés en 70 à Dantzig : bonne blague. Ils étaient arrivés devant une grande toile à la satisfaction visible du vieux ; alors avec un geste convaincu il se désigna montant la garde aux côtés de Napoléon III tandis que dans la plaine les troupes françaises gagnaient Solferino. Jean, d'un air macabre, lui en fit son compliment ; mais passant ensuite devant les toiles du 1<sup>er</sup> Empire, le voilà soudain s'arrêtant : son visage se rembrunit, ses yeux sondent les profondeurs de la grande salle des Batailles tandis qu'il se pose le galurin en travers sur la tête et qu'il

s'accroche la main droite entre deux boutons de son gilet ; tableau !

Alors d'un geste large, il embrasse toutes les toiles qui retracent sur les murs l'épopée napoléonienne et il crie au brave légèrement abruti : « Et celui-ci, mon vieux poilu, le reconnais-tu au moins ? » (1)

Ceci montre encore que Jean Foutre n'est point un gaillard commode : son portrait moral tout comme le physique, c'est celui de son ancêtre : craché. Il en a cette humeur farouche qui prend l'éveil à la moindre alerte ; alors les arrêtes du visage s'accroissent, le front se plisse et se rapetisse, la tête s'incline comme celle du taureau qui va foncer et des lueurs sanglantes passent dans les yeux. Jean rogne, ça n'est pas gai, encore qu'il ait la sagesse — en dehors de ses dérèglements bachiques — de ne pas ajouter à l'acrimonie de ses paroles sèches et mordantes comme une volée de bois vert, la mauvaise humeur de deux poings formidables redoutés à la ronde comme un perpétuel... *quos-ego*... ; mœurs corses.

Jean Fichtre (...vous savez quoi, à présent) a des opinions très arrêtées ou il n'en a pas. La contradiction est bien son fait mais un peu... ce qui le dispense de s'en apercevoir (philosophie de tout le monde) ; en tout cas il ne s'agit pas que d'autres s'en prévalent ! Car le Corse n'entend rien à la fatalité des opinions multipliées aussi infiniment que les individus ; il ne connaît pas le scrupule philosophique qui s'arrête et s'incline devant la parcelle de vérité qui se cache toute petite sous les stupidités monumentales comme sous les vérités les plus acceptées ! Pour lui il y a des choses certaines qui sont brèves, tormelles et ne s'entourent pas de considérations.

---

(1) Si non e vero e bene trovato.



Aussi quand Jean Fichtre tient une idée, il s'y renferme avec une obstination admirable : raisonnements, prières, onctueuses plaidoiries (ô Martin !) ne sont que des vagues misérables qui viennent se briser en vain contre le granit de ses résolutions (essai sérieux de psychologie).

Dans un pareil état d'esprit, Jean Fichtre est l'adversaire acharné de tout système transactionnel : cela va de soi ! Aussi, au comité de la Générale représente-t-il essentiellement l'élément autoritaire : c'est lui qui inspira à maintes reprises l'attitude énergique (pression scandaleuse d'après Louis) de cet honorable collègue. C'est lui également qui la rendit possible ; car sans la force une attitude autoritaire est une simagrée dérisoire : Jean Fichtre accroupi aux séances derrière le billard-bureau, suffit à lui seul pour donner au comité des assises solides et redoutables. C'est aussi à cette qualité de grande stabilité qu'il doit d'avoir été désigné pour porter l'étendard de la corporation des Escholiers libéraux ; honneur considérable !

Or ça, jà entendé-je mauvois plaisants se gaudir et mocquer parce qu'ils cuydent qu'iceux ont nommé ceste hercule à tant haultes fonctions par grande paour et sont victimes de tyrannie ! Or poinct ne veulx qu'ils se resjouissent d'accusations faulxes : car Jehan que paouvre escrivain a descript sous seules couleurs nigres pour besoing de thèse démocraphique, poinct ne est qu'une beste en furie !

Jà destrompez-vous vite belles daines et oyez vérité pure : Jehan ne est jouxteur terrible que pour ceulx de mauvoise mine portant calotte et aultres cretins de ceste sorte ! Vère enmi ses compaignons ce est le meilleur et le plus dolce amy que oncques ai cogneu par raison de franchise complète et de gayté innoscente : car treuve-t-il grandes resjouissances en chouses simples : si rioit-il à

bedaine déscraphée l'aulture jour à Lutèce quand il veyoit une huître mère-grand qui avoit atteint le vieil age de vingt-et cinq années ou qu'il avoit descouvert un couvre-chief à dix-huits reflats !!

Ce est ainsi mêmement que Jehan a coustume de trincballer et rigoller dans les gphantoyse tavernes ou compagnie d'ung honneste mais paouvre poëllier qui este son frère Léon, bien cogneu pour ce que a teste chaulve et polie comme ventre de nonne et pour ce qu'il ne sçait rien dire d'aulture que ; bouschon ! Ains Jehan aime-t-il itou s'esbattre avec pucelles qui ont cuirasses testonnières ; encore cuydé-je que il a goust tout spécial pour meschines souèves qui habictent dans son voisinage ; car Jehan ne a point goust pour filles de haulte mine dont gippons et dentelles sont gaignées dans commerce peu honneste. Et il ne a non plus idées ni presjugés aristocratiques car ce est ung bon libéral, ayant synpathie vive pour le paouvre peuple : ni ne cuyde-t-il s'abaisser en admyrant ceste hercule, le boucher Constant, dont tant s'honorent les gens de cestuy païs et en souhaictant chaque matin en veyant ses biceps resbondis dans son miroir que oncques il puisse esgaller exploicts tant mirificques ; car lors chaque semaine trois foyes le verroit-on, au Gymnase de la Chom-mune bouter dessus son cul le grand Rognard, ceste aulture hercule qui dispute avec lui le prix de la vaillance et du couraige !

Adoncques Jehan sans Foutre alias Jehan sans Paour est cogneu partout pour estre le plus gentil et le plus feal compaignon qui ne donne à ses chiers frères aucune crainte si ce ne est aux nobles jeulx du couïon et du billard ; et si ce est ung preux mauivois et horrificque pour adversaires, jà resjouissons-nous, chiers frères, car ce est la calotte mauldicte qui court ceste grand dangier !

ACHE.

## Palmyr De Block

Bé bê ê è... Tiens un bêlement de chèvre : D'où vient ce chevrotement ? on regarde, on cherche des yeux et avec grand étonnement on découvre le brave Myr, la main droite sur la bouche grande ouverte comme un four, allant et venant dans un mouvement méthodique de pendule. Oui, c'est Myr, le Vanderpillen des intimes, le dévoué secrétaire de la Médecine, le commissaire intègre de la Générale. Oui, il imite le bêlement de la chèvre et cela d'une façon parfaite, illusionnante. Du reste, ce n'est pas là son seul talent, ce disciple de Diafoirus imite tout : l'homme sérieux, c'est naturel chez lui ; le pochard, il l'est du reste plus souvent qu'à son tour ; car, quoique président d'une ligue antialcoolique quelconque (ce sont les internes de l'hôpital qui racontent cela) lui prétend mordicus qu'il n'a rien à voir avec ces abstinents. Toutefois il rompt une lance contre les buveurs d'alcool, en faveur de la triple et de l'Audenarde, car il prétend avoir trouvé par ses recherches multiples et ses nombreuses analyses (car Block est un chercheur, on ne dit pas de quoi) que la triple du Cercle par exemple ne serait pas toxique ; elle produirait simplement un effet hilarant analogue au « Prot. oxyde. Ah-zot » anesthésique puissant découvert et employé exclusivement par le savant et illustre chirurgien Apollon, son intime.

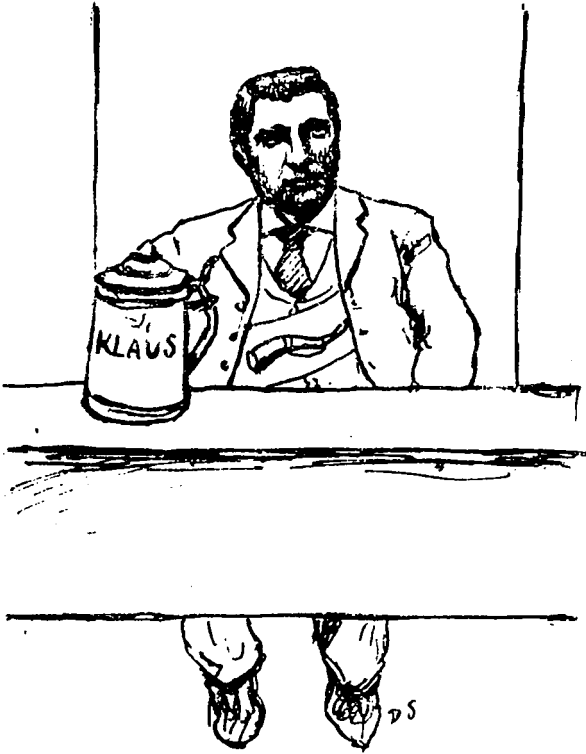
Si vous voulez vous rendre compte des effets puissants de cet anesthésique, eh bien, écoutez Myr après un tonneau de la Médecine. Il chante, il discute, rit aux éclats et lance à tous les copains ce « je te reconnais bien là » symptôme pathognomonique de sa triplopathie.

Ne l'avez-vous jamais rencontré en ville, gesticulant, marchant sur la pointe des pieds, le cou allongé, le torse



DS

Mye



Col



Josué, l'illustre impresario  
du 'T Zal wel Gaan'



droit, la badine délicatement tenue entre le pouce et l'index par son petit bout et distribuant des coups de chapeau snobiques à d'imaginaires aristos ? Car Myr s'amuse parfois à jouer le gommeux, le poireau comme il dit.

Connaissez-vous ses occupations favorites en dehors de ses heures de travail pharmaceutique ; eh bien, entre nous je vous dirai qu'il fait de la science pure, il étudie la psychologie de deux êtres bien distincts: le Petit, que vous connaissez tous, et un certain poète en vogue de réclames ; il étudie aussi la craniologie surtout chez les calotins, et il se fait fort de prouver par des arguments scientifiquement exacts, que leur angle facial dénote un certain degré d'idiopathie et de crétinisme. Le théâtre le passionne, il paraîtrait même qu'une certaine artiste du doux nom de Sarah (je ne sais si c'est l'illustre tragédienne) serait devenue l'obsession de ces nuits. On dit même que la belle ne serait pas restée insensible à son amour mais qu'hélas la pauvre enfant était atteinte de maritisme (maladie à la mode) et cela gâta tout.

De temps à autre la muse l'inspire ; c'est alors qu'il compose ses fables à la « Fontaine » récemment il est même passé armateur ; et il vient de lancer dans la navigation un bateau télégraphique (sans fils s. v. p.) Ce petit bateau, venu de Bruxelles sous la conduite de notre amiral Block fut amarré à Gand, pour y embarquer vers des sphères plus sérieuses un esprit par trop volage et trop prétentieux.

Il me reste maintenant à vous parler du pharmacien ; j'en dirai peu de chose, car que peut-on dire d'un pharmacien ? Block ne délivre les médicaments qu'à la dose minima prescrite par la pharmacopée (interrogez les internes sur les chapitre alcohol-spiritus.

LISKE.



## Col.

Ce colosse bon enfant, cet espèce de moine qui aurait troqué la tonsure pour la feuille de chou; Col enfin, puisqu'il faut l'appeler par son nom, est bien fait pour figurer parmi les types dont l'Almanach transmet le souvenir à la postérité !..

La panse qu'il chahute avec peine, le poing énorme qu'il brandit dans les discussions, le rugissement qu'il lance à travers le tumulte, la dévotion prodigieuse qu'il affecte pour Bacchus, tout en lui étonne, impose, effarouche.

Mais où ce mastodonte est vraiment grand, c'est aux séances de la Wallone, dans la majesté de la présidence, lorsque, la face rubiconde, la chope en main, il commande, — de sa voix plus éraillée que jamais — les fameuses guindailles « à fond, camarades ! »

Oh ! je pense bien que l'âme de Col ne s'envole jamais chez les muses, pourtant, sa philosophie dénote un esprit supérieur : pour lui, la société se ramène à deux classes, l'étudiant et le bourgeois.

Le soir, notre philosophe, suivi de son disciple Achille va chez Klaus, au Bristol, à l'Impérial, propager ses principes ; il y prêche avec toute la fougue d'un convaincu : « le bourgeois ! conclut-il après chaque période, le bourgeois, — et comment rendre l'infini mépris qu'il place dans ce mot ; — le bourgeois est au plus bon, à payer des tournées !... » Pauvres pères de famille, paisibles citoyens holocaustes de nos fredaines, exécutez-vous, offrez votre tournée, ou sinon Col sera méchant.

D'ailleurs, ce tyran de la race des bourgeois noctambules est galant chevalier : les dames de l'impérial le savent et celles que les rues désertes effrayent, lorsqu'à la nuit noire elles doivent regagner leurs chambrettes, trouvent toujours son épée à leurs pieds.

Et pour finir, si Col est un peu chamailleux et pas ma<sup>f</sup> gueulard, c'est à tout dire un bon camarade, très connu et très aimé.

### Josué De Decker

Au cours du siècle passé, en l'an de grâce 1879, naquit à Deinze, au beau milieu de la belle Flandre grasse, sur les bords fleuris qu'arrose la Lys, un poupon braillard et maigrichon, qui fut aussitôt affublé du prénom éminemment biblique et suggestif de Josué. Pourquoi Josué ? Serait-ce à cause de l'acuité de son regard d'aigle qui dès lors narguait le soleil ? Mystère ! Toujours est-il que Josué, pas encore satisfait apparemment de l'harmonie pourtant évidente de son prénom, n'a rien trouvé de mieux pour le rendre plus suave aux oreilles délicates de ses amis et... amies (l's final est d'une importance primordiale, Messieurs les Typos!) que de l'écrire par ces syllabes barbares : Jos'huah » !!

Jos'huah donc — puisqu'il faut l'appeler par ce nom qu'il affectionne — Jos'huah goûta dès son plus tendre âge à l'énivrante coupe du succès : il parcourut toutes les classes de l'Athénée de Gand et y remporta à la pointe de l'épée des succès ininterrompus, couronnés par la distinction suprême : ce produit d'un alliage mystérieux que le vulgaire dénomme « la médaille d'or ».

Mais je sens que je glisse insensiblement sur la pente du panégyrique... aussi, comme contrepoids, je m'en vais narrer méchamment un petit trait significatif qui dès lors présageait le caractère légèrement .. autogobiste de notre ami Jos'huah. A l'Athénée donc, chaque fois que, après la récréation ou avant les cours, les potaches rentraient dans leur pigeonnier, l'excellent Jos'huah réitérait invariablement la même petite scène : il feignait quelque rapide commission, et, assuré que ses copains étaient tous rentrés, le bon Jos'huah ouvrait négligemment la porte, et faisait son entrée avec un faux air de bonhomme, au fond délicieusement chatouillé de sentir tous les regards dirigés sur sa face pâle de fort en thème...

Là ! maintenant, après ce petit potin de concierge, continuons notre récit... ayant quitté l'Athénée pour l'Université (le plus emb... nuyeux des deux n'est pas celui qu'on pense, pas vrai Géo) Jos' huah... décidément non ! ma plume se refuse (style pompier) à souiller plus longtemps mon papier de ce cri guttural qu'on dirait sorti du gosier d'un Papon — je reprendrai donc le vocable eurythmique de Josué — .. Josué, donc, s'empressa de se faire inscrire comme membre à la Générale, au 't Zal wel Gaan, etc., etc. Pris aussitôt d'un bel enthousiasme pour la vie estudiantine, il se lia avec tout le monde : étudiants flamands, wallons, bulgares..., se fit des amis de tous, et fit si bien qu'il ne tarda pas à faire partie du comité de la Générale, en qualité de commissaire, plus tard il devint bibliothécaire, fonction extrêmement importante comme chacun sait. Au 't Zal wel Gaan, ses convictions flamandes ne tardèrent pas non plus à le mettre en vedette ; là aussi, il fut bientôt un des membres les plus actifs du comité ; cela alla même toujours crescendo, si bien qu'aujourd'hui il n'est rien moins que président.., oui, ma chère.

D'ailleurs, je m'empresse de le dire, et c'est ce qui justifie notre croquis, Josué est avant tout et partout le champion de cette vicille et glorieuse société et des idées qu'elle incarne.

Vous pouvez, en face de lui, vous gausser de tout ce que vous voudrez, mais pour l'amour de Dieu ! ne touchez pas, même au nom de son idole sacro-sainte ! car vous le verriez sursauter comme électrisé, son œil perçant lancer des éclairs destructeurs, son poing s'abattre avec fracas sur la table, et sa voix rendre des sons suraigus et rauques d'indignation.. Oh ! en ces moments là, je vous le jure, Josué, si paisible d'ordinaire, est réellement terrible... Mais c'est là l'exception.

En temps normal, Josué montre son amour pour le 't Zal d'une manière beaucoup moins bruyante et infiniment plus efficace : il se contente d'habitude de sacrifier pour l'objet de ses rêves (je parle du 't Zal, bien entendu) tout son temps

disponible — et même un peu plus —, d'écrire 20 lettres et de présider 3 séances par jour, de stimuler avec un zèle infatigable l'ardeur parfois languissante des autres comitards, de veiller avec un soin jaloux aux intérêts multiples du cercle, de courir d'un bout de la ville à l'autre afin d'assurer le succès des grandes fêtes du 't Zal, qui, pour une bonne partie grâce à lui, ne sauraient manquer d'être splendides — et bien d'autres occupations encore, car Josué est un de ces infatigables qui ne reculent devant rien, ne se laissent rebuter par aucune contrariété...

Mais je remarque derechef avec effroi que je viens encore d'égrener un chapelet interminable d'éloges dithyrambiques... que va dire Josué, mon Dieu ! lui qui tient tant à sa réputation d'étudiant noceur, de cascadeur à tous crins ! Je me hâte donc d'ajouter, mon cher Josué, que souventes fois on t'a vu déambuler la nuit en zigs-zags capricieux au bras de ton vieil ami le Bal ou d'autres illustrations du « Patriark-Club », que tu as toujours été un fervent adepte de l'estudiantine flanelle, et que jamais tu n'as cané devant une vadrouille, si échevelée qu'elle fût... Là, es-tu content ?

Il me reste à dire, pour compléter son portrait, que de plus Josué est un philologue qui sans le moindre doute fera parler de lui plus tard, qu'il passe invariablement ses examens avec la distinction au moins, . . et qu'au fond, il est un sentimental et un doux flamand à l'âme candide farcie de bien d'illusions encore ..

D. S.





## TABLE DES MATIÈRES

---

Dédicace . . . . .	Pages V
Avant-propos . . . . .	VII

---

### PARTIE ACADÉMIQUE

Administration et personnel enseignant . . . . .	IX
Renseignements divers . . . . .	XIII
Nécrologie . . . . .	XVIII
Cercles universitaires gantois . . . . .	XXIII
Institut supérieur de Commerce d'Anvers . . . . .	LIX
Université de Bruxelles . . . . .	LXI
Institut agricole de Gembloux . . . . .	LXXII
Université de Liège . . . . .	LXXIV
Ecole des Mines de Mons . . . . .	LXXIX
Institut commercial du Hainaut . . . . .	LXXXII

---

*L'Individualisme et le Collectivisme.* —

HIPP. BARELLA . . . . . LXXXIII

*La Philosophie de l'Industrie.* —

JAMES VAN DRUNEN . . . . . XCVIII

---

*M. Alfred Sérésia.* . . . . . CXXX

## NOS PORTRAITS

Pages

<i>M. H. Leboucq</i> . . . . .	CXXXII
<i>M. A. Macquet</i> . . . . .	CXXXV

—

Statuts et Règlement de la S. G. des E. L.	CXXXVIII
--	----------

—

## FÊTES UNIVERSITAIRES DE L'ANNÉE

A Nancy . . . . .	CLVI
A Bruxelles. . . . .	CLXV
A Mons . . . . .	CLXXIV

—————

## PARTIE LITTÉRAIRE

<i>L'Aumône d'Amour.</i> — CAMILLE LEMONNIER . . . . .	2
<i>Sur le banc du Village.</i> — EMILE VERHAEREN . . . . .	8
<i>Le premier Arbre de Noël.</i> — ADOLPHE BRISSON . . . . .	11
<i>Le Bonheur ingénu.</i> — GEORGE MARLOW . . . . .	18
<i>Chanson qui passe.</i> — JEAN LOREDAN. . . . .	21
<i>Gillette.</i> — MARC LEGRAND . . . . .	28
<i>La Leçon.</i> — GEORGE GARNIR . . . . .	30
<i>Banville.</i> — VALÈRE GILLE. . . . .	40
<i>Vigny.</i> — VALÈRE GILLE . . . . .	41
<i>La Banqueroute de l'Épithète.</i> — FRANZ MAHUTTE . . . . .	42
<i>Le Miroir.</i> — AUGUSTE VIERSET . . . . .	47
<i>Les coquilles d'aufs.</i> — AUGUSTE VIERSET. . . . .	48
<i>Mars.</i> — RODRIGUE SÉRASQUIER . . . . .	51
<i>Honey Moon.</i> — RODRIGUE SÉRASQUIER . . . . .	53
<i>Confiteor.</i> — ALBERT DEVÈZE . . . . .	55
<i>Vision claire.</i> — A. DE CALONNE . . . . .	57

	Pages
<i>J'irais vers ceux.</i> — EMILE GÉRARD . . . . .	60
<i>L'âme des jeunes filles.</i> — TÉDESCO . . . . .	63
<i>La fin d'un drame.</i> — A. LEMAIRE . . . . .	66
<i>La Tirade des Crânes.</i> — EMILIUS ATTAX . . . . .	75
<i>Aux backfish.</i> — UN JEUNE MARCHEUR . . . . .	78
<i>Rencontre.</i> — ALBERT DEVÈZE . . . . .	80
<i>Réveille-Matin.</i> — EMILIUS ATTAX . . . . .	82
<i>Aveu.</i> — A. LORIMOT . . . . .	86
<i>Les Pêcheurs de Coxyde.</i> — LUDWIG . . . . .	88
<i>L'Appel</i> (chant des Etud. libéraux de Gand). — LOINPONT. . . . .	89

---

Galerie des Poires estudiantines . . . . . 91



— 1 —

# NEW ENGLAND

*Rue du Gouvernement, 30.*

*Rue aux Vaches, 27.*

GAND

---

Vêtements confectionnés et sur mesure

POUR HOMMES, JEUNES GENS & ENFANTS.

---

Spécialité exclusive d'Articles anglais

GRAND CHOIX D'IMPERMÉABLES

EN TOUTES LES TAILLES

Rayon spécial pour Deuils et Cérémonies

---

On peut essayer deux heures après la prise de mesure.

---

PRIX MODÉRÉS



# Aug. VAN DEN HEEDE

PRINCIPALE MAISON

POUR

**Fleurs Naturelles, Bouquets, Gerbes, Couronnes**

GARNITURE DE TABLE POUR NOCES & BANQUETS

**Fleurs artificielles**

**CHAPELLES ARDENTES A PRIX MODÉRÉS**

Téléphone 227.

---

## HOTEL KLAUS

**Rue de Flandre, 79, Gand.**

---

SEUL DÉPOSITAIRE DE LA CÉLÈBRE BIÈRE

DE LA

**Brasserie Bürgerliches Brauhaus**

*DE MUNICH*

Buffet froid. — Plats du jour.

**Spécialité de Vins de Rhin et de Moselle.**

Téléphone 875.

Papeteries en tous genres

**P. ALLAERT**

**Rue Basse des Champs, 15**

*ARTICLES POUR LE DESSIN*

Boîtes à Compas pour Ingénieurs.

---

**CAFÉ DES ARTS**

Rue du Théâtre, 8, Gand

**Pol VANDERMENSBRUGGHE**

---

*Bière Triple de la Brasserie VERSAVEL*

---

**CHAPELLERIE**

**JASPAR**

**6, Rue de Brabant, 6**

**G A N D**



**LIBRAIRIE**  
**A. DE TAVERNIER**

*6, Rue du Hainaut, 6*

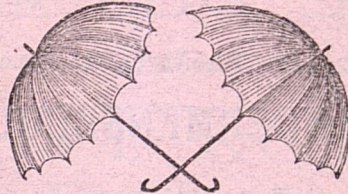
GAND (Belgique)

---

**A LA TOUR**

**F. LATOUR**

ET SŒUR



**E. LEMAJEUR**

SUCC<sup>r</sup>

**Ombrelles, Cannes, Parapluies, etc.**  
**Rue Digue de Brabant, 31, Gand.**

---

**AU TIMBRE-POSTE**

**Albert SUGG**

**17, Place Laurent, 17, Gand**

*Cartes postales illustrées*

*Albums pour Cartes postales illustrées*

*Albums pour Timbres-poste*

**SPECIALITÉ DE PAPIER A LETTRE**

# FABRIQUE DE CADRES

Tous genres et tous styles

PASSE-PARTOUT

MIROITERIE

## P. TAETS

Gand, 8, Rue du Soleil, 8, Gand.

---

Société anonyme des Eaux minérales de

### VITTEL

“ Grande Source ”

En bonbonnes de 25 à 42 litres à 0.40 fr. le litre.

SEUL DÉPOSITAIRE :

## Albert CEUTERICK

DROGUISTE

Gand, 59, rue des Champs, 59, Gand

Téléphone 700.



LIBRAIRIE SCIENTIFIQUE  
**E. VAN GOETHEM**

Rue des Foulons, 1, Gand

au coin de la rue de la Calandre (près de l'Université)

*Ouvrages d'enseignement, Livres étrangers en toutes langues  
et de toutes provenances*

*Sciences médicales et naturelles, Sciences mathématiques  
Arts et Métiers, Architecture*

*Construction, Electricité, Génie civil, Livres de Droit*

*Articles de Dessin, Boîtes à Compas et Pochettes*

*Cahiers d'étudiants.*

**Reliure solide et élégante de Livres, Cours**

**Recueils de planches, etc.**

---

**MAISON MERCKX FRÈRES**

Successeurs d'ANTOINE VAN BOECKEL.

5 et 7, rue Longue Monnaie, Gand

*La plus importante Maison de la Ville en*

**DRAPERIES ET NOUVEAUTÉS**

Assortiment complet d'articles pour Robes, haute nouveauté.

**Spécialité d'articles noirs pour robes, paletots**

**Paletots et pélerines pour dames et enfants**

**Modèles exclusifs en pélerines plissées, gaze, dentelles**

**Atelier spécial pour la**

**Confection sur mesure pour hommes, dames et enfants**

*Pianos, Musique et Orgues*

VENTE ET LOCATION

**BOONE Fils, Fabricant de Pianos**

19, rue Magelein, à Gand.

—  
MONOPOLE

des Orgues Thuringia et des Pianos Lipp de Stuttgart.

---

**Attention !!! GAZ**

**Maison STARLIGHT, 15, rue de Flandre, Gand.**

—  
Fabrique de manchons à incandescence  
pour becs de tous systèmes.

Manchons depuis 3 francs la douz. — Becs Starlight depuis 0.50 fr.

Becs depuis 1 franc.

Becs complets depuis 1.50 franc.

Becs Intensifs complets depuis 5 francs.

—  
AVIS. — Notre maison n'a aucune succursale. Prière de ne pas confondre  
avec certains produits similaires que des concurrents peu scrupuleux  
présentent comme provenant de notre maison.

---

**COMPAGNIE ANGLAISE**

Rue des Champs, 1, Gand.

**N. DOGNIES, Marchand tailleur**

Spécialité du beau vêtement sur mesure  
pour hommes et pour dames.

Un premier coupeur est engagé pour la Confection de Dame  
« Genre Tailleur ».

Hautes nouveautés en draperies.

**PRIX MODÉRÉS.**



A LA NOUVELLE  
**FLEUR DE BLÉ**

Rue de la Crapaudière, 7, Gand.

(PRÈS DE L'UNIVERSITÉ)

*Dégustation d'excellente Triple et de Sotteghem.*

**RENDEZ-VOUS DES ÉTUDIANTS.**

---

**La Papeterie Fr. WAEM-LIENDERS**

Rue de Flandre, 32, Gand.

*Se recommande à MM. les Etudiants pour :*

- Tous les articles de dessin.
- Tous les articles de correspondance.
- Tous les articles de bureau.
- Tous les articles de classe.
- Tous les articles de fantaisie.
- Tous les articles d'imprimerie.
- Tous les articles de reliure.

Un nouveau plan de la Ville, avec description des monuments et lignes du tram électrique vient de paraître.

---

**Maison J. DAVID-AERTS**

Rue de Flandre, 35, Gand.

FABRIQUE DE COURONNES FUNÉRAIRES

PLACEMENT DE CHAMBRES ARDENTES

—  
**Fleurs, Plumes, Corbeilles.**







## **Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB**

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, ci-après A&B, implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celles-ci sont reproduites sur la dernière page de chaque copie numérique mise en ligne par les A&B. Elles s'articulent selon les trois axes : protection, utilisation et reproduction.

### **Protection**

#### **1. Droits d'auteur**

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

#### **2. Responsabilité**

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -. Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des 'Archives & Bibliothèques de l'ULB' et de l'ULB, ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

#### **3. Localisation**

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom\_du\_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

### **Utilisation**

#### **4. Gratuité**

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires numérisées par elles : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

#### **5. Buts poursuivis**

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux Archives & Bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).  
Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Archives & Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles.  
Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

#### **6. Citation**

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition).

#### **7. Liens profonds**

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB ;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB'.

### **Reproduction**

#### **8. Sous format électronique**

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre *base de données*, qui est interdit.

#### **9. Sur support papier**

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

#### **10. Références**

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références à l'ULB et aux Archives & Bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.